UNE COURSE

DANS

L'ASIE-MINEURE.

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE.

MON CHER AMI,

Après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. Aujourd'hui nul pays n'est nouveau, tout le monde a été partout, et il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans votre amitié pour oser vous adresser le récit d'une course en Ionie et en Lydie. Je n'ai qu'une excuse : cette course dans un pays un peu moins connu que l'Italie et la Grèce m'a intéressé vivement; ce n'est pas une raison pour que mon récit intéresse les autres, mais c'en est une pour moi de chercher à communiquer à un ami le plaisir que j'ai éprouvé, et de ne pas lui *dérober sa part*, comme dirait Montaigne. Ayant ainsi fait la paix avec ma conscience, qui murmurait un peu quand j'ai pris la plume pour écrire des impressions de voyage, je cède à la tentation, aux mauvais exemples, et je commence mon odyssée, qui ne sera pas longue, heureusement.

Ayant une quinzaine de jours devant nous, Mérimée et moi, nous formâmes le projet d'aller de Smyrne à Éphèse, de pousser jusqu'à Magnésie sur le Méandre, où les ruines du temple ionique de Diane offraient une tentation puissante à notre ami, grand amateur et vrai connaisseur en fait d'architecture hellénique, puis de gagner Sardes, où il y avait encore des chapiteaux ioniques à voir, et de revenir de Sardes à Smyrne. Ce voyage, qui n'est pas considérable, avait bien pour nous ses difficultés; nous ne trouvions personne à Smyrne qui eût été directement de Magnésie à Sardes, les guides qui connaissaient le chemin étaient absens ou malades; le seul que put nous procurer l'infatigable obligeance de M. le baron de Nerciat n'était jamais allé plus loin qu'Éphèse. Ce guide nous fut recommandé comme Français, mais il n'avait de français que le nom, Marchand, comme le valet de chambre de Napoléon : du reste, une étrange figure qui tenait du Juif, du Turc et du nègre; parlant fort bien le turc et le grec, mais le français très peu. Force nous fut de nous mettre en route avec ce singulier personnage et le postillon turc Ahmet, qui, lui non plus, n'avait jamais entendu parler de Sardes. Nous voilà donc partis à la grace de Dieu, pour faire une centaine de lieues dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue, avec des guides qui ne connaissaient pas le chemin.

Sur le cheval qui marche à la tête de notre petite caravane est Ahmet, garçon d'une jolie figure, d'une égalité d'humeur inaltérable, avec un certain air de dandy turc et le flegme à toute épreuve d'un vrai musulman, le turban sur le côté de la tête, poignard et pistolets à la ceinture, et, en manière de bottes de postillon, de grands pantalons de laine brodée qui ne couvrent que le devant de la jambe et tombent sur le pied; il tient négligemment la bride du cheval qui porte les bagages. Nous suivons sur des montures d'assez pauvre apparence. Nous nous sommes pourvus d'armes offensives, porte-respect dont nous n'aurons pas à nous servir, mais qui fait partie du costume de voyage et tient lieu de passeport; je me trompe, nous avons un *bouiourdi*, délivré par le pacha de Smyrne (on nomme ainsi le firman que donnent les autorités locales), et deux *tchéskerés*, avec nos signalemens. Celui de Mérimée porte : *cheveux de tourterelle* et *yeux de lion*. Comment pourrait-on se tromper sur l'identité d'un voyageur aussi bien caractérisé? Enfin, tantôt derrière nous, tantôt sur nos flancs, tantôt en tête à côté du postillon, trotte l'honnête Marchand en veste noire et pantalon noir un peu blanchi par le temps, le *fez* rouge sur la tête, les guêtres de cuir aux jambes, à la ceinture un cou-

telas qui ne doit être redoutable qu'aux poules destinées à nos soupers : trop heureux Marchand, quand je lui permets de ceindre le sabre d'ordinaire suspendu au pommeau de ma selle! Il va et vient d'un air qu'il s'efforce de rendre affairé, et, comme beaucoup de gens, il est d'autant plus disposé à faire l'important qu'il se sent plus inutile. Ainsi accoutrés, et la pluie menaçant, nous nous mettons en route. Nous traversons d'abord lentement les rues étroites et tortueuses de la ville de Smyrne, auprès desquelles nos rues de la Cité sont d'une largeur fort honnête; assez embarrassés quand dans ces rues, dont un grand nombre pourraient bien s'appeler des allées, nous trouvons des files de chameaux, ce qui arrive sans cesse. Nous passons par le quartier turc, entre deux rangs de fumeurs assis ou accroupis devant les cafés, et nous arrivons ainsi sur la hauteur qui domine la ville de Smyrne. Ahmet se retourne selon l'usage turc, disant solennellement : *Ouroular*, bon voyage, et nous voilà partis.

Le premier jour, nous sommes tout entiers à l'étonnement que nous cause la nouveauté de notre situation, entrant dans un pays qui nous est entièrement inconnu, et, sauf deux ou trois points de notre route, n'ayant aucune idée de ce que nous allons rencontrer. Ce furent d'abord quelques collines assez rocailleuses, égayées de loin en loin par un peu de verdure. A notre gauche, de belles montagnes, presque point d'habitations; de loin en loin, des Turcs voyageant comme nous à cheval et bien armés. Pour la première fois nous avions le plaisir de nous sentir en Orient, et ce plaisir était assez vif parce qu'il était nouveau; maintenant qu'il s'est usé par la répétition des mêmes scènes, j'ai peine à comprendre le charme mêlé d'un peu d'inquiétude que j'éprouvais à voir s'avancer ces hommes à figures basanées ou noires, qui passaient silencieusement en laissant tomber sur moi un impassible regard, et pour lesquels j'étais si complètement un étranger, plus qu'un étranger, un infidèle, presque un ennemi. J'aimais à voir les caravanes de chameaux défiler lentement près de nous, ou dessiner à l'horizon sur le ciel la silhouette de leurs longs cous et la ligne bizarre de leurs dos, à écouter le son grave des clochettes qu'ils balancent en marchant d'un air à la fois majestueux et stupide, assez semblable à l'expression du visage des Osmanlis. Du reste, une certaine tristesse d'imagination se mêlait à ce sentiment du lointain, de l'isolement et de la solitude.

Vers le soir, nous passâmes près des montagnes de Claros. Ce nom harmonieux me rappelait que ce pays, aujourd'hui turc, avait été grec; que cette terre, aujourd'hui presque abandonnée, avait été le

théâtre d'une civilisation gracieuse. Le dieu de Claros voulut nous montrer que, si son temple était renversé, ses traits n'avaient rien perdu de leur splendeur, et il disparut derrière nous dans une atmosphère d'or, *aureus Apollo*.

Dans toute l'Asie-Mineure, de deux lieues en deux lieues, on trouve un café (*kafenet*). Ce mot produit un assez singulier effet dans ces solitudes. Ces cafés, qui tiennent lieu d'auberges, sont souvent des corps-de-garde. Quand on descend de cheval, les soldats du poste, au lieu de vous demander votre passeport, vous apportent une petite tasse pleine d'un café excellent, très chaud et sans sucre, avec une pipe allumée. On s'assied sur une natte, on boit lentement ce café, on fume voluptueusement cette pipe, puis on remonte à cheval, et on continue sa route.

De café en café et de pipe en pipe, nous arrivâmes vers la nuit à Tourbali, petit village où nous devions coucher. Tourbali est situé dans une plaine marécageuse et couverte d'arbustes; l'été, elle doit être fort malsaine. On nous avait beaucoup parlé du danger de passer une nuit à Éphèse, nous en avons passé trois sans le moindre inconvénient; mais je ne crois pas qu'il fût prudent d'en faire autant à Tourbali, et je conseille aux voyageurs qui visiteront Éphèse durant l'été de s'y rendre par les montagnes.

Tourbali était notre premier gîte, et ce début n'avait rien d'encourageant. L'aga du lieu était absent; nous ne pûmes loger dans sa maison; on nous donna une chambre qui servait habituellement de corps-de-garde. Au moyen d'une natte, sur laquelle nous plaçâmes nos tapis et nos couvertures, nous finîmes par faire un lit assez tolérable. Plusieurs soldats du poste, parmi lesquels il y avait des noirs et quelques habitans de Tourbali, vinrent s'asseoir sur leurs talons et nous regarder en silence. Leur curiosité était d'ailleurs très discrète; m'ayant vu envelopper ma tête dans mon manteau, ils pensèrent que je voulais dormir, et sur-le-champ ils se retirèrent sans bruit. Ce que j'ai vu des Orientaux m'a donné l'idée d'une certaine urbanité naturelle différente de la nôtre, mais qui ne manque point de tact et de délicatesse. Elle frappe d'autant plus, qu'on est plus loin de l'attendre de ces hommes à visages rébarbatifs, toujours affublés de poignards, de pistolets, de fusils,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

La matinée du lendemain nous suffit pour gagner la plaine d'Éphèse. Sur notre route, nous rencontrâmes deux de ces tertres que les anti-

quaires nomment *tumulus*, et nous traversâmes une voie antique. Du reste, rien de remarquable jusqu'à la montagne des Chèvres, au pied de laquelle coule le Caïster :

Pascentem niveos herboso flumine cycnos,

dit Virgile; — mais nous n'y trouvâmes pas plus de cygnes que M. de Châteaubriand dans l'Eurotas. Le fleuve, assez étroit, coulait dans un lit argileux, et n'avait de poétique que son nom. Le mont des Chèvres est mieux appelé; j'ai vu rarement une montagne si abrupte. Le château en ruines qui la domine serait inexpugnable, et produit d'en bas l'effet le plus pittoresque. Il n'y a rien de pareil sur les bords du Rhin. Marchand, qui était toujours fertile en histoires tragiques, nous assura que cet endroit avait été le plus dangereux de la contrée : il est vrai qu'il nous en dit autant de cinq ou six autres. Du reste, il paraît que le pays n'a pas toujours été aussi sûr qu'il l'est maintenant. Une heure avant d'arriver à ce terrible mont des Chèvres, je demandai quel était le nom d'une charmante fontaine qui se trouvait sur notre route. — Quan-Tchesmé, la *Fontaine du Sang.* — Il est vrai qu'à une centaine de pas était le *Café du Bourreau*, Djelat-cafenet.

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aia-Soluk, bâtie sur une montagne en regard d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aia-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, et, à côté de cette fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque. De pieux musulmans venaient s'y prosterner, et adresser leurs oraisons en se dirigeant vers la sainte *Caaba*. C'étaient ordinairement des vieillards qui se livraient à ces pratiques religieuses; en général, il nous a semblé que la foi n'était pas très énergique chez le grand nombre. Nous n'avons presque jamais surpris le plus léger mouvement de fanatisme. On nous a assuré que si le jeûne du Ramazan s'observait extérieurement, par crainte de l'autorité, disposée à punir le scandale, il ne s'en commettait pas moins secrètement beaucoup d'infractions au rigoureux précepte qui défend, durant tout un mois, de manger, de boire ou de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Pour Ahmet, je ne lui ai jamais vu faire sa prière; il était trop *jeune-Turquie* pour observer scrupuleusement les préceptes de la loi.

Le Ramazan allait commencer; nous lui demandâmes s'il comptait l'observer.—Quand vient le Ramazan, répondit-il, je ferme les portes et les fenêtres de ma maison pour l'empêcher d'entrer.—Il plaisantait même, de moitié avec le *giaour* Marchand, les musulmans plus rigides, et ceux-ci paraissaient prendre assez bien la plaisanterie. Il n'hésitait jamais non plus à boire autant de notre rhum que nous voulions bien lui en donner. Quoique mon compagnon de voyage eût soin de lui représenter quel chagrin il causait à Mahomet, il n'en tenait compte, faisait un geste pour exprimer son indifférence et celle du prophète, et ne montrait d'autre souci que de ne rien laisser au fond du verre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'irréligion rabelaisienne d'Ahmet comme dans l'aspect délabré de Constantinople, on sent en Turquie cette grande vérité : l'islamisme et les Turcs s'en vont.

On ne retrouve rien du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très imposans. La ville antique, étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avançait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. La ville tournait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préon. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne azurée de la mer se déroule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Là ne se trouvent point de ces détails élégans d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbek et de Palmyre.

Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme, dont les

clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'évangéliste, la grande lumière d'Éphèse, comme l'appelait l'évêque Polycrate, mourut dans cette ville, qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces roches qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'aigle de la vision a habité ce creux de rocher et a eu, dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

Je ne vous ferai point une description détaillée des ruines d'Éphèse, notre ami serait plus en état que moi de le tenter; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monumens, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement indiquée par de nombreux fragmens de colonnes, de frises, d'architraves; sur la montagne sont creusés plusieurs tombeaux, dans l'un desquels peut s'être passée la cosmopolite aventure de la matrone d'Éphèse. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans ce stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement des chacals, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du Ramazan : singulier mélange d'impressions diverses! Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens : l'un d'eux est un bas-relief funèbre représentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les Loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence. Le théâtre, adossé à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore; les deux extrémités, par lesquelles la scène touchait aux gradins, sont également

conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirinthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires; un petit chevrier turc sifflait assis sur un débris; une immense volée de corneilles décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres; par momens, leur lueur à la fois claire et pâle illuminait les ruines immenses, les cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste.

En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Aia-Soluk; elles complètent l'effet mélancolique du paysage. J'errai long-temps sur la montagne où fut cette ville : j'allais de mosquée en mosquée; j'entrais par le toit dans des bains abandonnés: je parcourais ensuite l'enceinte du château-fort, et je regardais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mort qui m'entourait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un fragment de mur en briques, qui pouvait peser cinquante milliers, avait été mis sur champ par quelques-unes de ces commotions du sol fréquentes dans l'Asie mineure. Un figuier avait plongé ses racines entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin j'arrivai à une assez grande mosquée, construite en marbre noir et blanc comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillés à jour dans le goût moresque. A l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain semblables à celles que j'avais vues gisantes dans les marais de la plaine. L'une d'elles avait conservé son chapiteau corinthien; les autres s'entouraient à leurs cimes d'ornemens qui pendaient avec grace comme des stalactites. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence bleue, et sur les murs un revêtement d'émail. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des églises comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais m'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée déserte d'Aia-Soluk.

Après deux jours passés à Éphèse, nous partîmes pour Magnésie, sur le Méandre. Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Éphèse nous

étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour Grec, mais il s'exprimait avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né. Il nous répondit que son pays appartenait aux Anglais. Nous pensions mal entendre; enfin il prononça le mot de *Peschaver*. Il venait en effet du Peschaver, dans le nord de l'Inde, aux frontières du Thibet. Comment un Grec était-il né au pied de l'Hymalaia? Je songeai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestent la persistance de la civilisation hellénique portée aux extrémités de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de la phalange, et j'imagine qu'il fait plutôt partie de quelques-unes de ces populations nestoriennes qui de bonne heure portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde.

Avec ce guide venu d'un peu loin, nous nous acheminâmes vers Ineh-Bazar, où sont les ruines de Magnésie. Le chemin est très pittoresque, et suit en général des gorges boisées, à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Méandre. Le Méandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble un ruban d'azur que le vent ferait onduler sur le sable. Grace à ces ondulations du fleuve, la plaine est un marais; nous le traversâmes à cheval; il est impossible de le traverser à pied, à moins d'entrer dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui devait m'arriver plus tard. Même après celles d'Éphèse, les ruines de Magnésie sont imposantes et ont cet avantage, qu'on les embrasse tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même elle s'adossait à une montagne. On suit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très nette de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes. Ici vécut dans son opulent exil ce Thémistocle, qui, à travers les ménagemens de l'histoire grecque pour le vainqueur de Salamine, me paraît avoir eu avec Xerxès, avant la bataille, des relations un peu suspectes, dont il se fit plus tard un titre auprès de lui. C'est ici qu'après avoir rempli pendant une trentaine d'années le rôle de serviteur et de favori du grand roi, il mourut volontairement pour ne pas combattre les Grecs. Les bienfaits du monarque persan et les injustices du peuple athénien, pas plus que les eaux du Léthé, qu'on passe avant d'arriver à Magnésie, n'avaient

donc pu déraciner du cœur de ce Grec l'amour de la patrie. C'est encore aujourd'hui le meilleur sentiment que j'aie trouvé chez ses compatriotes. J'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'il y a en Grèce un sincère amour du pays, un vif sentiment de nationalité; avec cela et le désir universel de l'instruction, qui est un autre trait du caractère grec, on peut raisonnablement attendre beaucoup de l'avenir.

Il n'y a dans la plaine de Magnésie ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café. Le seul monument moderne est une petite église qui a été changée en mosquée. Ce lieu n'est habité que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans comme ceux que nous avions rencontrés le jour où nous avions quitté Smyrne, et que nous devions trouver dans toutes les plaines jusqu'à notre retour. Ces Turcomans ont des tentes noires formant un carré long et présentant à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tartares (*Tatardji*), dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Ne voyant nul gîte à une lieue à la ronde, il nous prit envie de demander, pour une nuit, l'hospitalité aux Tartares. Nous fîmes part de notre projet à Marchand, qui fut consterné. — Quoi! nous disait-il, vous voulez coucher chez ces gens-là; mais ce ne sont point des Turcs, ce sont des Tartares: ils ne croient pas à Mahomet, mais à Ali. — Trop bons chrétiens pour être bien scandalisés par l'hérésie que Marchand prêtait aux pauvres Tartares, nous persistâmes dans notre résolution, et lui dîmes de venir avec nous pour nous servir d'interprète. Il le fit très à contre-cœur. La scène était à dessiner: la petite horde, composée d'une vingtaine de personnes, était assise au-dessus de nous, sur la pente de la montagne; à notre approche, on fit retirer les femmes, et nous nous trouvâmes en face du chef, vieillard à belle et honnête figure. Parmi les autres hommes de la famille, quelques-uns portaient la marque de leur origine tartare, surtout dans l'obliquité des yeux; plusieurs tenaient de grands fusils droits sur leurs genoux, comme par contenance. De mon côté, je mettais en évidence mes formidables pistolets de poche. Ainsi sur nos gardes des deux parts, nous nous fîmes des signes d'amitié, et, pour entamer la conversation, nous demandâmes à ces braves gens de nous vendre un agneau; ils n'avaient que des chèvres. Nous fîmes ensuite notre proposition, qui ne fut point agréée, probablement à cause des femmes; car les Tartares, bien

que sectateurs d'Ali, n'en sont pas moins de bons musulmans, et ne pouvaient consentir à donner l'hospitalité dans leur harem. Leur réponse ouie, nous nous séparâmes en très bonne intelligence, résignés à aller chercher le soir, dans le village le plus prochain, un gîte plus comfortable que la tente des Tartares, mais moins poétique.

Nous commençâmes à parcourir et à examiner les ruines de Magnésie : les plus intéressantes sont celles du temple d'Artémis Leucophryné, ce qui veut dire, selon Arundell, Diane aux sourcils blancs. Mais je ne puis croire que les Grecs, toujours si soigneux d'éviter le laid et le bizarre, aient jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire au front blanc. Un passage de Strabon me confirme dans cette pensée. Il nous apprend (liv. XIII) que l'île de Ténédos a porté le nom de Leucophryné. Or, on peut, à la rigueur, avoir donné un *front* à une île, mais des sourcils, difficilement. « Dans la ville actuelle, dit Strabon (liv. XIV, § 40), est le temple d'Artémis Leucophryné. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse; mais, pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur : il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, deux exceptés, celui d'Éphèse et celui de Didyme. »

De ce temple, il ne reste pas une colonne debout, mais les fragmens sont considérables, d'une grande beauté et d'un grand intérêt. Sur des parties de frise bien conservées, on voit des combats de guerriers et d'amazones d'une époque antérieure à celle du Parthénon. Les fûts des colonnes, les architraves, les chapiteaux, offrent des détails curieux; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables; les bases, les chapiteaux, ont des ornemens différens. Ces ruines sont importantes. On conçoit facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture ionique en Ionie.

Le temple est renfermé dans une immense enceinte dont la destination n'est pas facile à deviner, et qui est contiguë à une enceinte moins considérable. Dans celle-ci, on voit des espèces de voûtes et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait au mont Thorax, comme celui d'Éphèse au mont Préon, le stade touchant au théâtre, et une foule de tombeaux; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des marais; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur trois rangs.

Tout cet ensemble de débris, dans une parfaite solitude, est d'un très grand aspect. Il est malheureux que l'humidité répande une

teinte grise sur le marbre des monumens. Dans ces plaines fertiles et inondées, on regrette l'aridité salutaire de l'Attique, qui laisse au marbre sa blancheur, ou lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve ici la merveilleuse lumière de l'Attique, cette transparence incroyable de l'air, ces reflets violets et roses qui, au coucher du soleil, embellissent les sommets de l'Hymette et du Penthélique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Ionie est sœur d'Athènes. Mais, dans l'art, Athènes a fait le pas décisif par lequel on arrive du très beau au parfait. Athènes est le génie ionien perfectionné, comme Sparte fut l'exagération du génie dorien.

Nous allâmes coucher dans un village grec, où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été jusqu'alors. Cette fois, nous avions un café à notre disposition. Notre chambre à coucher était l'espèce d'estrade qu'on trouve dans tous les cafés de l'Orient, et sur laquelle on s'assied ou on s'accroupit pour fumer la pipe ou le narguilé. Nous étions là comme les acteurs sont placés vis-à-vis du parterre, et le parterre ne nous manquait point. Une partie de la population regardait avec beaucoup de curiosité les Francs ôter leurs bottes ou se laver les mains. Cette population était grecque, c'est-à-dire chrétienne; mais, parmi ceux qui la composaient, bien peu connaissaient un autre idiome que le turc. Il en est souvent ainsi dans le pays que nous avons parcouru, et, quand ces Grecs d'Asie veulent parler leur langue, ils prononcent des mots barbares. Ce qu'on pourrait appeler le dialecte ionien moderne n'a rien, je vous jure, de la suavité du langage d'Hérodote.

Pour aller à Sardes, il fallait passer de nouveau par Éphèse; mais nous n'eûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin, qui nous avait plu par un temps assez triste, parcouru de nouveau par un temps admirable, nous enchanta, surtout vers la fin; nous descendions à pied une portion escarpée de la route, rendue plus difficile encore au pas des chevaux par un reste de pavé en très mauvais état; nous rencontrâmes le lit d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait ici à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeté d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages ressemblant en petit au pont du Gard, et aussi gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus

des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Caïus Sextilius, fils de Publius, de la *gens* Ouotoneia (pour Votinia), a élevé à ses frais ce monument, et l'a dédié à la Diane d'Éphèse et à l'empereur Tibère (1).

Mon compagnon de voyage parvint à la lire avec assez de peine en grimpant sur les pentes de la montagne et même dans les arbres. Ainsi perché, il me dictait l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant oe temps, assis sur une pierre, je ne me lassais pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émeut pas pour le premier site venu, on devient difficile en fait de pittoresque. Mais ici tout était ravissant. La vue était admirablement composée. Par-dessous l'arche du milieu, on apercevait la montagne d'Éphèse dans une teinte violette, et au-dessus des deux murs verdoyans qui s'élevaient à notre gauche et à notre droite, l'azur velouté d'un vrai ciel d'Ionie; une lumière dorée se glissait obliquement à travers les branches des platanes, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et venait éclairer les cintres supérieurs de l'aqueduc dont le pied plongeait dans l'ombre. Tout était assorti dans une délectable harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. L'impression que je recevais dans cette gorge perdue entre Éphèse et Magnésie, c'était l'impression que procurent, quand on a su les goûter, les chefs-d'œuvre de cette poésie dont on ne peut avoir un sentiment complet que sous le ciel qui l'a inspirée : cette poésie parait alors la patrie naturelle de l'imagination, qui n'en veut plus sortir et devient presque insensible à tout autre genre de beauté. Ainsi, après avoir goûté le *lotos*, « on ne pouvait plus sortir du pays qui produisait ce fruit doux comme du miel, mais on voulait s'en nourrir éternellement, oublieux du retour. »

Τῶν δ'ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,
Οὐκ ἔτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν, οὐδὲ νέεσθαι,
Ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἄνδράσι λωτοφάγοισι
Λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν, νόστου τε λαθέσθαι.

Pardon pour ce grec, mais depuis trois mois je vis avec Homère et avec les autres divins poètes qui ont écrit dans

Ce langage aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

(1) M. Ph. Lebas a publié cette inscription.

et je les retrouve partout, dans la nature qu'ils ont peinte, dans les monumens qu'une inspiration parente de la leur a enfantés, enfin dans mille détails de mœurs et de costumes qui se sont conservés jusqu'à nous. Je parlerai, j'espère, plus au long quelque jour de ces rapports que j'étudie constamment sur place. Pour aujourd'hui, je me borne à une profession de ma foi ardente au beau, tel que les Grecs l'ont compris et rendu. J'en ai fini avec le moyen-âge, j'en suis à la renaissance; et qui pourrait contempler la beauté parfaite sans l'adorer? Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami? Vous, critique si délicatement inspiré, vous qui pénétrez d'un jet si rapide et si lumineux toutes les conceptions de l'esprit, tous les arcanes de la sensibilité, tous les détours de l'imagination et du cœur, je vous ai vu vous éprendre toujours plus de la beauté grecque, remonter à Homère, de Ronsard et d'André Chénier, qui après tout étaient de la famille. Continuez, mon aimable ami. Cette antiquité, que souvent des interprétations si fausses ont si lourdement travestie, livrera à vos mains ingénieuses et légères ses richesses les plus cachées, ses perles les plus exquises. L'antiquité peut se rajeunir, rapprochée de ce qui a été conçu hors d'elle, mais dans un esprit semblable au sien. Vous l'avez bien montré naguère en retrouvant si finement dans Électre la sœur aînée de Colomba.

J'étais, je crois, en extase devant le pont romain sur la route de Magnésie à Éphèse, quand l'enthousiasme du vrai classique m'a emporté; je reviens à ce beau lieu. Avant de le quitter, je vous décrirais bien le lit du torrent dans lequel je descendis à travers des touffes de myrtes et des lauriers de trente pieds, pour m'y asseoir sous des voûtes de platanes; mais j'aime mieux vous rappeler ce que ce ravin merveilleux me remit en mémoire, la ravissante peinture de l'Eurotas dans l'*Itinéraire*. Citer Châteaubriand, c'est presque citer Homère, c'est citer du moins celui des poètes modernes qui a le plus hérité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, juste et grand.

Tandis que nous étions plongés dans ces délicieuses contemplations, il paraît que nous faisions preuve d'un grand courage, certes bien sans nous en douter. Quand nous arrivâmes à Éphèse, vers le commencement de la nuit, Marchand, à qui nous avions fait prendre les devans avec Ahmet et les chevaux, dans la double intention de trouver le pilaw prêt et de jouir de la solitude, Marchand nous avait vus en frémissant rester, malgré ses remontrances, dans un endroit qui était, comme tant d'autres, le plus dangereux. Il en avait donné avis au poste

voisin pour qu'il fût prêt à nous secourir, et, selon lui, le poste avait été frappé de surprise par la bizarrerie de ces Francs qui s'arrêtaient ainsi sur la route, et pénétré d'admiration pour leur courage. Nous ne méritions certainement guère d'inspirer ce dernier sentiment, car nous n'avions vu passer personne, et nous n'avions pas songé un instant aux voleurs.

Ici se présentait la grande difficulté du voyage : gagner Sardes directement et sans retourner à Éphèse, en coupant le Tmolus, que nous n'avions pas le temps de tourner comme font ordinairement les voyageurs. Cette difficulté s'était aplanie pendant notre séjour à Éphèse. Marchand, toujours fidèle à son système de prudence, avait pour principe de n'apprendre à personne où nous allions, et nous recommandait d'en faire autant. Il était tout fier d'avoir imaginé de répondre aux questions qu'on lui adressait sur le but de notre voyage, que nous allions voir notre ami le pacha d'Aïdin, et il ajoutait gravement : Il ne faut jamais dire la vérité. Il paraît cependant qu'il avait renoncé à cette méthode, qui nous eût difficilement procuré les renseignemens dont nous avions besoin; car lui et Ahmet étaient parvenus à savoir qu'il fallait, pour aller à Sart (Sardes), passer par Tireh, Baïndir, Berghir, et s'étaient fait indiquer le chemin de la première de ces trois villes.

Ainsi renseignés, nous nous acheminâmes vers Tireh, en remontant le lit du Caïster. Nous commençâmes par nous égarer, un Turcoman nous remit dans notre route. Cet homme, qui vivait sous une méchante tente de toile, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirais presque le plus distingué. Du reste, la dignité naturelle des manières est l'apanage des Orientaux; dans les villes turques, on n'entend point ces cris, ces juremens, ces chants bruyans qu'on entend dans les nôtres. On ne voit jamais de dispute. Le portefaix a dans l'intonation de la voix, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les fortunes rapides qu'amène le despotisme ne produisent-elles point ces contrastes choquans entre les manières et la situation qui frappent chez nos parvenus. En Turquie, un homme est batelier; un jour le sultan l'entend chanter, trouve sa voix agréable, et le fait ministre de la marine. Le ministre n'aura rien à changer aux manières du batelier.

Nous avions dans Ahmet, notre postillon, une preuve frappante de ce que j'avance. Ahmet était un garçon très ignorant, ne connaissant que ses chevaux. En Europe, il eût été un grossier manant. Eh bien! Ahmet avait tout naturellement l'aplomb sans rudesse, l'air

posé et insouciant d'un jeune homme de bonne maison de Paris. Jamais sa voix ne s'élevait d'un quart de ton au-dessus du diapason ordinaire; jamais il ne montrait ni humeur ni turbulence. Un jour, son cheval s'abat sous lui; Ahmet ne s'emporte point, il se dégage doucement, relève sa monture, lui lance de vigoureux coups de corde, sans sortir de son calme, et se contente de lui adresser du bout des lèvres et en grasseyant l'injure grecque qui a passé dans la langue turque : *Kerata!*

Après avoir vigoureusement trotté pendant six heures, nous nous arrêtâmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontant à cheval, je découvris tout à coup les minarets d'une ville. C'était Tireh. La Fontaine, après avoir lu Baruch, disait à tout le monde : « Avez- vous lu Baruch? » Et moi, je suis tenté de dire à tous ceux qui sont venus dans cette partie de l'Orient: Avez-vous vu Tireh? Peu de personnes ont eu cet avantage, parce que Tireh est en dehors de la route qu'on suit ordinairement. Mais, dans les voyages comme dans les arts, il y a presque toujours profit à s'écarter du chemin battu. Pour avoir opiniâtrément persisté à nous rendre en droite ligne d'Éphèse à Sardes, nous avons eu le spectacle d'une ville purement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople, ne nous ont donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable; bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne, comme le furent dans leur temps Éphèse et Magnésie, ayant à ses pieds une plaine parfaitement cultivée, et en face la magnifique chaîne du Tmolus, derrière lequel se trouvent Sardes et la Lydie; le Tmolus, rempart de la Lydie, comme dit Eschyle avec une justesse qui ne nous semblait que trop grande, car cette chaîne, si majestueuse à contempler, nous semblait un véritable mur, et nous nous demandions avec un peu d'inquiétude par où il serait possible de la franchir.

Tireh compte environ trente mille habitans; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs, et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité qui nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, ses ressources seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant; mais, d'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous a conduits dans une des parties les plus riches comme les plus belles de l'Asie-Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tireh est le commerce des

raisins, dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Tmolus dont parle Ovide : *Vineta Timoli*.

Aux abords de Tireh, une véritable route remplaça les sentiers tortueux que nous avions suivis depuis Éphèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne, annonçaient une ville de quelque importance. Nous atteignîmes les premières maisons de Tireh à une heure extrêmement favorable. Le soleil, près de se coucher derrière nous, frappait de la plus vive lumière un ensemble radieux de minarets blanchissans parmi les cyprès, de maisons diversement colorées, semées au milieu de beaux jardins sur le flanc verdoyant de la montagne et dans la fertile plaine qui se déroule au pied. Toutes les figures étaient fortement caractérisées, tous les costumes étaient pittoresques, et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme à mauvaise figure, qui portait presque seul l'ignoble fez au lieu du majestueux turban, nous indiqua un khan, espèce d'auberge, placé dans une situation ravissante, tout neuf et très propre, et dans lequel nous trouvâmes des divans et des tapis. Toutes les chambres donnaient sur une grande galerie ouverte, semblable à ce que les Italiens nomment une loge. Nous n'avions pas les arabesques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des Loges du Vatican. A peine installés, nous courûmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un tombeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécuta au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'avançaient, se penchaient autour de nous avec étonnement et curiosité. En général, nul autre sentiment ne se mêlait à ceux-là; une vieille femme seule nous prouva que la haine et la crainte des Francs, tous sorciers, n'étaient pas encore une tradition entièrement perdue. Nous la vîmes s'avancer avec quelque précaution, s'armer d'une pierre, non pour la lancer contre nous, mais à tout hasard, comme instrument de défense, ainsi que nous faisions nous-mêmes quand nous avions à passer devant les chiens très inhospitaliers de l'Orient. La bonne femme, ainsi armée et pourvue, s'avança vers le groupe qui nous entourait, vint y saisir un garçon d'environ seize ans, et l'emmena jusqu'à sa maison, qui était près de là, lui parlant d'un air fort irrité et accompagnant même ses remontrances maternelles de quelques tapes bien appliquées. Le jeune homme, un peu esprit fort, riait en cédant et se retournait vers les bêtes curieuses; mais la mère

n'entendait pas raillerie. Il me semblait voir une nourrice entraîner et battre un enfant qui se serait trop approché d'un animal dangereux, et se serait trop oublié à le regarder.

Nous nous hâtâmes d'aller, dans les rues les plus animées, jouir du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du Ramazan. A ce moment qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans qui ont ainsi pendant un mois le plaisir de se décarêmer tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule bariolée et calme qui savourait la douceur du café et de la fumée du tabac d'Orient; nous figurâmes long-temps dans un groupe de Turcs accroupis sur la même natte, et faisant, comme l'a poétiquement dit M. de Lamartine,

Murmurer l'eau tiédie au fond du narguilé.

La nuit était délicieuse, une nuit d'Ionie; tous les minarets élevaient dans l'ombre leur illumination aérienne et achevaient de donner à ce qui nous entourait le charme fantastique d'un chapitre des *Mille et une Nuits*.

Le lendemain, couchés sur les divans placés devant les fenêtres, nous consacrâmes la matinée à faire notre *kief*. Vous ne savez peut-être pas, mon ami, ce que c'est que le *kief* : ce mot est intraduisible dans les langues de l'Europe. Le *far niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré délicieusement du sentiment de son inaction : c'est quelque chose d'élyséen comme la sérénité des ames bienheureuses; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirai presque de se sentir ne pas être.

Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar. Nous y rencontrâmes un marchand grec qui nous offrit de nous conduire chez lui pour nous montrer des antiquités. Ces antiquités étaient deux énormes étriers dorés et décorés d'une aigle impériale, et quelques médailles sans valeur. Ce qui était plus intéressant pour nous que les étriers et les médailles, c'était de nous trouver dans l'intérieur de ce Grec. Sa belle jeune femme restait debout, suivant l'usage d'Orient, tandis que nous étions assis à côté de lui sur le divan. Elle nous apporta le café, les confitures, pendant qu'un vigoureux petit garçon de quatre ans, dont la volonté semblait très décidée, s'obstinait, malgré les remontrances paternelles, à soulever et à porter les énormes étriers, qui vingt fois furent sur le point de lui écraser ou de lui couper les pieds. Voyant le soleil baisser à l'horizon, nous nous hâtâmes de gagner les hau-

teurs qui dominent la ville, pour jouir d'un beau coucher de soleil de plus. Ces hauteurs verdoyantes me rappelaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous être perdus dans les rues escarpées et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés deux ou trois fois, par mégarde, dans des maisons turques dont les femmes poussaient des cris aigus et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort animé, des reproches probablement très vifs, et que nos intentions étaient loin de mériter.

Enfin nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous apparut dans une teinte rose, tandis que le piton du Tmolus s'enveloppait de brumes sombres et enflammées. Pendant que Mérimée prenait un croquis de ce panorama sublime, un officier turc qui passait s'arrêta, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot *capitaine*, à cause de mon ruban rouge, et *Moscov*. Probablement il nous prenait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une inquiétude perpétuelle pour tous les Turcs doués de quelque prévoyance.

Après avoir vu le matin l'intérieur d'un simple raya, nous devions, dans la soirée, voir l'intérieur de la première maison turque du pays. Un des chevaux que nous avions loués à Smyrne, et qui au moment du départ était évidemment hors d'état de faire le voyage, se trouvait maintenant tout-à-fait incapable de marcher. Nous voulions obtenir du gouverneur une attestation qui témoignât de cette incapacité, pour nous en servir, à notre retour, contre le loueur de chevaux qui nous avait trompés. Dans ce but, nous demandâmes une audience, qui nous fut accordée pour le soir : elle nous donna l'occasion de voir ce qu'on pourrait appeler une préfecture turque. La cour était illuminée par un morceau de bois de sapin qui brûlait au milieu. Une foule d'hommes attachés au service public remplissaient une galerie extérieure. Nous traversâmes cette multitude et nous arrivâmes dans le salon de réception du gouverneur. Il était assis, non pas sur un divan, mais plus bas, sur des coussins, dans le costume turc. Nous étions sur des chaises à l'européenne; de grands flambeaux posés à terre et portant des chandelles nous éclairaient; le mouselim nous donna l'attestation que nous demandions, et fut fort gracieux; seulement la pensée de la Russie l'obsédait. Il nous demanda si nous ne passerions pas par Saint-Pétersbourg. Du reste, je ne pourrais vous donner une idée fort nette de notre conversation, qui se faisait par l'intermédiaire de Marchand. Je soupçonne celui-ci d'avoir mis du sien dans les discours du gouverneur; quant à nous, évidemment il nous faisait parler, car, quand nous le chargions de

transmettre quelques phrases, il discourait en notre nom pendant un quart d'heure.

Le lendemain, pourvus d'un nouveau cheval, nous nous mîmes en route pour Berghir, village situé au pied du Tmolus. Cette journée, pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable qu'un horizon toujours *à souhait pour le plaisir des yeux*, comme disait Fénelon. Après avoir passé par un village où nous vîmes un platane qui avait environ quarante pieds de tour, nous traversâmes la petite ville de Baïndir, qui nous parut animée par un commerce assez actif et surtout remplie de teinturiers. Nous arrivâmes vers quatre heures à Berghir. Ici le pays changeait complètement d'aspect aux approches de la montagne, et prenait quelque chose de la Suisse; mais jamais torrent de la Suisse n'a reçu une étincelle de cette fournaise, qui réfléchissait ses flammes pourprées dans le ruisseau de Berghir. Nous eûmes dans ce village toute la maison d'un Grec à notre disposition. Les femmes n'étaient pas voilées, mais se tenaient à l'écart et évitaient de montrer leur visage. Deux choses me frappèrent dans cette maison. J'y trouvai un livre imprimé en caractères grecs. Je l'ouvris, et ne pus en comprendre une parole. Je m'aperçus bientôt que ce grec était du turc. C'était une traduction turque des psaumes imprimée en lettres grecques. Y a-t-il donc des Grecs qui parlent le turc et ne le lisent pas? ou bien plutôt n'est-ce pas une pieuse ruse des missionnaires pour répandre dans le pays soumis aux Osmanlis une version turque des livres saints, sans attirer l'attention, et sans causer aux croyans le déplaisir de voir la langue de Mahomet employée à traduire la Bible? L'autre curiosité était un dessin grossièrement charbonné sur le mur et représentant deux vaisseaux. A la proue de l'un d'eux, un homme armé d'un grand sabre faisait feu sur un tout petit navire. Celui-ci était monté par des Turcs. Au-dessus de l'autre était écrit *Mayna*, le *Magne*. Dans cette reproduction grossière du triomphe d'un corsaire maïnote écrasant ainsi de sa supériorité un bâtiment turc, il y avait un sentiment de sympathie évident pour les vieilles luttes du Magne contre la Porte. J'éprouvai une certaine émotion à trouver cette sympathie ainsi exprimée au cœur de la Turquie. Il me semblait y lire une protestation et une menace des rayas d'Asie contre le joug de leur maître.

Restait à franchir le Tmolus et à chercher de l'autre côté Sardes, dont le nom subsiste à peine altéré dans *Sart*, mais sur la position de laquelle les rapports variaient, parce qu'il ne reste ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crésus. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très escarpés, nous atteignîmes

un plateau où est un petit village qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement désert. Les habitans n'y demeurent que durant l'été. L'hiver, ils descendent à Berghir, et on appelle *hiver* l'admirable saison dont nous jouissions pendant notre voyage. Je me croyais sur une alpe de la Suisse parmi des châlets. Je me prenais aussi à me croire en France, au milieu de ces prés entourés de petits murs en pierres sèches, et plantés de noyers, de peupliers et de saules. L'image de cette patrie qu'on fuit quand on voyage est douce à retrouver.

Nous étions partis tard de Bost-Dag, par suite d'un complot d'Ahmet et de Marchand, qui voulaient nous forcer à nous arrêter en route, et le soleil baissait quand nous commençâmes à descendre le revers du Tmolus. Nous ne tardâmes pas à mettre pied à terre, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous chevaux et bagages, nous avançant vers la plaine de Sardes, à travers les innombrables sinuosités d'un sentier suspendu constamment au-dessus des plus magnifiques gorges de montagnes qu'on puisse voir. La nuit nous surprit dans un bois de mélèzes qui ressemblait à un beau jardin anglais. Nous continuâmes notre route au clair de lune. Enfin nous fûmes rejoints par les chevaux, et nous ne tardâmes pas à trouver un poste de soldats où Marchand avait l'intention de nous faire passer la nuit; mais nous avions résolu d'arriver à Sardes, ou du moins le plus près possible de Sardes, et, sans vouloir rien écouter, nous nous mîmes de nouveau à marcher en avant, ayant pour nous montrer la route un soldat qui conduisait son cheval par la bride, et m'adressait constamment la parole en turc sans pouvoir se persuader que je n'entendais pas un mot de tout ce qu'il me disait.

Notre situation était vraiment singulière. Marchant, à neuf heures du soir, dans un chemin qui par momens se confondait avec le lit desséché d'un torrent, à travers cailloux et rochers, avec un guide que nous ne pouvions comprendre, et allant ainsi à la découverte d'un lieu inhabité où nous devions passer la nuit, notre meilleure chance était l'hospitalité incertaine des Turcomans, dont nous vîmes les feux briller çà et là dans la plaine, quand nous atteignîmes enfin notre but après une marche rapide et fatigante d'environ cinq heures. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre chevaux, postillon et drogman, nos lits portatifs et les provisions pour le souper. Soliman, — c'était le nom du soldat turc qui nous accompagnait, — très beau et très bon garçon, aussi exact à ses dévotions qu'Ahmet était philosophe; Soliman, voyant que nous mettions pied à terre, en fit autant, nous adressa, suivant sa coutume, un discours en turc; puis, ce qui valait

beaucoup mieux, nous indiqua par signe, en montrant ses jambes nues, que les chiens des Turcomans, qui aboyaient à l'entour, pourraient bien manger les nôtres. Cet avis ayant été compris, il s'assit sur ses talons et se mit à fumer.

Notre petite troupe nous rejoignit enfin, et nous eûmes bientôt rencontré un autre poste militaire; mais, là même, nous n'étions pas encore très bien édifiés sur la situation de Sardes : les uns disaient que Sart était à une portée de pistolet, les autres à deux heures de chemin. On finit par parler d'un moulin où nous pourrions passer la nuit. Sur cette indication, nous remontâmes à cheval, et, après avoir franchi plusieurs gués et nous être fait refuser un gîte par les Turcomans comme par les Tartares, nous arrivâmes au moulin. Le hasard et notre persévérance nous avaient bien servis : nous étions au-dessous de l'acropole de l'ancienne capitale de la Lydie.

Ce moulin appartenait à deux Grecs; l'un d'eux, qui dormait en plein air sur une natte, comme n'avait peut-être jamais dormi son prédécesseur Crésus, trouvait assez désagréable d'être réveillé dans son premier somme par des passans qui venaient, à dix heures du soir, frapper à la porte de son moulin, peu exposé, par sa situation, à de pareilles visites. Il n'était point en humeur de nous loger, mais Marchand se fâcha, et lui dit avec une gravité et une conviction vraiment comiques : Comment oses-tu faire difficulté de loger pour leur argent ces illustres étrangers? Encore si tu étais un Turc, je comprendrais tes refus; mais un Grec! un raya! un Grec! répétait-il avec indignation. Notre hôte sentit, à ce qu'il paraît, la justesse de l'argument, car il finit par nous autoriser à prendre possession d'une chambre où son frère, plus humain que lui, ou peut-être plus pénétré des devoirs des rayas envers les illustres étrangers porteurs d'un bouiourdi, nous avait déjà introduits. Bientôt fut allumé un feu dont nous avions tous grand besoin, car nous étions au milieu des marais, et je n'ai jamais entendu croasser tant de grenouilles à la fois. Une distribution générale de cigares, objet inconnu dans ces contrées barbares, acheva de mettre tout le monde en bonne humeur. Pour nous, nous étions enchantés d'avoir ainsi mené à fin notre expédition, et de toucher au but que nous avions presque désespéré d'atteindre.

Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre moulin était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élèvent les murs de l'acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature

que celle de Crésus; le terrain qui le porte est un poudingue sablonneux qui présente des parois parfaitement verticales d'une immense hauteur. Peut-être l'art avait-il rendu encore plus abruptes les abords de l'acropole du côté de la plaine arrosée par l'Hermus. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions fort embarrassés devant ce mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux comme ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous, et nous finîmes par arriver à l'acropole.

C'était un magnifique spectacle et supérieur peut-être à tout ce que nous avions vu jusque-là, certainement plus extraordinaire. De toutes parts, sous nos pieds, des pyramides rougeâtres s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres, à peu près comme les aiguilles des glaciers. D'un côté, les étages verdoyans du Tmolus s'abaissaient peu à peu vers la plaine; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée de montagnes, le lac de Gygès, les tertres tumulaires des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sommets qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige, à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines, blanches cette fois, du temple de Cybèle, nous-mêmes enfin isolés et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles à cette vue avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

Les murs actuels de l'acropole s'élèvent certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié; mais ces murs, ici comme à Éphèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragmens en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux, sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne; une autre, qui nous parut curieuse, parlait *de cinq amours consacrés à la douce patrie*. Mérimée en prit copie, et il fit bien, car il faut des jambes, que n'ont pas tous les collecteurs d'inscriptions, pour atteindre à celle-ci (1).

(1) Voici le texte de cette inscription :

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΑΥΡ. ΧΡΥΣΕΡΩΣ ΒΑΓΟΡΑ
ΝΟΜΟΣ ΤΟΥΣ ΠΕΝΤΕ
ΕΡΩΤΑΣ ΤΗΙ ΓΛΥΚΥΤΑ
ΤΗ ΠΑΤΡΙΔΙ.

Après avoir curieusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous acheminâmes de ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissaient les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages comme les nomades leurs maîtres, s'élancèrent tout à coup sur nous de différens côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta point, mais fit accourir les femmes des Turcomans, qui nous en délivrèrent. Le chien du moulin où nous avions passé la nuit, avec un sentiment remarquable des devoirs de l'hospitalité et un courage héroïque, n'avait pas hésité à se précipiter vaillamment dans la mêlée pour nous défendre. Mais que pouvait-il contre six? Nous entendîmes ses cris, et ne le vîmes plus reparaître.

Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris gisans à terre offrent un type achevé de l'ordre ionique ancien. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes, dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique. On dirait un vers d'Homère. Mérimée, tout en les dessinant, me faisait remarquer les plus fines beautés de l'architecture grecque, dont il a un sentiment exquis. Et moi, toujours occupé à chercher dans l'art antique une traduction de la merveilleuse poésie des Grecs, j'aimais à retrouver les procédés de l'un dans les secrets de l'autre; si mon ami m'indiquait comme un signe de la perfection des ornemens l'alternance de surfaces planes considérables et de saillies très vives et très minces, ou de saillies développées et de plans peu étendus, je me disais : c'est ainsi que, par des contrastes habilement ménagés, les anciens savaient produire dans le style le relief et la saillie. Dans les littératures dégénérées comme dans l'architecture de la décadence, ces proportions délicates n'existent plus; tout est à peu près également plane, et de là naît la platitude, ou bien l'on veut tout mettre en saillie, et on manque l'effet pour l'avoir trop cherché. S'il attirait mon attention sur la diversité d'ornementation de chaque chapiteau, dont pas un ne ressemblait complètement à l'autre, dans le temple de Cybèle à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane à Magnésie, je retrouvais là cette liberté du génie grec, qui ne détruisait point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité. Rien de plus différent, par exemple, de la symétrie monotone à laquelle certains critiques, qui se croyaient disciples des Grecs, ont voulu asservir la tragédie, que la diversité des produits

de la Melpomène antique. Certes ce n'est pas dans le même moule qu'ont été jetés *Prométhée, les Perses, les Euménides, Œdipe, Médée, Alceste*. Ces chefs-d'œuvre ont été construits d'après certaines lois identiques, les lois immuables du beau et du goût; mais combien les applications de ces lois sont variées! Si toutes ces œuvres ont un air de famille, en même temps chacune présente une physionomie bien distincte.

.... Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Ainsi sont les colonnes des temples ioniens, et sur ce point délicat, comme sur beaucoup d'autres, l'art des Grecs est un excellent commentaire de leur poésie. Nous nous éloignâmes à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole, qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle grand, ce qui prouve qu'il n'était pas venu à Sardes, est un ruisseau. A-t-il jamais roulé de l'or dans ses ondes? Le fait n'est point impossible; Strabon parle d'anciennes mines d'or dans le Tmolus; mais comme, d'après son témoignage, elles n'existaient déjà plus de son temps, il est fort possible que le Pactole ait dû sa renommée de fleuve aurifère au mica qu'il détache de la montagne et qui scintille dans le sable de son lit; celui que nous observâmes était plutôt argenté que doré; mais, dans la montagne, j'avais vu des paillettes qui imitaient assez bien les reflets de l'or. Peut-être cette circonstance géologique a-t-elle fait illusion aux anciens, et la réputation proverbiale du Pactole est-elle une réputation usurpée.

Après avoir vu Éphèse, Magnésie, franchi le Tmolus, gravi l'acropole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, il ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage, M. Lenormant dont nous avions regretté souvent le coup d'œil et le savoir, et son docte collaborateur M. de Witte. C'est ce que nous fîmes en grande diligence. Nous revîmes ces campagnes enchantées qu'arrose le Mélès, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen, qui rappellent les bois d'orangers de Sorrente; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique berceau d'Homère.

J.-J. Ampère.

HISTORIENS

MODERNES

DE LA FRANCE.

II.

M. MICHELET.

Il y a des esprits qui ont le dangereux privilége de soulever les sentimens les plus contradictoires, et qui justifient l'enthousiasme et le blâme par des qualités sympathiques, comme par une exagération souvent choquante de ces mêmes qualités. Si la critique doit éprouver de l'embarras et des scrupules, c'est surtout en présence des écrivains de cette nuance. Comment concilier le devoir de la sincérité avec la déférence due à ces hommes qui ont fait preuve de puissance en remuant l'opinion? Le seul moyen peut-être, c'est de revenir sur toutes les traces qu'ils ont laissées dans leur carrière, de signaler les influences subies et l'action exercée par eux, de rappeler les efforts et les résultats, les applaudissemens et les objections; c'est, en un mot, d'instruire fidèlement la cause, en laissant à chacun des

lecteurs la responsabilité de son propre jugement. Ainsi tâcherons-nous de faire à l'égard de M. Michelet.

Un procédé qui donne autant de charme que de vérité aux portraits littéraires, consiste à expliquer l'œuvre intellectuelle par la biographie, la vie idéale par les incidens de la vie pratique. Ce genre de commentaire n'est pas applicable à l'historien que nous essayons de faire connaître : sa vie entière paraît avoir été vouée aux silencieuses études. Par une exception dont il faut le féliciter, il ne s'est point armé de son talent pour descendre dans l'arène politique. Ses tendances et ses sympathies ne se sont formellement révélées qu'en 1830, par quelques phrases retentissantes, en harmonie avec les sentimens qui triomphèrent à cette époque. Nous nous représentons donc M. Michelet comme un écrivain vigilant et passionné, infatigable à la recherche des idées et des faits, renouvelant chaque jour son enthousiasme par l'excitation du travail, ne suspendant l'œuvre commencée que pour écouter le bruit que fait dans le monde la dernière œuvre : noble et dévorante existence, existence de poète, qui serait pour M. Michelet une suffisante excuse, si par hasard il avait du poète les illusions et l'irritabilité proverbiale. Quant à sa biographie positive, c'est la posséder complètement que de connaître la série de ses publications, la succession de ses services universitaires et des grades scientifiques qui en ont été la juste récompense. M. Jules Michelet est né à Paris en 1798, et y a fait ses études avec distinction. Il est probable qu'il ne quitta les bancs que pour paraître dans la chaire, puisqu'à dix-neuf ans il remplissait les fonctions de professeur, déjà préparé, nous dit-il lui-même, à enseigner successivement, et souvent à la fois, la philosophie, l'histoire et les langues. En 1821, il entra dans l'Université par la voie des concours, et, après quelques années d'exercice dans les colléges royaux, il prit rang parmi cette élite de professeurs qui représente chez nous le haut enseignement.

Le noviciat littéraire de M. Michelet fut sans doute grave et laborieux. La liste de ses premiers essais, demeurés inédits, nous le montre inquiet de sa vocation, flottant de la philosophie à l'histoire. A des traductions de Reid et de Dugald Stewart succède une étude sur les langues, dont le jeune philologue prétend faire sortir une histoire de la civilisation. En 1824, date que M. Michelet désigne comme celle des travaux sérieux et suivis, il entreprend de « ramener à l'unité toutes les sciences qui font l'objet de l'enseignement public, » et il se délasse de ses méditations pédagogiques, en crayonnant, pour la *Biographie*

universelle, quelques portraits dont le plus saillant est celui de Zénobie, la fameuse reine de Palmyre. Déjà, à cette époque, le retentissement des leçons de M. Guizot, les belles compositions, la vive polémique de M. Augustin Thierry, rendaient indispensable la refonte des niaises compilations historiques qu'on mettait dans les mains des écoliers. Les professeurs les plus distingués se partagèrent la tâche, avec l'assentiment du monde universitaire. Une des sections de ce travail échut de droit à M. Michelet. « Présenter à l'enfance une suite d'images, à l'homme mûr une chaîne d'idées, » tel est le programme annoncé et accompli dans le *Précis de l'Histoire moderne,* qui parut en 1827, et qui compte aujourd'hui six éditions. On remarqua dans cet excellent résumé une judicieuse distribution des faits, un savoir assez exact, de la pénétration, et dans certains tableaux une recherche de coloris en contraste avec la pâleur ordinaire des livres scolastiques. Mais les applaudissemens de la discrète population des colléges sont peu de chose pour l'amour-propre. Qui sait, de nos jours, se passer des acclamations de la foule et des fanfares de la publicité? Nous allons donc voir M. Michelet, âgé d'un peu moins de trente ans, entrer fièrement dans la carrière historique, en agitant sa bannière armoriée de symboles, et reconnaissable à ses tranchantes couleurs.

Dans les arts, la véritable originalité est celle qui s'ignore elle-même. Quand, pour faire preuve de force et d'indépendance, on cherche systématiquement une voie nouvelle, il est rare qu'on ne s'égare pas, et que des qualités poussées à l'exagération ne deviennent pas des défauts. Nous aurions peine à croire que M. Michelet, à ses débuts, n'eût pas été un peu trop préoccupé du désir de se faire une place distincte parmi nos historiens. M. de Sismondi avait pris à tâche l'exhumation laborieuse et la distribution méthodique des faits. M. Guizot avait ranimé la lettre morte de nos anciennes lois, et retracé de main de maître le mouvement de la civilisation moderne. L'ingénieuse restauration du passé, l'éclatante mise en scène, avaient fait la gloire de M. Thierry, et les principales places étaient prises dans l'école pittoresque. Quant aux travaux de pure érudition, il n'y a pas pour eux de popularité chez nous. Habitué par ses études métaphysiques à la généralisation des idées, M. Michelet se voua à l'histoire philosophique, non pas à la manière du XVIIIe siècle, qui cherchait avant tout des prétextes de déclamations morales, mais avec la prétention, trop commune de nos jours, de donner raison de tous les actes humains, d'exposer dogmatiquement le mystérieux enchaî-

nement de causes et d'effets dont la trame compose l'existence des sociétés. En possession d'un genre séduisant, mais d'autant plus dangereux qu'il semble autoriser l'intempérance de l'imagination et le lyrisme du style, le jeune professeur se crut destiné sans doute à planer sur le champ de l'histoire : on a de ces extases à trente ans; mais ce qu'on ne saurait avoir à cet âge, c'est la variété de connaissances, la fermeté de jugement qui seraient nécessaires pour interpréter la loi providentielle de l'humanité, en supposant qu'il fût permis à la faible humanité de découvrir cette loi. A défaut d'une philosophie historique qui lui fût propre, M. Michelet en acquit une d'emprunt : il se passionna pour Vico, et s'appropria les théories du savant italien en les vulgarisant parmi nous.

Les *Principes de la Philosophie de l'histoire*, traduction abrégée de la *Scienza nuova*, parurent en 1827, et furent reproduits en 1835 avec d'autres opuscules traduits ou analysés, de manière à nous faire apprécier l'œuvre complète de l'ingénieux Napolitain. Cette publication méritait le bienveillant accueil qu'elle a obtenu. Quel que soit le jugement qu'on porte sur le système de Vico, on ne peut méconnaître en lui les nobles caractères du génie. Jusque dans ses moindres écrits, dans sa correspondance, on sent l'homme parfaitement maître de la pensée qu'il veut produire, indice infaillible de supériorité. Sa *Biographie*, écrite par lui-même avec un charme de naïveté que l'habile traducteur a conservé, nous fait suivre avec un respectueux intérêt le développement d'une belle intelligence. Dans la *Science nouvelle*, il y a un luxe de savoir, un rayonnement d'idées dont le premier effet est une sorte d'éblouissement. Il faut surtout remercier Vico d'avoir un des premiers signalé les applications possibles de la philologie à l'histoire, et d'avoir fait jaillir un nouvel ordre de démonstrations de l'analyse des mots et de la comparaison des idiomes. Mais, après avoir énuméré les titres incontestables de Vico, qu'il nous soit permis d'énoncer un grief que nous avons contre lui. Nous avons à lui reprocher le tort qu'il a fait à M. Michelet.

La doctrine historique qui ressort de la *Scienza nuova* est généralement connue. On sait que, pour Vico, les sociétés humaines obéissent dans leur développement à une loi fatale et régulière, comme celle qui détermine chez l'homme pris isolément les phases diverses de la vie. Dans cette hypothèse, chaque société porte en elle un principe de vitalité qui lui est propre, de sorte qu'elle grandit par ses propres forces et indépendamment des autres civilisations. L'instinct de la sociabilité fait sortir les hommes de la sauvagerie, et commence leur

existence nationale. D'abord la superstition les courbe sous le despotisme religieux; c'est l'âge divin ou théocratique. Les guerriers rejettent le joug des prêtres, révolution qui coïncide avec l'âge féodal. Le troupeau des cliens et des esclaves croît en nombre à mesure que l'aristocratie s'épuise; ils osent revendiquer des droits civils, et, à force d'empiétemens, ils font prévaloir le régime démocratique. Bientôt, embarrassé de sa souveraineté, le peuple se donne un chef, et la tyrannie commence; mais le monarque, pour dominer plus sûrement ses sujets, les livre systématiquement à la corruption : le peuple se dégrade et dépérit; le corps national, ayant enfin perdu toute vitalité, tombe en dissolution. Quand une société a traversé toutes ces phases, elle disparaît; une société nouvelle lui succède. Ainsi, l'humanité doit tourner éternellement dans un cercle sans issue, et déjà, selon Vico, elle a fourni deux évolutions de ce genre : la première dans le monde ancien, dont la société romaine est le type le plus parfait; la seconde, qui a pour point de départ la rénovation déterminée par le débordement des races barbares, et n'est pas encore épuisée. L'Europe, arrivée à l'âge humain, se débat inutilement sur la pente fatale qui la précipite vers le néant; mais la mort engendrera la vie, et le genre humain sortira une troisième fois de la sauvagerie pour recommencer une nouvelle existence. Telle est, au fond, cette science nouvelle qui constitue, suivant son auteur, « une démonstration historique de la Providence, une histoire des décrets par lesquels cette Providence a gouverné à l'insu des hommes, et souvent malgré eux, la grande cité du genre humain. » On serait mal venu à contester la valeur personnelle de Vico et les ressources immenses de son esprit; mais la plus grande preuve de génie qu'il ait pu faire a été de donner crédit à une doctrine aussi évidemment erronée que la sienne. Il nous serait trop facile aujourd'hui d'ébranler, par des critiques de détail, les généralités d'un système combiné à une époque où la science historique était insuffisante. Nous voulons seulement constater l'influence que Vico a exercée sur la vive et mobile intelligence de son traducteur.

La conception de Vico implique le fatalisme, et c'est là son grand vice. Ce roulement mécanique des sociétés annule évidemment la liberté morale, l'action de l'individu sur sa destinée. Dans un monde ainsi fait, il n'y a plus d'éclairs de génie, d'efforts sublimes de la volonté. Les révolutions politiques sont des crises nécessaires, et, pour ainsi dire, des phénomènes de croissance; les belles conceptions qui élèvent l'esprit public, les merveilleuses découvertes qui enrichis-

sent un pays ne sont plus que des œuvres anonymes produites par la collaboration d'un peuple entier. En conséquence, les grands hommes étant inutiles, on les supprime. Quand leur figure se dessine vaguement dans les lointains obscurs, on en fait des mythes, des êtres symboliques qui résument une époque : l'existence de ces grands hommes est-elle avérée, on les rapetisse à dessein, en les présentant « moins comme les auteurs que comme les produits de la civilisation. » M. Michelet, dans la première ferveur du prosélytisme, a formulé naïvement ces principes en vantant leur fécondité. « Le mot de la Science nouvelle, a-t-il dit, est celui-ci : L'humanité est son œuvre à elle-même. L'humanité est divine; mais il n'y a pas d'hommes divins. Ces héros mythiques, ces Hercule, ces Lycurgue, ces Romulus, sont les créations de la pensée des peuples, etc... Les peuples restaient prosternés devant ces gigantesques ombres; le philosophe les relève et leur dit : Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes; ce sont vos propres conceptions. » M. Michelet écrivait ces lignes à un âge où on ne sait pas encore s'arrêter sur la pente d'une idée, et il ajoutait que l'humanité avait eu tort jusque-là d'attribuer ses progrès aux hasards du génie individuel; qu'en rapportant les révolutions de la politique, de la religion, de l'art, à l'inexplicable supériorité de quelques hommes, on faisait de l'histoire un spectacle infécond, une fantasmagorie incompréhensible.

N'est-ce pas un principe bien faux et bien malencontreux pour un historien que cette négation du génie individuel? Les révolutions conduites par des mains puissantes, les œuvres d'art qui font époque, correspondent sans doute aux vagues besoins sentis par la foule; c'est précisément parce que certains hommes comprennent et résument leur siècle, c'est parce qu'ils débrouillent le chaos des sentimens et des idées, qu'ils sont de grands hommes : ils ne font pas tout à eux seuls; sans eux, rien ne se ferait. Dans l'idée que nous avons aujourd'hui de Napoléon, dans l'œuvre gigantesque que lui attribue la reconnaissance nationale, tout ne lui appartient pas littéralement. Autour de l'empereur, il y avait l'escorte des Lannes et des Murat, des Gaudin et des Daru, vaillans champions, zélés bureaucrates, qui ont figuré dignement dans le grand ensemble; une foule d'hommes tirés du néant et bien employés ont acquis une valeur personnelle qu'il serait injuste et ridicule de contester. Pourtant, supprimez le jeune Corse, et vous verrez, à cinq ou six exceptions près, vous verrez le cortége bariolé des sénateurs, des généraux, des préfets et des diplomates, disparaître comme par magie, et se perdre dans les rangs obscurs des

sergens et des procureurs. Les plus tristes jours dans la vie des peuples sont ceux où l'action des hommes vraiment supérieurs se fait le moins sentir; et, pour preuve, ne pourrait-on pas citer l'époque présente? On remarque aujourd'hui un grand mouvement d'idées, une émulation opiniâtre, une rare diffusion de connaissances; il y a peu de spécialités qui ne possèdent des hommes éminens; néanmoins, avouons-le, de ce concert d'efforts, de tant de voix graves ou éclatantes, il ne résulte qu'un bruissement confus et sans portée. On est fatigué, et on en convient; l'éloge est une monnaie que chacun donne ou reçoit, mais qui n'enrichit personne; on ne sait quel frisson de malaise traverse tous les enthousiasmes, on parle beaucoup de l'avenir, et on doute du lendemain. Que lui manque-t-il donc, à cette époque fière et souffreteuse, si ennuyée de ses progrès, si mesquine dans son opulence? N'est-ce pas qu'il y a faute aujourd'hui d'individualités fortes, d'esprits fermes et résistans? N'est-ce pas qu'il nous faudrait surtout quelqu'une de ces intelligences souveraines dont la foule n'ose pas récuser la domination?

Pour M. Michelet, Vico fut un révélateur. Les pages qu'il lui a consacrées dans ses premiers ouvrages sont moins une adhésion motivée que des actes de foi. « Tous les géans de la critique, disait-il en 1831, dans la préface de son *Histoire romaine*, tiennent déjà, et à l'aise, dans ce petit pandœmonium de la *Scienza nuova.* » Malheureusement il y avait en germe, dans ce même pandœmonium, tous les défauts qui ont long-temps faussé l'essor d'un talent remarquable. Ce fatalisme qui explique toujours les faits par une nécessité providentielle, l'amoindrissement systématique des grands hommes au profit des masses, la transformation des individus en mythes et des faits en symboles, l'audacieuse interprétation, les vagues généralités, sont autant d'habitudes contractées à l'école de Vico. Ces premières impressions sont pour M. Michelet une fatalité contre laquelle nous devons le voir long-temps se débattre. Dans sa première période, il éprouve un embarras visible pour concilier les faits avec ses idées préconçues; il ne cesse de tourmenter sa théorie pour l'élargir suffisamment. Il faut qu'il arrive à cette époque où les documens deviennent abondans et formels pour être désabusé, sinon complètement affranchi, et pour s'en tenir à ce qu'il appelle aujourd'hui *sa vraie méthode*, c'est-à-dire à la vérification des actes par les chroniques, des chroniques par les monumens et les pièces officielles. L'idéalisation téméraire, quand elle reparaît, n'est plus alors qu'une habitude de jeunesse qui perd chaque jour de son empire, et laisse entrevoir une période de parfaite

et vigoureuse indépendance. Cette évolution d'idées chez un artiste est si naturelle, qu'il semble peu généreux de revenir avec sévérité sur les débuts de M. Michelet. Mais ses premiers ouvrages ont eu un retentissement qui n'est pas épuisé; les défauts de cet écrivain, comme les vices brillans des hommes de distinction, ont assez de prestige pour trouver long-temps des imitateurs. Il n'est donc pas inutile de signaler ces défauts, ce que nous pouvons faire d'ailleurs avec d'autant plus de liberté que nous aurons occasion d'applaudir souvent l'historien, en l'étudiant dans la voie plus solide où il est entré.

Pendant les jours fiévreux qui suivirent la révolution de 1830, on croyait assez généralement que la réforme politique devait être couronnée par une résurrection littéraire. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour mettre en crédit une philosophie de l'histoire. Le *fiat lux* de M. Michelet fut son *Introduction à l'Histoire universelle*, qui porte la date des premiers mois de 1831. Dans la disposition générale des esprits, les axiomes du philosophe italien n'étaient pas de mise. Quel moyen de faire comprendre à des vainqueurs, tout fiers encore du grand coup qu'ils viennent de frapper, que chaque révolution est une crise fatale qui rapproche le retour inévitable de la sauvagerie? Il y eut nécessité de rajeunir un peu la *Science nouvelle*. M. Michelet se rapprocha donc des *idéalistes* allemands, qui, selon lui, continuent et complètent Vico. La première phrase de son livre donne la formule d'un système nouveau. « Avec le monde, dit-il, a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant: celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, *de la liberté contre la fatalité*. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte. » A ceux qui auraient pu demander ce que c'est que la fatalité, l'auteur répondait dans une note que « la fatalité est tout ce qui fait obstacle à la liberté. »

Lorsqu'en un moment d'oublieuse indolence, on laisse égarer dans les nuages son regard et sa pensée, on s'étonne des merveilles qu'on y découvre; mais qu'au sortir de la vague rêverie, on jette sur ce monde enchanté un coup d'œil vif et lucide, plus de châteaux lumineux, ni de groupes fantastiques: de ce spectacle dont on était ravi, il ne reste plus qu'un éblouissement, et le regret du temps perdu. N'en est-il pas de même de presque tous ces systèmes qui séduisent à première vue, parce qu'ils admettent, en raison de leur élasticité, le luxe du savoir, la pompe des mots et toute la féerie du talent, mais qui, après tout, ne soutiendraient pas pendant une heure l'examen d'un homme possédant l'humble science des faits? Suivant Hegel et ses adeptes,

l'histoire du monde est la manifestation successive de cette force diffuse que les panthéistes appellent la raison divine. Chaque civilisation est le développement d'une idée particulière de cette raison suprême. L'*idée*, dont chaque peuple devient l'expression vivante, est une sorte d'ame qui anime le corps social dans toutes ses parties; l'idée étant épuisée, l'ame s'évanouit, le corps meurt. Suivant cette conception, Dieu, l'homme et la nature ne forment qu'un tout dont chaque partie est nécessaire aux autres, et les phénomènes naturels et historiques ne sont plus que des évolutions de la substance infinie. Quatre *idées* de la raison divine ont produit les quatre grandes civilisations : le monde oriental, dans lequel la substance, comme si elle n'avait pas encore conscience d'elle-même, sommeille dans sa mystérieuse immobilité; le monde grec, qui représente au contraire la variété, le mouvement, l'examen, le dégagement de l'esprit échappant à la matière; le monde romain, qui, recevant dans son sein le génie étrusque et le génie grec, l'Orient et l'Occident, a pour principe d'existence l'antagonisme de l'immobilité et du mouvement, la lutte de la nécessité et de la liberté; le monde germanique ou moderne, qui est destiné à voir le glorieux triomphe de la raison universelle, commençant enfin à se comprendre elle-même. La plus remarquable tentative pour ajuster les faits à l'idéalisme de Hegel est l'*Histoire du droit de succession*, de Gans (1), qui a prétendu expliquer comment l'idée particulière à chaque peuple, le principe *divin* de chaque civilisation a modifié la transmission de la propriété. Nous trouvons dans un des ouvrages de M. Michelet (2) un fragment de Gans qui nous paraît le beau idéal de l'histoire *idéalisée;* c'est une série d'aphorismes qui résument l'histoire romaine, et dont on nous pardonnera de citer quelques lignes. « Le monde romain, dit l'auteur allemand, est le monde où combattent le *fini* et l'*infini*, la généralité abstraite et la personnalité libre. Patriciens, côté de la religion et de l'infini; plébéiens, côté du fini. Tout infini forcé d'être en contact avec le fini, et qui ne le reconnaît et ne le contient pas, n'est qu'un mauvais infini, fini lui-même. » Après un enchaînement d'axiomes semblables (il y en a trois pages), qui idéalisent toutes les phases de la période républicaine, on arrive à ce dénouement : « Le peuple vainqueur, le fini, force le mauvais infini, le patricien, à reconnaître qu'il n'est lui-

(1) A ce sujet, nous avons relu une intéressante analyse des travaux de Gans, dans l'*Introduction à la science du droit*, de M. Lerminier, qui a su donner à une bienveillante exposition le piquant et la portée d'une critique.

(2) Dans l'appendice de son *Histoire romaine*.

même que fini. » C'est-à-dire qu'à la république succède le gouvernement impérial, qui abolit les priviléges et fait prévaloir le principe de la liberté individuelle. Alors enfin « tous les finis reposent à côté l'un de l'autre; privés d'importance et d'objet en cessant de se combattre, ils retombent dans l'égalité. »

Loin de nous la prétention d'avoir sondé les profondeurs où les hegéliens se sont placés; nous avons voulu seulement indiquer la parenté du système allemand avec celui de M. Michelet. Or, au premier aperçu, la conception de M. Michelet est plus sympathique. On sent qu'il a eu à cœur d'atténuer le fatalisme panthéistique de Hegel, et ce travail d'épuration est méritoire. A-t-il réussi? Nous ne le croyons pas. Cette lutte héroïque de la liberté contre la fatalité est, suivant M. Michelet, le triomphe progressif du *moi*, l'affranchissement des obstacles que le climat, les races et toutes les *fatalités* naturelles opposent à la liberté politique et morale des individus. « Au point de départ, dans l'Inde, au berceau des races et des religions, l'homme est courbé sous la toute-puissance de la nature. » Accablé par ces influences extérieures, l'homme n'essaie pas même de lutter, il se repose dans une patiente et fière immobilité; « ou bien encore il fuit dans l'Occident, et commence le long voyage de l'affranchissement progressif de la liberté humaine. »—« La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité, » ajoute l'auteur, qui a cru devoir souligner cet axiome, c'est-à-dire probablement que l'individu, en Perse, cherche à prendre possession de lui-même. Après quelques pérégrinations en Égypte et en Judée, le dogme immortel de la liberté pénètre en Europe, contrée naturellement favorable à l'émancipation du moi; et pour le prouver, M. Michelet montre sur la carte le squelette de l'Europe qui se présente avec les proportions du corps humain : « Les péninsules que l'Europe projette au midi sont des bras tendus vers l'Afrique, tandis qu'au nord elle ceint ses reins, comme un athlète vigoureux, de la Scandinavie et de l'Angleterre. Sa tête est à la France; ses pieds plongent dans la féconde barbarie de l'Asie. » L'Europe étant donc une terre libre, l'humanité, fugitive de l'Asie, y combat pour sa liberté avec des chances de succès. « Le monde de la Grèce était un pur combat: combat contre l'Asie, combat dans la Grèce elle-même; lutte des Ioniens et des Doriens, de Sparte et d'Athènes. La Grèce a deux cités, c'est-à-dire que la cité y est incomplète. La grande Rome enferme dans ses murs les deux cités, les deux races étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne, la propriété foncière et la pro-

priété mobilière, la stabilité et le progrès, la nature et la liberté. » Ici, comme dans les visions allemandes, la cité romaine nous apparaît comme un champ-clos où se rencontrent les deux *idées*, le génie servile de l'Asie et le génie libre de l'Europe. La victoire reste à celui-ci, qui a l'avantage de livrer bataille sur son terrain : la liberté humaine, dont la plus haute formule est le christianisme, se fortifie par l'assimilation successive des barbares germains; toutefois ceux-ci, les derniers venus de l'Asie, ne dépouillent que difficilement la passivité de leurs instincts. La force matérielle, la chair, le principe de l'hérédité, qui triomphent encore dans l'organisation féodale, cèdent pourtant à la voix de l'Église, qui représente la parole, l'esprit, l'élection; « le fils du serf peut mettre le pied sur la tête de Frédéric Barberousse. » Mais le pouvoir spirituel, abjurant son titre, s'abandonne au despotisme et invoque le secours de la force matérielle pour retenir les peuples sous le joug; « alors se lève, contre la blanche aube du prêtre, un homme noir, un légiste qui oppose le droit au droit. » A l'ombre du pouvoir royal, le peuple grandit jusqu'au jour de l'émancipation; « l'homme qui vivait sur la glèbe, à quatre pattes, s'est redressé avec un rire terrible. » C'en est fait; « la liberté a vaincu, la justice a vaincu, le monde de la fatalité s'est écroulé... »

Nous n'irons pas plus loin. De semblables divagations, enjolivées par ce luxe d'images que notre public veut bien accepter comme la dernière expression du beau, peuvent fournir une heure d'agréable lecture; mais si, réduites au simple trait, elles paraissent un peu ridicules, à qui faut-il s'en prendre? Quoi! le triomphe de l'énergie humaine n'est, pour vous, qu'une affaire de locomotion! Les germes humains qui végètent sur le globe produiront fatalement une moisson misérable sous l'atmosphère étouffante de l'Asie, luxuriante et féconde sous le ciel favorisé de l'Europe! Ces nations orientales, immobilisées aujourd'hui par une cause qui nous échappe, n'ont-elles pas eu leurs périodes d'activité pendant lesquelles on a bâti les monstrueuses pyramides, les temples gigantesques, les palais qui sont de grandes villes? D'où vient le changement? Des climats ou des institutions? S'il était nécessaire de montrer l'inconsistance de la théorie de M. Michelet, on le mettrait facilement en contradiction avec lui-même. Par exemple, après avoir établi que l'Europe est la seule terre où la liberté ait pu fleurir, il explique les révolutions de l'Europe moderne par la fatalité des races et la tyrannie des climats. L'Allemand, l'Italien, l'Anglais, subissent l'action de certaines causes extérieures qui déterminent l'aspect, les sentimens, les aptitudes de

ces nations. Quant à la France, ayant absorbé et neutralisé les races l'une par l'autre, « ayant méridionalisé le nord et septentrionalisé le midi, » elle est devenue, pour son bonheur et pour sa gloire, « ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de moins superficiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain, de plus libre dans le monde. »

Si ce nouveau discours sur l'histoire universelle a peu de valeur comme synthèse historique, il n'est pas sans prix comme déclamation littéraire. A son apparition, l'enflure dithyrambique de certains passages était justifiée par l'effervescence générale des esprits; les pages qui caractérisent les populations et qui mettent en relief les accidens physiques, révélaient une riche imagination servie à souhait par une plume exercée; l'érudition des notes était piquante; quelques accens sympathiques trouvèrent des échos dans la foule; en un mot, le petit livre réussit, et eut les honneurs de la réimpression.

« Rome a été le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie. » Ces derniers mots de l'*Introduction* annonçaient des études sur Rome, comme préparation à de plus grands travaux sur l'histoire de France. En effet, M. Michelet ne tarda pas à faire paraître son *Histoire romaine* en deux volumes, qui embrassent toute la période républicaine. La tentative était légitime. Malgré l'immensité des travaux qu'elle a consacrés à l'antiquité latine, la France n'avait pas (elle n'a pas encore) le livre que prétendait lui donner M. Michelet. La plupart de nos historiens s'étaient contentés de produire une paraphrase plus ou moins élégante des textes classiques; ils en avaient agi de la sorte, non par faiblesse d'esprit, mais par système. Ce qu'ils aimaient de l'antiquité, c'était sa littérature, et ils croyaient faire assez bien connaître le passé en reproduisant, comme de fidèles échos, les idées et le langage noblement accentué des hommes antiques. Telle fut la méthode de Rollin, et c'est pour cela même qu'il restera sympathique, malgré les progrès de l'archéologie. Quant aux partisans de la science exacte (Montesquieu excepté), ils n'avaient écrit que pour les érudits de profession, prudemment portés, en fait de style, à une mutuelle indulgence, et satisfaits dès qu'ils se comprennent entre eux. Chez nous, d'ailleurs, la critique scientifique, drapée dans sa modestie officielle, qui contraste avec la morgue de l'érudition allemande; notre critique, ingénieuse, infatigable, mais travaillant sans ensemble, exhumant les faits un à un pour les ranger pieusement dans les mémoires d'une académie, comme de saints débris dans un reliquaire, n'avait jamais

eu ce souffle inspiré, cette puissance d'incantation qui est nécessaire pour évoquer le génie des vieux âges. Marier l'art et la science, élever dans un noble récit la critique jusqu'à la poésie, n'était-ce pas un de ces plans qui exaltent tout d'abord les natures généreuses? M. Michelet se lança héroïquement dans l'entreprise. Sa préface est un fier manifeste : « Les quatre premiers siècles de Rome, dit-il, n'occuperont pas dans mon livre deux cents pages. Pour cette période, l'Italie (c'est-à-dire Vico) a donné l'idée; l'Allemagne (personnifiée en Niebuhr), la sève et la vie. Que reste-t-il à la France? La méthode peut-être et l'exposition. Pour les deux siècles qui s'écoulent depuis la seconde guerre punique jusqu'à la fin de la république, tout est à faire. » Ainsi, M. Michelet promet le mot définitif de la vieille polémique relative aux temps incertains, et le premier mot de l'histoire positive, dont les élémens, assez abondans, ont été incompris jusqu'à lui.

En citant seulement, comme précurseurs du sceptique Niebuhr, le Suisse Glareanus, le Hollandais Perizonius, le Français Beaufort et Vico l'universel, M. Michelet pourrait faire croire que ces critiques ont seuls mis en doute la première période des annales romaines. Il est probable que les plus dévots admirateurs des anciens n'ont pas accepté comme articles de foi les prodiges et les impossibilités embellis par Tive-Live. A Rome même, au temps d'Auguste, l'origine de la ville était matière à discussion parmi les érudits; chacun d'eux poussait son héros en dépit de Romulus, le fondateur officiel. Pour les modernes, il reste donc seulement à établir quel degré de confiance doit être accordé aux documens qui concernent les temps écoulés jusqu'à l'incendie de Rome par les Gaulois. Le problème ramené à ces termes a été débattu à plusieurs reprises, notamment, du temps de Gérard Vossius, dans les universités hollandaises, et, au siècle dernier, dans notre Académie des Inscriptions. Les uns ont soutenu avec assez de vraisemblance que les Romains ont pu conserver les élémens d'une histoire nationale, malgré la subversion de leur ville; d'autres ont affirmé que la chaîne des traditions a été rompue sans ressources, et que la première partie des annales de Tite-Live n'est qu'un roman, agencé de manière à flatter l'orgueil du peuple-roi. De nos jours, Niebuhr a renouvelé et fait prévaloir cette seconde thèse, qui le débarrassait des entraves de la lettre écrite et ouvrait carrière à son imagination aventureuse. L'originalité de l'historien allemand consiste à dire que Tite-Live a recueilli et paraphrasé d'anciens chants héroïques; poésies primitives, conser-

vées traditionnellement dans les grandes familles, dont elles étaient les titres de noblesse, comme ailleurs les chants des bardes, les *Niebelungen* de l'Allemagne, les épopées chevaleresques de la France, le *Romancero* de l'Espagne. Les traditions consacrées ont donc un fonds de vérité dont Niebuhr s'empare pour semer ses fécondes hypothèses. M. Michelet a cru devoir enchérir sur Niebuhr. Pour lui, les chants romains ne sont pas héroïques, mais symboliques; au lieu de célébrer des héros agrandis et poétisés par l'imagination des peuples, ils sont une idéalisation savante des grands évènemens.

Mettons-nous donc au point de vue de M. Michelet pour mieux apprécier sa théorie.

Romulus est le type de l'héroïsme romain, principe de la cité. Né d'un dieu (*Mavors*) et d'une vestale, il réunit l'esprit du Mars italien et l'esprit de la Vesta orientale, mystérieuse personnification d'une aristocratie hiérarchique. Dans ce héros symbolique coexistent déjà les patriciens et les plébéiens; c'est pourquoi Romulus est présenté comme double, car Rémus et Romulus ne sont que deux formes d'un même mot, et la fraternité de ces personnages n'est que grammaticale. Cette dualité fictive exprime les deux élémens discordans de l'idée romaine. Romulus tue Rémus pour rétablir l'unité que celui-ci a voulu rompre en franchissant d'un bond le rempart, c'est-à-dire en forçant l'enceinte de la cité pour y faire prédominer l'élément qu'il représente. Dans l'histoire de ce Romulus, proscrit avant de naître et assassiné par les sénateurs, on entrevoit une première période pendant laquelle domine l'élément plébéien ou italique; mais ensuite la pensée orientale, ou, si l'on veut, l'influence sacerdotale et aristocratique redevient prédominante : ce qui est exprimé symboliquement par le règne de Numa Pompilius, vieillard austère, idéal du patricien, organisateur et conservateur. Sous Tullus Hostilius, le combat classique des Horaces et des Curiaces n'est qu'une variante du combat de Rémus et de Romulus; seulement, le nombre des combattans est multiplié par trois en mémoire des trois tribus romaines. De même que *Romulus* et *Rémus* sont deux formes du même mot, *Horace* doit être une forme de *Curiace : Curiatius* (*à curiâ*, sorti de la curie) veut dire *noble, patricien*. Les règnes de Tarquin-l'Ancien et de Tarquin-le-Superbe, quoique séparés par celui du législateur Servius, font pressentir une même crise, la domination passagère des Étrusques, racontée de deux manières différentes. L'étranger Servius (fils de l'esclave), qui règne à son tour et constitue politiquement la cité romaine en appelant tous les citoyens au pouvoir en raison de leurs

richesses, Servius indique une révolution démocratique, et dans la fille de ce roi vénérable, dans cette horrible Tullia qui fait passer son char sur le corps de son père, il faut voir une partie des plébéiens, qui, quoique élevés à la vie politique par les institutions nouvelles, appellent les Tarquiniens étrusques à Rome, et s'unissent à eux pour tuer la liberté publique.

Les récits de Tite-Live ayant été ainsi quintessenciés, il en reste une somme d'idées abstraites dont M. Michelet s'empare, et dont il se sert comme d'une seconde vue, pour voir dans la nuit des temps. Abordant enfin l'*histoire probable* de Rome, il fait de cette ville une cité pélasgo-étrusque, envahie et subjuguée par les montagnards sabins, héroïques brigands qui perpétuent long-temps leur race par des enlèvemens périodiques de femmes, d'esclaves, de bestiaux et de moissons. « Les anciens habitans de Rome, soumis par les Sabins, mais sans cesse fortifiés par les étrangers qui se réfugiaient dans le grand asile, durent se relever peu à peu. Ils eurent un chef lorsqu'un Lucumon de Tarquinies (Tarquin-l'Ancien) vint s'établir parmi eux. » Mais l'aristocratie étrusque est elle-même ébranlée. Le client d'un noble de l'Étrurie, ce Mastarna à qui les Romains ont donné le nom symbolique de Servius, s'empare du pouvoir à Rome, et fait prévaloir l'influence populaire. Au sein de la cité romaine, trois partis sont en présence : celui des plébéiens latins, qui forment le fond de la population, celui des dominateurs étrusques originaires de Tarquinies, et celui de la noblesse sabine, qui représente la caste militaire. La révolution fatale aux Tarquiniens tourne au profit des Sabins, qui s'affermissent en constituant vigoureusement le patriciat. Alors commence, avec la période consulaire, la conquête lente et successive des droits arrachés par le peuple à l'aristocratie.

Rien de plus ingénieux, de plus séduisant que de telles hypothèses, surtout lorsqu'elles sont présentées avec un rare talent d'exposition. Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'histoire ainsi faite échappe à toute vérification sérieuse. La critique isolée doit se récuser humblement. Si l'on tenait à savoir jusqu'à quel point cette vision apocalyptique est conciliable avec les textes, les monumens et les probabilités, il faudrait pouvoir emprunter des moyens de contrôle à tous les ordres de connaissances; il faudrait un congrès scientifique présidé par un savant à l'esprit sain et inflexible, par un Fréret ou un Letronne. Nous hasarderons une seule objection. Il nous semble qu'une symbolisation systématique, embrassant comme une vaste épopée les annales de plusieurs siècles, ne peut pas être l'effet du hasard. Nous la con-

cevons dans une théocratie comme celles de l'Orient, et sous l'influence d'une civilisation déjà avancée; mais, dans le Latium, les ministres de la religion étaient les chefs des grandes familles, des guerriers pillards, de rudes agriculteurs, assez éloignés de cette disposition d'esprit qui fait éclore l'abstraction. Que les Romains des siècles éclairés eussent perdu le sens des anciens symboles, on le conçoit; mais qu'ils eussent ignoré que leurs ancêtres fussent dans l'habitude de symboliser, voilà ce qui est peu croyable. Notre défiance augmente quand nous voyons l'auteur découvrir des symboles au milieu des époques les plus prosaïques. Dans la dernière scène de son livre, la mort de la belle Cléopâtre, l'aspic classique devient un symbole mystérieux et profond. « Le mythe oriental du serpent, que nous trouvons déjà dans les plus vieilles traditions de l'Asie, reparaît ainsi à son dernier âge. L'aspic qui tue et délivre Cléopâtre ferme la longue domination du vieux dragon oriental. Ce monde sensuel, ce monde de la chair, meurt pour ressusciter plus pur dans le christianisme, dans le mahométisme, qui se partageront l'Europe et l'Asie. » Une page d'un autre ouvrage (1), qui doit avoir été écrite vers la même époque, offre un exemple non moins piquant de l'étrange préoccupation où se trouvait alors M. Michelet. « Le fameux Attila, dit-il, apparaît dans les traditions moins comme un personnage historique que comme un mythe vague et terrible, symbole et souvenir d'une destruction immense; » et plus loin il ajoute avec une sorte de désappointement : « On douterait qu'il eût existé comme homme, si tous les auteurs du ve siècle ne s'accordaient là-dessus, si Priscus ne nous disait avec terreur qu'il l'a vu en face. »

En résumé, pour la partie obscure des annales de Rome, quelle que soit la valeur réelle des diverses conjectures que nous venons de rapporter, nous avouerons qu'elles ont un air de vraisemblance qui les recommande aux esprits attentifs, et qu'il n'est plus possible d'étudier l'histoire romaine sans se mettre au point de vue de Niebuhr et sans prendre en considération les travaux de M. Michelet. Quant aux derniers siècles de la république, dont l'histoire a été transmise par des témoins contemporains, nous ne savons pas en quel sens M. Michelet a pu dire que tout restait à faire. Nous croyons qu'il s'abuse s'il pense avoir compris le premier le sens des textes et la portée des évènemens. La décadence du patriciat, la formation d'une aristocratie financière, la politique du sénat, l'avidité de la bourgeoisie équestre,

(1) *Histoire de France*, tom. Ier, pag. 183.

l'exaspération de la plèbe, la corruption contagieuse, le jeu perfide des institutions, ont été dépeints par plusieurs auteurs, et surtout par les historiens du droit romain. Pour être original, il eût fallu ne pas s'en tenir à une amplification du fameux passage d'Appien sur les envahissemens des grands propriétaires, et faire pénétrer les lumières de la science moderne dans le mécanisme économique de cette société d'agioteurs dont tous les mouvemens politiques peuvent être expliqués par des calculs d'intérêt. Au contraire, nous adhérerons volontiers à l'opinion que M. Michelet a portée sur son œuvre, s'il a voulu dire qu'aucun écrivain français avant lui n'avait présenté les grands drames de l'histoire romaine avec cette entente de la mise en scène, cette vivacité de coloris, cette poésie diffuse, qui saisissent le lecteur par l'imagination et le jettent dans une sorte d'enivrement dont s'alarment les esprits sévères.

On serait tenté de croire que l'auteur de l'*Histoire romaine* attribua le succès de son livre moins aux séductions de son talent, qu'à la vertu de sa philosophie historique. A la veille d'aborder l'histoire de France, nous le trouvons plus que jamais pénétré de ses théories sur le développement des nations. Vico avait affirmé que la jurisprudence, à l'origine d'un peuple, est toute poétique, et que le droit romain, dans son premier âge, fut un poème sérieux. Combinant ce principe avec l'idéalisme allemand, M. Michelet pensa que le caractère national de chaque peuple, que l'*idée* essentielle à son existence devait se traduire symboliquement dans ses coutumes primitives, ses actes juridiques, son cérémonial officiel. De ce point de vue, la vie d'un peuple apparaît comme un drame continuel, une métaphore en relief et mouvante, qui perd de sa poésie à mesure que le rationalisme fait des progrès au sein de la société, et qui déchoit jusqu'à la réalité prosaïque, de même qu'en littérature la grande épopée, miroir d'un peuple, aboutit, à force de s'amoindrir, au pamphlet individuel. S'il en était ainsi, comparer les nuances diverses de ces poèmes, ce serait un moyen de pénétrer le mot de chaque nationalité. Probablement M. Michelet ne douta pas que cette expérience ne fût une excellente préparation à ses études sur la France, et il se jeta dans un ordre de recherches dont les résultats furent un livre curieux et bizarre : les *Origines du droit français, cherchées dans les symboles et les formules du droit universel;* ouvrage publié seulement en 1837, mais dont l'idée et la composition découlent évidemment des premières préoccupations de l'auteur.

La gesticulation n'est en général qu'un langage symbolique. Nous

symbolisons à notre insu, lorsque nous pressons la main d'un ami en signe d'effusion. Ce moyen d'expression, qui supplée à l'insuffisance de la langue parlée, est plus ordinaire aux enfans qu'aux hommes faits, aux êtres incultes qu'aux esprits exercés. De même, dans l'enfance des sociétés et avant l'usage de l'écriture, il faut une langue particulière pour perpétuer le souvenir des actes civils, qui sont les transactions d'homme à homme, et des actes religieux, qui sont les transactions de l'homme avec Dieu. Cette langue n'est pas autre chose qu'un cérémonial saisissant; c'est pour ainsi dire une écriture hiéroglyphique dont les signes sont réels et animés, à défaut d'une écriture usuelle et grammaticale. Chez les anciens Romains, ce symbolisme juridique donnait lieu à une pantomime très expressive, qui devait accompagner les actes de la vie publique. Le peu de paroles qu'on y prononçait étaient soumises à un rhythme sacramentel et à des formules mystérieuses. Ces formalités étaient appelées *actus legitimi*, parce que les transactions n'étaient réputées *légitimes* que lorsque les *actes* avaient été religieusement accomplis. Citons quelques exemples de ce symbolisme juridique. « *Stipuler* (de *stipula*, fétu), c'est lever de terre une paille, puis la rejeter à terre en disant: Par cette paille j'abandonne tout droit, et ainsi doit faire l'autre, lequel prendra la paille et la conservera. » La scène du *bâton blanc* ou déguerpissement (abandon des biens) pour cause d'insolvabilité était d'origine romaine, et elle passa dans le droit germanique sous le nom de *chrenechrude*. Le débiteur dépossédé devait partir avec un bâton blanc à la main, et telle est l'origine du proverbe qu'on applique encore à ceux qui restent dans un complet dénuement. Les investitures féodales, par l'épée, par l'anneau ou par la crosse, avaient une signification mystique. Enfin les exemples de ce genre, applicables à tous les actes authentiques, sont tellement nombreux que M. Michelet a pu en former un volume très gros, en s'excusant d'avoir été extrêmement incomplet.

Les *actes légitimes* ont-ils la portée philosophique qui leur est attribuée? Sont-ils un sûr indice du génie des peuples? L'oracle de M. Michelet, Vico, n'hésite pas à l'affirmer. Habitué à comparer le développement des nations à la croissance physique des individus, il considère le symbolisme primitif en droit, en religion et en histoire, comme la gesticulation enfantine qui précède le langage. Les plaideurs du forum n'eussent-ils pas été un peu surpris d'apprendre qu'ils faisaient de la poésie naturelle en jouant ce qu'ils appelaient avec dédain les vieilles comédies juridiques, *antiqui juris fabulas?*

Pour eux, les *actus legitimi* n'étaient qu'une complication de cérémonies mystérieuses imaginées par les patriciens pour se rendre indispensables à leurs cliens plébéiens et conserver le monopole de la justice. Les historiens, d'accord avec les jurisconsultes, le disent formellement : obligés de donner au peuple des lois écrites, les nobles s'appliquèrent du moins à embrouiller la procédure en la combinant avec les formules sacramentelles et les pratiques du culte dont le sens et l'usage étaient encore le secret de leur ordre. Ce fut seulement au v[e] siècle de Rome qu'un affranchi nommé Flavius, secrétaire d'un des membres de la grande famille Appienne, déroba à son patron une interprétation des mystères juridiques, et la rendit publique. Cette révélation, qui concilia au scribe infidèle la faveur de la plèbe, fut pour la cité un évènement dont Tite-Live consacra le souvenir. Dans la crainte de tomber sous ce droit commun, les patriciens entreprirent de modifier les anciennes formules, et ils allèrent jusqu'à imaginer des signes particuliers, un chiffre de convention pour noter les variantes. Mais un jurisconsulte célèbre, Sextus Ælius Catus, ne tarda pas à vulgariser les secrets nouveaux de l'aristocratie. La pantomime judiciaire, quoique déconsidérée, ne tomba pas complètement en désuétude; elle resta dans la procédure romaine, de même que nous conservons dans nos contrats le *style* officiel et suranné du vieux droit français. Or, s'il nous était permis, comme à M. Michelet, de nous livrer aux conjectures, ne pourrions-nous pas dire que la législation primitive, celle qui ressortait des Douze Tables, fut le fond du code rural observé dans les cantons; que ce droit des propriétaires campagnards se répandit dans toutes les dépendances de l'empire, avec les rits et formules traditionnelles qui étaient encore en vigueur sous Constantin? N'est-il pas probable, comme l'ont affirmé de savans jurisconsultes, que les barbares, en se substituant aux propriétaires romains, ont conservé en grande partie les usages de la propriété romaine, et que ces usages, diversement modifiés, ont formé le droit coutumier de l'Occident; qu'ainsi beaucoup d'actes symboliques, présentés aujourd'hui comme une floraison de poésie locale, pourraient bien n'avoir été qu'une réminiscence confuse des formalités de Rome ancienne?

Les suppositions qui précèdent n'ont pas pour but de refuser aux peuples incultes une tendance à la symbolisation. Nous avons voulu montrer seulement à quelles erreurs s'expose l'historien qui prétend discerner, d'après de tels indices, l'idée dominante de chaque nationalité, l'esprit de chaque législation. Ce que M. Michelet dit de la

France confirme nos doutes. Etonné de trouver peu de formules poétiques dans notre antiquité, il se demande tristement si la France aurait eu à son origine indigence de poésie, si elle aurait commencé son droit par la prose. Sa conclusion, fort juste, mais en opposition avec les principes de Vico, est que la France, étant un mélange de peuples, n'a pu conserver ses formules juridiques aussi fidèlement que les races primitives : il ajoute que, la fusion des peuples qui ont constitué la nation française ayant été opérée sous l'influence du spiritualisme chrétien, le génie populaire s'est réfugié dans la religion et a donné aux rituels de l'église française des formules de la plus haute poésie. Quant au droit français proprement dit, il est devenu anti-symbolique parce que la justice, ayant cessé de s'adresser à l'imagination des peuples pour parler à leur intelligence, a remplacé le langage matériel des symboles par des principes abstraits puisés dans les lois divines et naturelles.

Ces considérations, parfois ingénieuses, ont le tort de ne pas tenir ce qu'elles promettent : elles éclairent à peine les origines du droit français. D'ailleurs, le préambule, qui résume la pensée scientifique de l'ouvrage, est d'une lecture fatigante. Il eût été habile de corriger la subtilité de la matière par la gravité du langage. L'auteur au contraire, dans l'espoir de caractériser le génie poétique des nations, s'est mis en grands frais de poésie; perdue dans une ébullition de mots, son idée semble se vaporiser et devenir insaisissable. Nous serions étonné que les *Origines du droit français* eussent ajouté à la réputation de M. Michelet. Cependant, à ne considérer son livre que comme une œuvre d'érudition, un recueil de singularités curieuses, il acquiert une certaine importance. Malgré les emprunts faits au *Traité des formules romaines* du savant Brisson, et aux *Antiquités du droit allemand* de Grimm, ce qui appartient en propre à M. Michelet est le résultat d'une immense lecture et l'indice de cette curiosité passionnée qui caractérise l'historien. Cette série de petits drames rapportés à toutes les circonstances de la vie humaine, et dont les élémens sont pris dans les chroniques, les lois et coutumes, les liturgies, le blason, le cérémonial civil, guerrier ou judiciaire, constitue une biographie piquante de l'homme social. Nous ajouterons que la fortune du livre n'eût pas été douteuse, s'il eût été connu des peintres ou des romanciers qui exploitent les effets pittoresques : ils y eussent trouvé de la couleur locale broyée très finement, et applicable à toutes les situations dramatiques.

Un caractère très remarquable dans les écrits de M. Michelet, c'est

la bonne foi. Que ses impressions soient variables, il se peut : du moins elles sont toujours sincères, et, s'il rencontre l'erreur, c'est qu'il fait fausse route en cherchant le vrai. De 1828 à 1835, le consciencieux disciple de Vico éprouve le besoin de vérifier un des axiomes fondamentaux de la science nouvelle. Il importait d'apprécier sans illusion l'action réciproque du génie individuel sur la foule, et de la foule sur le génie individuel; de voir si les grands hommes ont le droit souverain de l'initiative, ou s'ils ne sont que les éditeurs privilégiés de l'œuvre populaire. Pour que l'expérience fût décisive, il fallait « choisir un homme qui eût été homme à la plus haute puissance, un individu qui fût à la fois une personne réelle et une idée, un homme de pensée et d'action, dont la vie fût connue tout entière et dans le plus grand détail. » M. Michelet expérimenta sur le géant du XVI[e] siècle, ce Samson aveuglé qui, en renversant les piliers du temple, s'écrasa lui-même sous les décombres. Des lectures de plusieurs années eurent pour résultat deux volumes publiés en 1835, sous ce titre : *Mémoires de Luther*. Si le réformateur n'a pas laissé de mémoires, il en a du moins préparé les élémens; ils sont répandus dans ses écrits polémiques, dans sa volumineuse correspondance, et surtout dans ces bulletins journaliers où les disciples consignaient pieusement toutes les paroles du maître, depuis les saillies lumineuses jusqu'aux propos insignifians. M. Michelet a rassemblé, traduit, coordonné tous les passages dignes d'attention; il n'a ajouté que ce qui était strictement nécessaire pour cimenter les matériaux. C'est Luther qui parle et se dévoile lui-même : « confessions négligées, éparses, involontaires, et d'autant plus vraies. » Au point de vue littéraire, le procédé de l'éditeur a soulevé quelques critiques. On a trouvé bizarre que, parmi les citations de Luther, les unes fussent enchâssées de façon à former le fond du récit, et les autres rejetées en note à la fin du volume; et comme l'impression définitive est peu favorable au héros du protestantisme, les personnes blessées dans leurs sympathies ont dû concevoir une opinion défavorable au livre. Si la sincérité de M. Michelet nous paraissait moins évidente, nous serions tenté de croire qu'il a sacrifié Luther à des combinaisons dramatiques; car il est vraiment surprenant de trouver dans la vie d'un sombre théologien un intérêt si varié, un si grand charme de lecture. L'auteur lui-même semble s'être effrayé de ce contraste, et il s'est empressé de déclarer qu'il offrait à un public grave, non pas un roman, mais une sérieuse et consciencieuse histoire.

On n'avait montré dans Luther que l'antagoniste de Rome, l'émancipateur de l'Allemagne. Le nouveau biographe a cherché l'homme sous le héros; il a donné sa vie entière, ses combats, ses doutes, ses tentations, ses consolations; il le montre souvent à blâmer, plus souvent à plaindre, toujours respectable, parce qu'il est naïf et convaincu. Il fallait la faculté divinatoire de M. Michelet et le prestige de son style pour représenter aussi bien « les guerres spirituelles que se livrait en lui-même l'homme au moyen-âge, les douloureux mystères d'une vie abstinente et fantastique, tant de combats terribles qui ont passé sans bruit et sans mémoire entre les murs et les sombres vitraux de la pauvre cellule du moine. » L'impression a dû être bien profonde, puisque Luther, au milieu de sa triomphante révolte, reste moine en dépit de lui-même, avec les petitesses et les misères du froc. Il croit au diable, ce révolutionnaire, et il en a peur; il le voit partout : « Les fous, les boiteux, les aveugles, les muets, sont, dit-il, des hommes chez qui les démons se sont établis. » Il ne tient pas à lui qu'on ne jette à l'eau un pauvre enfant de douze ans, idiot et glouton, qu'il dénonce comme un fils de Satan. Même inconséquence dans ses combats théologiques. Il nie le libre arbitre, et proclame le droit d'examen individuel, comme si on pouvait choisir quand on n'est pas maître de son jugement. Il proteste contre l'autorité traditionnelle, et se pose, à l'égard de ses disciples, en autorité infaillible; il veut qu'on traite « comme des chiens enragés » les paysans qui ont pris au sérieux la liberté évangélique, et la sollicitent les armes à la main. Débordé de toutes parts, oublié comme un instrument inutile par les princes dont il a servi les passions, il rentre dans un triste silence; il croit à la fin prochaine du monde et meurt dans le découragement.

La figure de Luther, prise ainsi sur le fait, est loin d'être imposante. En comparant l'impression que laissent ses prétendus *Mémoires* au souvenir des grands résultats dont on lui fait honneur, on est autorisé à croire que son nom seulement a été le mot d'ordre d'une révolution inévitable. Ainsi se trouverait justifiée la théorie qui nous présente les hommes célèbres comme des types auxquels on peut rapporter l'œuvre instinctive d'une population. Quoique M. Michelet n'ait pas énoncé cette conclusion, il est probable qu'il l'a acceptée. Nous avons toutefois une raison pour n'y pas souscrire. Il y a une distinction fondamentale à établir dans l'estimation des personnages historiques. Avant de se prononcer sur leur compte, il faut les distribuer en deux classes : d'un côté, ceux qui font preuve de force en édifiant, en amé-

liorant; de l'autre, ceux qui s'en tiennent à nier et à détruire; les premiers, ouvriers clairvoyans; les seconds, instrumens brutaux. Ceux-ci, les Luther, les Mirabeau, par exemple, doivent sans doute beaucoup à leur siècle, car le don fatal qui fait leur force est de s'imprégner de la passion qui déborde, d'exhaler en paroles fulminantes toutes les colères qui grondent autour d'eux; mais celui qui s'est donné la mission de relever une société sur son déclin, ou un art dégradé, gagnera-t-il beaucoup à écouter les bégaiemens de la foule? Ne doit-il pas plutôt s'élever au-dessus du vulgaire, qui ne peut engendrer que la vulgarité? Ne doit-il pas se réfugier dans sa propre conscience, et en dégager, par un long travail fait sur lui-même, quelques-unes de ces inspirations lumineuses qui sommeillent, comme une flamme latente, dans les profondeurs de l'ame humaine? Nous croyons donc que, parmi ces hommes exceptionnels qu'on a tort de confondre sous la qualification de grands, les uns, les destructeurs, peuvent bien représenter, en effet, la pensée et l'œuvre de leur époque; les autres, les initiateurs, sont avant tout redevables à eux-mêmes; et, pour que l'épreuve tentée par l'historien fût concluante, c'était sur des êtres de cette dernière catégorie, sur un homme vraiment grand, qu'il aurait dû expérimenter.

Nous allons voir enfin M. Michelet aborder l'histoire de France. Recherchons, d'après les études dont nous avons suivi le cours, s'il est dans une disposition convenable pour une telle entreprise.

Écrire l'histoire générale d'une grande nation, c'est promettre beaucoup. L'historien de la France, par exemple, doit être en état d'apprécier les influences morales qui ont régi aux divers âges la société française. Il doit préalablement épuiser les sources primitives, s'approprier, en les vérifiant, les travaux de l'érudition isolée, et, maître de tous les résultats antérieurement acquis, les distribuer dans une harmonieuse composition : c'est dire qu'il devrait réunir la philosophie, l'art et la science. M. Michelet avait laborieusement cherché une philosophie; il était devenu artiste éminent; il avait peu fait pour la science positive. C'est le sort de presque tous ceux qui entreprennent des histoires générales : l'impossibilité de rassembler à la fois tous les matériaux d'une construction immense les empêche de combiner un plan; ils divisent au contraire leur tâche, pour n'en pas voir l'ensemble, qui les effraierait; ils avancent au hasard, époque par époque, volume par volume, déblayant au jour le jour le terrain sur lequel ils doivent bâtir, exhumant les matériaux selon le besoin qu'ils en ont, façonnant avec amour le détail qui leur complaît, né-

gligeant celui dont ils n'aperçoivent pas encore l'importance relative. Voilà pourquoi ces grands monumens ont toujours manqué jusqu'ici d'unité, d'ordonnance et de proportion.

La première section de l'*Histoire de France* parut à la fin de 1833. L'auteur, dans son préambule, annonçait cinq volumes, et ajoutait : « Au premier, les races; au second, les provinces; au troisième, les institutions; aux deux derniers, les progrès de la nationalité française. » Le cinquième volume vient d'être publié, et il aboutit seulement à la moitié du XVe siècle; sept autres volumes sont nécessaires pour conduire le lecteur jusqu'à la chute du gouvernement impérial. C'est que, chemin faisant, l'auteur a changé de plan et de méthode. A ses premiers pas, il subissait encore le joug de ce philosophisme trompeur que nous avons combattu; il visait à l'idéalisation plutôt qu'à la précision scientifique. Avec le troisième volume commence, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Le cadre du résumé scientifique s'élargit et prend les dimensions convenables à une histoire sérieusement étudiée. Un changement non moins remarquable s'opère dans le talent de l'écrivain; il se fait, comme on dit des peintres, une manière nouvelle, plus solide, plus féconde, que la première; au lieu de réaliser un idéal qu'il a conçu à l'avance, il cherche l'éternel problème de l'art, qui est d'idéaliser le réel, de sorte que, sans rien perdre de son originalité saisissante, il tend à conquérir l'autorité que lui contestaient les esprits sévères. Cette révolution très heureuse, que nous aimons à constater, a néanmoins l'inconvénient de mettre en désaccord le commencement et la fin de l'ouvrage; elle nous absout des critiques qui tomberont trop souvent sur les deux premiers volumes, et légitime notre préférence pour les volumes suivans.

Un savant du dernier siècle a dit : « Avec un mot on fait une erreur, et il faut un volume pour la détruire. » A ce compte, il faudrait une bibliothèque pour réfuter tout ce qu'il y a nécessairement de mots hasardés, d'assertions malsonnantes, dans ces histoires complètes qui englobent indistinctement tous les ordres de faits, incidens politiques, institutions, idées, doctrines, influences physiques, caprices de mœurs. Dans un ensemble aussi compliqué, les petites erreurs de détail sont inévitables; elles ne prouvent rien contre l'auteur, et il serait puéril de les relever. L'examen doit porter seulement sur les principes, les points saillans et l'effet général.

Le début de l'*Histoire de France* est vif et saisissant. Le poète, on peut appliquer ce titre à M. Michelet, excelle à idéaliser une race, et à en dessiner le type en justifiant sa création par des notes habilement

groupées. Il avait donc un beau texte en abordant la période qui ouvre notre histoire, l'époque gauloise, sur laquelle nous n'avons pas de traditions directes, et où l'historien ne peut voir qu'un conflit de races cherchant à s'établir sur le sol où fleurit aujourd'hui notre nation. M. Michelet a profité ingénieusement, mais sans servilité, des études de M. Amédée Thierry; il lui a emprunté la lumineuse démonstration qui divise la population de la Gaule en Gaëls et en Kymris; les premiers, venus dès les temps les plus obscurs; les seconds, arrivés postérieurement sous la conduite des druides. Cette solution importante tranche d'un seul coup plusieurs problèmes, par exemple la différence inexplicable jusqu'alors entre les doctrines épurées du druidisme et l'idolâtrie grossière des tribus gaéliques, la guerre des petites royautés barbares contre les villes déjà préparées à la civilisation. Il n'eût pas été impossible de découvrir quelques traces de l'organisation politique des cités, et du mouvement commercial qui anima la Gaule pendant le dernier siècle de l'ère ancienne; des aperçus de cette nature eussent mieux fait comprendre le succès de l'invasion romaine. Quant à l'expédition de César, sujet déjà traité par l'auteur dans son *Histoire romaine*, c'est un de ces morceaux en relief qui rehaussent très heureusement le fond du récit.

En somme, l'époque gauloise nous paraît traitée d'une manière satisfaisante. On n'en pourrait pas dire autant du second âge, de l'époque gallo-romaine. Le premier étonnement de la Gaule conquise, la fusion de la vieille idolâtrie gaélique avec le paganisme romain, la résistance du druidisme qui représentait la nationalité gauloise, ont sans doute donné matière à de belles pages; mais que de faits inaperçus ou négligés, et des plus importans! Aucune recherche topographique relativement aux cités libres, aux principautés indépendantes, aux colonies romaines; rien sur un miracle de politique, sur la métamorphose des Gaulois en Romains, sur l'effet de ce régime municipal imposé aux villes, sur le sort des campagnes si différent de celui des villes, que plus tard on doit voir les hommes des cantons, à proprement parler les *païens*, donner leur nom à l'idolâtrie, tandis que les citadins, beaucoup plus à plaindre, adoptent le christianisme, la religion des affligés. Le contraste de la prospérité des premiers siècles et de la détresse des derniers n'est pas expliqué; on n'a pas même mentionné la grande réforme administrative opérée par Dioclétien et Constantin, qui substituèrent un gouvernement monarchique au despotisme militaire, révolution qui eut ses principaux effets dans la Gaule. Il ne suffisait pas de flétrir les abus de la fiscalité et de signaler la

misère publique en reproduisant les déclamations boursoufflées de Lactance et de Salvien. M. Michelet, qui s'en tient trop souvent aux vagues indications, parce qu'il craint la sécheresse des traits arrêtés, aurait dû, en cette circonstance, forcer ses instincts en pénétrant bravement dans le texte des lois romaines et dans le fatras des glossateurs. Il y avait nécessité d'exposer l'*état légal* des personnes, et la double hiérarchie des conditions dans les campagnes et dans les villes, la distribution du sol en cantons libres, en biens du domaine public, fonds militaires, banlieues des villes; il fallait en un mot éclairer l'étonnante diversité d'intérêts qui réduisait à l'impuissance une population très vivace encore. C'était un rude défrichement à faire, mais la moisson eût été féconde; car, nous n'hésitons pas à le dire, l'époque gallo-romaine, si ordinairement négligée par nos historiens, et qu'on connaîtrait à peine sans quelques aperçus de l'abbé Dubos, et sans les belles leçons dans lesquelles M. Guizot a retracé tout ce que son cadre admettait; cette époque est, sinon la plus intéressante de notre histoire, au moins la plus utile à étudier. Depuis Constantin jusqu'à l'invasion germanique, le vieux génie romain, vivifié par la parole chrétienne, s'appliqua sérieusement à la réforme de l'empire. A défaut de l'esprit public qu'il n'était plus possible de ranimer, on entretint le mouvement du corps épuisé en multipliant les ressorts artificiels. On combina une organisation très compliquée, dont il subsista toujours quelque chose, malgré les remaniemens successifs et partiels. Il importe donc de connaître parfaitement le point de départ, l'état social de la Gaule au IVe siècle, pour s'expliquer les révolutions postérieures : pour qui n'a pas ces notions, tout devient problématique et ténébreux.

Il ne fallait pas attendre de M. Michelet de nouvelles lumières sur la crise qui ruina le gouvernement impérial au profit des bandes germaniques. On serait tenté de croire qu'il a fait disparaître à dessein, dans le demi-jour d'une narration nuageuse, les aspérités de la controverse relative aux origines françaises. Les élémens divers qui fermentent dans la Gaule pendant le Ve siècle, et dont la lente et pénible assimilation doit constituer le peuple français; citoyens de la province romaine, Wisigoths de l'Aquitaine, Burgundes vers le Rhône et la Saône, sujets romains d'Ægidius et de Syagrius, confédération armoricaine des Gaulois révoltés, Bretons répandus vers le littoral de l'Océan, villes municipales livrées à elles-mêmes, Franks de la Ripuairie, Franks Saliens, tous ces groupes hostiles sont mentionnés en moins de vingt pages : l'auteur ne fait aucun effort pour les caracté-

riser; il ne daigne pas consacrer quelques lignes au code des lois barbares. Évidemment, lorsque M. Michelet écrivait ce chapitre, il était sous l'influence de ses théories absolues. Ce qu'il cherchait dans le passé, c'était, non l'accident, mais l'idée, la synthèse des évènemens. Souvent, il est juste de le dire, cette intuition a été heureuse. Par exemple, relativement au problème de la prise de possession du sol français par les Franks, tous les systèmes produits jusqu'ici sont faux, si on les soutient d'une manière absolue, et tous renferment quelques portions de vérité, parce qu'il s'agit d'un phénomène des plus compliqués, et dont les effets ont été variés à l'infini; mais un fait qui explique tous les autres, c'est que les Franks, les moins nombreux des barbares, n'ont réussi que parce qu'ils ont été les hommes d'armes, les instrumens des chefs de la population catholique. M. Michelet entrevoit et signale ce résultat décisif : « L'église, dit-il, fit la fortune des Franks. Jamais leurs faibles bandes n'auraient détruit les Goths, humilié les Bourguignons, repoussé les Allemands, si partout ils n'eussent trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui les guida, éclaira leur marche, leur gagna d'avance les populations. »

Qu'après l'époque où il aurait fallu discuter vienne celle où il convient de peindre, il y aura, dans l'agitation de la barbarie, des peuples à faire mouvoir, d'imposantes figures, des Frédégonde, des Brunehaut, des Gondowald, des Ébroïm à mettre en relief. Alors l'auteur retrouvera un coloris souvent vrai, toujours saisissant; son récit offrira des oppositions heureuses, de l'éclat, de l'intérêt. Ne lui demandez pas des détails précis et instructifs sur le caractère de la royauté chez les Franks, sur les conséquences des lois barbares appliquées aux campagnes, sur le sort des diverses classes de la population urbaine, sur le rôle des maires du palais et les ressorts grossiers du gouvernement. Malgré tant de lacunes, il vous laissera une impression assez juste des résultats de l'époque mérovingienne : vous entreverrez l'antagonisme de l'Aquitaine et de la Neustrie, du midi et du nord. Le clergé fait des efforts méritoires pour s'emparer des rois neustriens, et pour faire prévaloir dans les affaires publiques le sentiment de la bienveillance chrétienne, disposition nécessairement favorable aux classes inférieures. Déjà la voix populaire, qui n'est encore qu'un faible vagissement, semble être cette voix de Dieu à laquelle le roi doit se soumettre. Blessée dans son orgueil et dans son droit, l'aristocratie germanique murmure, proteste, et finit par se soulever. Deux intérêts, deux partis en opposition, divisent l'empire des Franks : d'un côté, la Neustrie romaine, ecclésiastique et popu-

laire; de l'autre, l'Austrasie barbare et aristocratique, supérieure en force parce qu'elle s'appuie sur l'Allemagne, où elle ne cesse de se recruter. L'Austrasie l'emporte enfin, et détermine un changement de dynastie en faveur de la grande famille des Pépins, qui, long-temps chefs du parti vainqueur, ont accoutumé les nobles eux-mêmes à l'obéissance.

M. Michelet semble avoir infligé à quelques-uns des grands hommes qu'il a rencontrés son système de nivellement. Plusieurs personnages qui se présentent d'ordinaire avec une ampleur et une fierté un peu théatrales, Charles Martel, Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, sont capricieusement rapetissés. On nous a dit jusqu'ici que le bâtard de Pépin d'Héristal, quoique peu dévot, quoique spoliateur des biens ecclésiastiques, avait eu un instinct politique assez sûr pour se déclarer le champion des intérêts chrétiens. C'est lui qui ouvre par des victoires la Frise et la Saxe aux missionnaires catholiques. C'est pour avoir écrasé les mahométans dans les champs de Poitiers, qu'il reçoit le surnom de *Marteau*. Plus tard, il est nommé par le peuple romain patrice de Rome, et le pape Grégoire III lui envoie les clés du confessionnal de saint Pierre en signe de souveraineté temporelle. Malgré ces indices, M. Michelet à métamorphosé Charles Martel en païen. « Son nom païen de *Marteau*, dit-il, me ferait volontiers douter s'il était chrétien. On sait que le marteau est l'attribut de Thor, le signe de l'association païenne, celui de la propriété, de la conquête barbare. » Le grand duel des chrétiens et des mahométans où ceux-ci perdirent, selon les chroniques, trois cent soixante-quinze mille hommes, la fameuse bataille de Poitiers, n'obtient de M. Michelet que cette phrase presque dédaigneuse : « Une rencontre eut lieu près de Poitiers entre la rapide cavalerie de l'Afrique et les lourds bataillons des Franks. Les premiers, après avoir éprouvé qu'ils ne pouvaient rien contre un ennemi redoutable par sa force et sa masse, se retirèrent pendant la nuit. Quelle perte les Arabes purent-ils éprouver? C'est ce qu'on ne saurait dire. »

Charlemagne est plus maltraité encore que son aïeul. C'est en vain que, pendant quarante ans, il promena sur l'Europe sa redoutable épée, qu'il anima cinquante-trois expéditions, présent, par son courage, absent, par l'ascendant de sa volonté : il ne trouve pas grace devant M. Michelet. L'historien commence par représenter tous les ennemis de la France dans un accablement qui laisse peu de mérite au vainqueur, et il ajoute : « Les soixante ans de guerre qui remplissent les règnes de Pépin et de Charlemagne, offrent peu de victoires,

mais des ravages réguliers, périodiques; ils usaient leurs ennemis plutôt qu'ils ne les domptaient, ils brisaient à la longue leur force et leur élan. Le souvenir le plus populaire qui soit resté de ces guerres, c'est celui d'une défaite, Roncevaux. » Si Charlemagne, au faîte de la gloire et de la puissance, exerçant le pouvoir souverain dans presque tous les pays qui avaient composé l'empire d'Occident, hésite à recevoir le titre d'empereur, qui lui est décerné par une triple acclamation du peuple romain, c'est de sa part une hypocrisie puérile, une comédie préparée. En somme, son plus grand mérite fut celui de Louis XIV, de vivre long-temps. « Institutions, gloire nationale, tout lui fut rapporté; les tribus même qui l'avaient combattu lui attribuaient leurs lois, des lois aussi anciennes que la race germanique. » C'est comme par hasard que les savans les plus illustres de l'Europe se rencontrent à la cour du roi des Franks. Le recueil des Capitulaires contient, sous le nom de Charlemagne, un grand nombre de lois et de mandemens concernant le droit civil, les affaires ecclésiastiques, l'administration, l'économie publique; mais l'œuvre législative est mise en suspicion comme la gloire militaire. « Peut-être, dit M. Michelet, ces actes qui portent tous le nom de Charlemagne, ne font-ils que reproduire les capitulaires des anciens rois de France : il est peu probable que les Pépins, que Clotaire II et Dagobert aient laissé si peu de capitulaires; que Brunehaut, Frédégonde, Ébroïm, n'en aient point laissé. Il en sera advenu pour Charlemagne ce qui serait arrivé à Justinien, si tous les monumens antérieurs du droit romain avaient péri. Le compilateur eût passé pour législateur. » Après le réquisitoire de M. Michelet contre le rénovateur de l'empire d'Occident, contre le héros chevaleresque du moyen-âge, il faut s'empresser de relire cette phrase qui résume une des plus belles leçons de M. Guizot : « L'activité, une activité universelle et infatigable, le besoin de penser à tout, de porter partout à la fois le mouvement et la règle, c'est le vrai, le grand caractère du règne de Charlemagne, le caractère que *lui-même et lui seul* imprime à son temps. »

Ne semble-t-il pas que M. Michelet, dans la première phase de son talent, était tourmenté du vague désir de confisquer l'histoire à son profit? On le voit mutiler impitoyablement les types consacrés, les idées reçues, comme pour se ménager la gloire de tout reconstruire. Il est un prince qui, couronné à quinze ans, contracte, malgré les grands qui l'obsèdent, malgré sa mère et ses plus proches parens, un mariage politique; un prince qui, en peu d'années, a fait rentrer

dans le devoir les petits vassaux qui désolent les terres royales, et ensuite les grands feudataires plus puissans que lui-même, le duc de Bourgogne, le comte de Flandres appuyé sur l'Allemagne, le roi d'Angleterre, ce superbe Henri II, qui possédait un tiers de la France; le roi français dont nous parlons pose la première base d'une administration, arme les communes pour résister à une coalition de la moitié de l'Europe, élève le tiers-état en l'associant au noble orgueil d'une grande victoire, ajoute au domaine qu'il a reçu de son père, c'est-à-dire à la vraie France, le duché de Normandie, les comtés d'Alençon, d'Auvergne, d'Artois, d'Évreux, de Touraine, du Maine, d'Anjou, de Poitou, de Vermandois et de Valois. Émus de ces grands résultats, nos historiens avaient jusqu'ici donné à Philippe-Auguste une contenance fière et sympathique. Malheureusement, M. Michelet venait de dessiner un peu plus haut les types du roi de France et du roi d'Angleterre, tels qu'ils apparaissent, assure-t-il, dans l'ensemble du moyen-âge. « Le premier conserve généralement une certaine majesté immobile. Il est calme et insignifiant en comparaison de son rival.... Enfoncé dans son hermine, il régente le roi d'Angleterre, comme son vassal et son fils, mauvais fils qui bat son père. Le descendant de Guillaume-le-Conquérant, quel qu'il soit, c'est un homme rouge, cheveux blonds et plats, gros ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec l'église. » Tant pis pour Philippe-Auguste, mais il fallait qu'il rentrât dans le moule du roi de France, dût-il en être un peu meurtri. « C'était, dit M. Michelet, un prince cauteleux, plus pacifique que guerrier, quelles qu'aient été sous lui les acquisitions de la monarchie. La *Philippéide* de Guillaume le Breton, imitation classique de l'Énéïde, nous a trompés sur le véritable caractère de Philippe II. Les romans ont achevé de le transfigurer en héros de chevalerie. Dans le fait, les grands succès de son règne, et la victoire de Bouvines elle-même, furent les fruits de sa politique et de la protection de l'église. » M. Michelet sait très bien que la *Philippéide* n'est pas le seul document relatif à Philippe-Auguste, et qu'il n'y a pas de raisons pour mettre en doute la sincérité du continuateur de Rigord, lorsqu'après avoir été poète emphatique, il redevient chroniqueur minutieux. Il se peut, au surplus, que la bataille de Bouvines n'ait pas eu une grande importance stratégique; elle n'en mérite pas moins d'occuper une place glorieuse dans notre histoire. Ses résultats furent immenses. Une coalition perfide voulait morceler ce petit royaume, qui était le cœur de la France : l'instinct populaire s'in-

digna. Le serf affranchi, qui ne connaissait que l'émeute contre son seigneur, fit son début dans la grande guerre, et, pour la première fois, soutint en rase campagne le choc de la cavalerie. Le tiers-état avait enfin donné signe de vie politique; le corps national était complété. Voilà pourquoi la bataille de Bouvines devint à bon droit populaire. Dès cette époque, l'homme des champs, le mince bourgeois, ont pu, le soir après les travaux, entourés de leurs enfans émerveillés, de leurs voisins respectueux, rappeler les souvenirs du champ de bataille, dire les joies du devoir accompli, s'émouvoir au nom de la France, et réchauffer des ames tristement engourdies, en leur transmettant les premières étincelles du sentiment national.

M. Michelet, mieux inspiré, s'est incliné respectueusement devant Louis IX. L'héroïsme guerrier du saint roi, son équité, son dévouement au bien public, son inébranlable vertu au milieu des plus grands revers, ont donné lieu du moins à des tableaux touchans. On aurait pu faire ressortir davantage le côté politique de ce règne, les innovations administratives qui préparaient légalement les grands résultats que Philippe-le-Bel devait obtenir par la ruse et la violence. Nous n'osons pas reprocher à l'auteur cet oubli; il paraît qu'il n'entrait pas dans son premier plan de faire connaître le mécanisme des anciennes institutions. L'établissement de la féodalité est constaté en peu de lignes; mais l'organisation féodale, les ressources et les vices de cette forme de gouvernement, son influence sur les lois civiles, l'économie publique et les rapports sociaux, ne sont aucunement exposés. La révolution communale, dont la critique contemporaine a si bien relevé l'importance, n'est pas mise en saillie. M. Michelet s'excuse d'en retracer le mouvement dramatique et renvoie ses lecteurs aux belles scènes de M. Augustin Thierry, bien faites en effet pour désespérer les prétentions rivales. Quant à la partie critique, qui appelle encore tant d'éclaircissemens, elle n'est pas même abordée. Il eût été fort utile pour l'intelligence des deux derniers siècles du moyen-âge de dresser une sorte de statistique de la France communale, distinguant les municipalités d'origine romaine, comme Reims, Bourges, Orléans, Besançon; les communes rurales dont l'origine remontait à d'anciennes communautés d'hommes libres; les villes communales qui ont arraché leurs chartes d'affranchissement par l'insurrection; celles, en beaucoup plus grand nombre, qui ont obtenu la liberté par rachat, au grand contentement de leurs seigneurs, trop heureux d'échanger de vaines prérogatives contre de bonnes redevances. M. Michelet s'est dispensé des recherches par des phrases

à effet qui ne sont pas toujours d'une rigoureuse exactitude, celle-ci par exemple : « On a dit que le roi avait fondé les communes; le contraire est plutôt vrai, ce sont les communes qui ont fondé le roi... Ce sont les communes, ou, pour employer un mot plus général et plus exact, ce sont les *bourgeoisies*, qui, sous la bannière du saint de la paroisse, conquirent la paix publique entre l'Oise et la Loire. » Quoiqu'il soit ordinaire à nos historiens de confondre ces deux mots, *communes* et *bourgeoisies*, ils n'ont pas toujours eu la même signification. Par *communes* on entendait la réunion, la *conjuration* des habitans d'un même lieu pour la défense des intérêts communs : la *bourgeoisie* était un contrat individuel en vertu duquel un homme, serf ou libre, paysan ou citadin, *désavouait* la juridiction de son seigneur pour se placer directement sous celle du suzerain, c'est-à-dire du roi, représenté dans les provinces par ses baillis. Pour devenir *bourgeois du roi*, il suffisait de payer une redevance au trésor royal et de faire un séjour de six mois dans une ville du domaine. Ainsi, du même coup, la royauté enlevait un sujet au seigneur féodal et gagnait un contribuable. Cette institution des bourgeoisies royales, qui ne fut dans l'origine qu'une mesure de police judiciaire et dont les auteurs peut-être ne comprirent pas d'abord toute la portée, fut plus nuisible encore à la féodalité que celle des communes, et ce qui le prouve, ce sont les réclamations réitérées et menaçantes, les ligues, les prises d'armes de la noblesse, pour recouvrer la plénitude de ses droits de justice.

Ces deux premiers volumes de l'*Histoire de France*, qui laissent tant de prise à la critique, attirèrent sur M. Michelet l'auréole de la popularité. Est-ce à dire que le public s'est trompé et qu'il y a lieu à casser le jugement? La conclusion serait trop rigoureuse. Les juges compétens cherchent d'abord dans une histoire ce qui devrait y trouver place. La foule inexercée prend ce qu'on lui offre, et se prononce suivant l'effet qu'elle éprouve à la lecture. Ce qui la séduit avant tout, c'est un récit vif, entraînant, varié, qui offre à l'imagination des aspects nouveaux et mette en jeu les facultés sympathiques. Or, il faut convenir que peu d'historiens ont su, comme M. Michelet, s'emparer du lecteur et le conduire lestement à la fin d'un volume. Si l'on est exposé avec lui à glisser trop légèrement sur des points importans, du moins est-on dédommagé par des rencontres imprévues. Pour entretenir constamment l'intérêt, il ne se fera pas scrupule de quitter la France, et de courir en Angleterre ou en Italie, pour vous raconter ensuite les conquêtes des Normands, les tentatives de Gré-

goire VII, la fin tragique de Thomas Becket. A chaque instant, quelque surprise nouvelle, quelque morceau excitant; une belle description ou un portrait hardi, un éclair poétique ou une anecdote malicieuse. Ce sont parfois des tableaux aux larges proportions et sérieusement étudiés, comme son récit de la première croisade, ou tout simplement quinze ou vingt lignes d'une fantaisie charmante, qui scintillent au milieu des pages comme ces vignettes exquises qu'on intercale dans les éditions de luxe. C'est plus qu'il n'en faut pour un succès populaire, et les applaudissemens bruyans sont aussi bien motivés que les protestations de quelques critiques.

Nous ne croyons pas nous tromper en plaçant M. Michelet lui-même au nombre des juges sévères. Déjà, à la fin de son deuxième volume, nous lisons une sorte de protestation contre les doctrines absolues auxquelles il a trop long-temps sacrifié. C'est au bruit des applaudissemens, en plein succès, qu'il entreprend de s'amender, et qu'il conçoit cette nouvelle méthode, à laquelle il déclare s'en tenir définitivement. Il en résulte qu'arrivé à la moitié de sa carrière, il commence un ouvrage nouveau, pour ainsi dire, par son ampleur et ses moyens de développement. Les deux premiers volumes avaient dépassé le règne de saint Louis; les trois volumes publiés depuis embrassent moins de deux siècles (1270-1461), depuis la mort de saint Louis jusqu'à celle de Charles VII. Le nouveau programme de l'historien est magnifique : il ne se contente plus de moissonner dans les chroniques imprimées ou inédites; il contrôle les faits en les rapprochant des actes officiels, il dépouille avec soin l'immense collection des *Ordonnances des rois de France*. Employé à la conservation des Archives du royaume, il a fait, assure-t-il, de cette nécropole des monumens nationaux la demeure favorite de sa pensée, et il interroge avec une curiosité superstitieuse les vénérables parchemins qui gardent les secrets des vieux âges. Il puise également aux sources extérieures, consulte les hommes spéciaux, entretient des correspondances lointaines, soumet aux savans anglais, belges ou allemands les passages où notre histoire se confond avec celle des nations étrangères. Voilà pour le fond. De même, quant à la forme, l'auteur se range. Plus d'excursions inutiles, plus de fantaisies compromettantes, semble-t-il nous dire. Ne nous effrayons pas trop de cette conversion: cette riche et pétulante imagination n'est pas si bien corrigée qu'elle ne se permette parfois quelques échappées. Si elle a réprimé le fol entrain de la jeunesse, qui ne plaît qu'aux étourdis, il lui reste cette coquetterie discrète et expérimentée à laquelle les plus rigides se

laissent prendre. Ainsi, M. Michelet, en conservant son originalité, a pu prendre sa place parmi les historiens sérieux et positifs, c'est-à-dire qu'il a eu l'honneur d'éclaircir à son tour quelques faits obscurs, et d'attacher son nom à certaines parties de notre histoire.

Nous ne pouvons indiquer que très sommairement les points historiques dont M. Michelet a renouvelé l'aspect. La méthode inaugurée avec le troisième volume convenait parfaitement à la peinture du XIVe siècle. Jamais la déchéance de la féodalité, la formation d'une souveraineté centrale, la lutte de l'homme de loi contre l'homme d'armes, n'avaient été dépeintes avec tant de vivacité et de pénétration. L'historien a fort bien exposé et suivi dans ses déductions le grand problème économique que Philippe-le-Bel eut à résoudre. « Le seigneur du moyen-âge payait ses serviteurs en terres, en produits de la terre : grands et petits, ils avaient place à sa table; la solde, c'était le repas du jour. » Ainsi, chacun des vassaux, assuré d'une existence convenable et proportionnée à son grade dans la hiérarchie sociale, acquittait en retour une somme de services publics. En perdant leurs sujets et leurs priviléges, les seigneurs furent affranchis des fonctions qu'ils devaient accomplir personnellement ou au moyen de leurs subordonnés; ils rentrèrent peu à peu dans la classe des propriétaires indépendans. Or, à la place de ces officiers héréditaires, le gouvernement central se hâta d'instituer des fonctionnaires salariés et révocables. Les hommes du roi, revêtus de l'inviolabilité royale, prirent peu à peu possession des magistratures; c'étaient des administrateurs civils qui introduisaient des règles uniformes, des juges qui prononçaient, non plus selon les us et coutumes, mais en vertu du droit divin et absolu dont le monarque était la personnification : l'armée cessa d'être la réunion des bandes féodales pour devenir une force homogène, régulière, nationale, et les seigneurs n'y servirent plus qu'en qualité de capitaines royaux. Qu'on se représente, au début de cette rénovation, l'embarras des hommes d'état pour équilibrer le budget et mettre le revenu du roi au niveau des charges. Il était juste de demander des contributions en argent à ceux qui étaient dispensés des *œuvres*. Ainsi prit naissance le système de fiscalité qui s'est développé jusqu'à nos jours. Ce sont ces changemens survenus dans la condition des officiers publics et dans la nature de leurs honoraires qui marquent le passage de l'âge féodal aux temps modernes. L'or, c'est-à-dire le travail accumulé, la fortune transmissible, devint à la lettre le nerf des affaires. Pour que les affaires ne languissent pas, il fallut aux gouvernans de l'or, et toujours et beaucoup. Il y eut donc

nécessité, au XIVe siècle, de multiplier le revenu, d'activer la circulation, de mobiliser les valeurs amorties; tentatives périlleuses à une époque d'inexpérience en matière économique; fatalité qui explique, sans les justifier, les supercheries, les spoliations brutales, les crimes juridiques de Philippe-le-Bel et de ses successeurs.

Cette éclosion du système moderne ne fut pas instantanée; elle occupa douloureusement le XIVe et le XVe siècle; il y eut des tâtonnemens infinis, des réactions, des crises de désespoir, un effrayant conflit d'intérêts et de passions. La peinture de cette époque convenait au talent de M. Michelet, qui cherche avant tout l'agitation dramatique et les contrastes. Fidèle à son nouveau programme, l'artiste s'est résigné souvent au devoir modeste du rapporteur; il a voulu prouver qu'il pouvait, comme un autre, épousseter et déchiffrer des parchemins, débrouiller une intrigue diplomatique, exposer le positif des affaires. Il a signalé, par exemple, l'intervention du génie mercantile sur la scène politique, surtout à l'occasion des guerres de Flandre et d'Angleterre. Son analyse des actes des états-généraux de 1357 est très judicieuse : elle projette une lumière certaine sur un personnage à la fois célèbre et méconnu, sur Étienne Marcel, ce tribun impatient, qui veut, dès le XIVe siècle, « substituer la république à la monarchie, donner le gouvernement au peuple, lorsqu'il n'y a pas encore de peuple. » Au quatrième volume, consacré au règne de Charles VI, la politique des maisons rivales d'Orléans et de Bourgogne, des Armagnacs et des Bourguignons, est supérieurement expliquée. L'ordonnance de 1413, non moins digne de remarque comme monument législatif que par la manière dont elle a été arrachée à la royauté au milieu d'une sanglante révolution, ce code administratif de la vieille France avait à peine été mentionné par les précédens historiens. M. Michelet lui a consacré un commentaire proportionné à son importance. Il serait juste de multiplier les exemples de ce genre, de signaler surtout des études fort intéressantes sur le rôle des parlemens, sur la réorganisation de la force publique après l'expulsion des Anglais, sur le régime des communes flamandes soumises au XVe siècle à la puissante maison de Bourgogne et introduites ainsi dans la sphère politique de la France. On sentira que des appréciations détaillées de ces divers travaux élargiraient démesurément notre cadre : il nous suffit d'avoir constaté les efforts de M. Michelet pour répondre aux exigences des esprits positifs.

Malgré les concessions faites aux publicistes et aux érudits, la faculté descriptive est toujours celle qui domine chez l'historien.

Chaque fois qu'un incident lui offre des ressources poétiques, il s'en empare, lui trace un cadre, prodigue la couleur, compose enfin un tableau si saillant, qu'il semble se détacher du tissu général, comme ces peintures qui ont trop de relief. Il y a ainsi, dans les trois derniers volumes, beaucoup de petits épisodes et trois grands drames : les Templiers, morceau d'autant plus remarquable que sa conclusion sur les causes réelles et apparentes de la suppression de l'ordre a été généralement acceptée; la folie de Charles VI, tragédie lugubre dont le dénouement semble devoir être l'anéantissement de la France; et, dans le cinquième volume récemment publié, Jeanne d'Arc, qui devait être le chef-d'œuvre de M. Michelet, parce que, cette fois, l'histoire pouvait devenir un beau et grand poème, sans que la réalité en souffrît. Nous voudrions faire comprendre à cette occasion avec quel art l'auteur sait animer ses personnages. Au lieu de les introduire d'emblée dans son récit pour les juger des hauteurs de la science, il les laisse naître et grandir sous les yeux du lecteur. L'être supérieur, le héros dans le drame qu'il déroule, est, comme à la scène, le centre autour duquel gravitent les acteurs secondaires jusqu'aux derniers figurans. Ce mouvement général et continuel communique à l'esprit une excitation si vive, qu'on rêve, en lisant, au-delà de ce que le livre exprime.

M. Michelet sait employer, sans déroger à la gravité du récit, tous ces petits incidens de la vie commune que les historiens abandonnent d'ordinaire à la fiction. Il est impossible, par exemple, de lire le chapitre qui sert d'introduction à la belle légende de Jeanne d'Arc sans être transporté en plein XVe siècle, au milieu de la naïve population de Vaucouleurs. L'est de la France est devenu un royaume bourguignon; l'ouest et le centre subissent le joug des Anglais. Une seule ville, Orléans, a fait jusqu'alors bonne contenance; mais, bloquée strictement et menacée de la famine, elle commence à se lasser de son héroïsme, et déjà on a découvert des trous pratiqués dans la muraille pour donner entrée aux ennemis. La France va périr : qui la sauvera, si ce n'est Dieu? C'est alors que bien loin, à quatre-vingts lieues du sanglant théâtre, une fille des champs, timide et recueillie jusqu'alors, va dire à son père qu'elle a mission de sauver la France, qu'elle doit commencer son œuvre par la délivrance d'Orléans, et conduire ensuite le dauphin à Reims pour l'y faire sacrer. L'historien ne manque pas de faire observer que la merveilleuse fille voit tout d'abord où il faut frapper pour trancher le nœud politique : ce qui fait l'indécision du peuple et sa faiblesse, c'est son embarras à choisir un

maître entre le dauphin Charles et le fils du roi d'Angleterre, que le dernier roi, le fou Charles VI, a déclaré son héritier. Que le dauphin soit sacré le premier, et la nation aura un roi légitime autour duquel elle pourra se rallier. L'historien a dit son mot; il va s'effacer pour faire place au poète. Sous le charme de son récit, on se représente le vieux Jacques d'Arc ébahi, épouvanté, en apprenant que Jeanne, la plus sage de ses filles, a la fantaisie de courir le pays au milieu des soudards. Mieux vaut pour lui la voir morte, et il déclare tout net que, si elle insiste, il la noiera de ses propres mains. Jeanne se retire muette et résignée, heureuse peut-être d'échapper par l'obéissance à la triste destinée qu'elle entrevoit. Mais, dans la solitude où elle aime à se réfugier, elle est de nouveau visitée par le bel archange et par *ses deux saintes*, qui lui rappellent « la pitié qu'il y a au royaume de France. » Pendant ce temps, le miracle a fait bruit : tout le village est en émoi; les esprits forts blâment l'inspirée; les ames tendres la plaignent. Il y a deux enfans, Haumette et Mengette, deux petites amies qui pleurent de chaudes larmes sur le malheur de Jeanne, et que Jeanne a grand regret d'affliger. Il y a aussi un jeune garçon, un voisin du même âge que la bergère, celui qu'elle appelait son mari dans les innocentes coquetteries du premier âge. Le voisin, en grandissant, n'a pas oublié cette douce parole, et pour lui elle vaut promesse : il ne veut pas laisser partir cette belle fille de dix-huit ans, à la taille élancée, au front pur, à la voix douce et onctueuse, et, dans son désespoir, il va jusqu'à l'assigner devant les juges ecclésiastiques.

Dieu a parlé : la France est aux abois; il faut partir. Jeanne a gagné un de ses oncles, un pauvre charron, qui consent à la conduire chez le seigneur de Vaucouleurs. Elle n'ignore pas que le rude capitaine se propose de renvoyer à son père l'extravagante « bien souffletée. » Qu'importe une humiliation quand on marche au martyre? Elle part avec son oncle, après avoir embrassé toutes ses amies et recommandé à Dieu la petite Mengette. Quant à Haumette, celle qu'elle aime le plus, elle craint de faiblir en la voyant pleurer, et préfère s'éloigner sans la voir. La paysanne «avec ses gros habits rouges » est bientôt en présence du sire de Baudricourt; elle lui parle avec une fermeté qui l'étonne et le subjugue. Le routier a peu de foi en Dieu; mais il craint le diable et soupçonne une diablerie; il appelle son curé, qui procède à l'exorcisme. Celui-ci s'attendait également à quelque révolte du malin esprit; il demeure confondu en voyant la jeune fille écouter les prières de l'église dans une

pieuse extase. Alors un vieux gentilhomme, qui a observé sans mot dire toutes ces choses étranges, se sent illuminé tout à coup. Il prend dans sa main la main de Jeanne, et jure par sa foi de la conduire au roi Charles. L'élan est donné : les paysans de Vaucouleurs se cotisent pour équiper l'héroïne. Il lui reste encore une épreuve à subir, la plus cruelle de toutes. A l'instant du départ, son père désolé, sa bonne vieille mère, le frère, les deux sœurs, toutes les amies, et sans doute le fiancé, font les derniers efforts pour retenir celle qui est tant aimée. Ils supplient, ils ordonnent, ils menacent en vain. L'ordre est positif. La pauvre victime doit partir, à son grand regret, car elle aimerait bien mieux, ce sont ses propres paroles, les gais propos de la veillée que le fracas de la guerre, et une quenouille à filer auprès de sa mère qu'une lourde épée tachée de sang. Elle part donc sous la sauvegarde du vieux chevalier qui s'est voué à son service, et accompagnée de cinq à six hommes, qui la suivent, les uns par sympathie, les autres par curiosité, tous avec respect. Le trajet est long et périlleux : il faut traverser en plein hiver un pays sans ressources, parcouru dans tous les sens par les Anglais, les Bourguignons et des brigands sans patrie, plus dangereux encore que l'étranger. Malgré tout, on est sans crainte, car déjà on a compris que Dieu veille sur un peuple qui est à lui, et que la France est sauvée!

Est-ce une fiction que nous venons d'analyser? Ces détails touchans, qui font concourir toute une population à l'effet d'un drame, sont-ils des combinaisons de romancier? Non, c'est là de l'histoire dont chaque trait est justifié en note par des témoignages valables. Notre but, en résumant quelques-unes des pages consacrées à Jeanne d'Arc, a été de montrer avec quel bonheur M. Michelet sait découvrir dans le bavardage diffus d'une chronique, dans un acte juridique, dans l'écrit le plus insignifiant en apparence, le mot qui enferme le sentiment sympathique, l'incident qui fait tableau. Il y a dans chaque talent une nuance aimée du public; si on veut apprécier celle qui a fait le succès de M. Michelet, il faut lire en entier ce bel épisode de la Pucelle, qui compose la moitié du cinquième volume. Il se peut qu'il y ait des taches dans une pièce de cette étendue; mais nous avouons franchement ne les avoir pas remarquées : nous plaignons les critiques qui peuvent résister à l'émotion et suspendre une lecture entraînante pour constater des imperfections de détail.

Chaque historien, en prenant son point de vue, choisit dans le passé un aspect qu'il préfère, et que son œuvre réfléchit avec un éclat souvent nuisible aux autres faces du sujet. La faculté intuitive,

qui domine chez M. Michelet, le porte à pénétrer l'esprit de chaque époque, à refléter les phénomènes moraux. Voué à une sorte de psychologie historique, il analyse l'idée cachée, selon lui, sous chaque évènement, avec la recherche curieuse qu'apporte l'école pittoresque à décrire la ciselure d'une tourelle ou les blasons d'un tournoi. A-t-il un procédé qui lui soit propre pour dégager la pensée de l'acte matériel? C'est ce que nous n'avons pas pu découvrir. Spiritualiste en théorie, il semble devenir matérialiste dans l'exécution. C'est ordinairement par l'action des causes locales et extérieures qu'il trouve moyen d'expliquer toutes choses. Il est évident que, dans la France ancienne, les affinités de races, d'intérêts et de coutumes, les influences topographiques, la difficulté des communications, ont formé des groupes reconnaissables encore à des caractères mal effacés. Mais M. Michelet ne se contentera pas de dessiner ces types provinciaux; il gaspillera beaucoup d'esprit et d'érudition pour démontrer que la Bretagne doit nécessairement produire des hommes d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle; le Lyonnais, des hommes mystiques; la Picardie, des hommes rusés et goguenards: autant de terres, autant de fruits. L'auteur découvre toujours quelque relation mystérieuse entre les sites, les provenances naturelles, les monumens, les costumes et les usages. Par exemple, « il y a entre le Languedoc et la Guyenne la même différence qu'entre les montagnards et les girondins, entre Fabre et Barnave (1), entre le vin fumeux de Lunel et le vin de Bordeaux. » Les noms même ne sont pas sans influence : « Ce drôle de cardinal Dubois était de Brives-la-Gaillarde. »

Si cette idée fixe est tolérable dans une agaçante causerie, comme le voyage pittoresque dans l'ancienne France qui ouvre le second volume; elle a des inconvéniens graves dans les appréciations philosophiques. L'auteur qui sait exposer habilement les doctrines et les suivre dans leurs conséquences, a le tort de légitimer les tendances des théologiens et des philosophes par les instincts intellectuels qu'il attribue à leur race. Le défenseur du moi humain, Pélage, procède en vertu de l'individualisme helléno-celtique. Le rationalisme destructeur des Vaudois a dû prendre naissance parmi les montagnards des Alpes, « gens raisonneurs et froids sous le vent des glaciers. » Le mysticisme, qui annule l'individu, est une contagion d'origine germanique, et toujours ainsi. M. Michelet ne remarque

(1) Barnave était Dauphinois.

pas qu'en faisant à chaque philosophe une nécessité de son opinion, il l'affranchit de la responsabilité de ses erreurs, et qu'il s'interdit à lui-même le droit de condamner ces révoltes contre les principes sociaux, ces maladies morales qui éclatent toujours dans les époques tourmentées, et qui se traduisent dans la pratique par de grands désordres. Mais on aurait tort, avec lui, de batailler long-temps sur le terrain des principes. Nous inclinons à croire que souvent ce qui paraît dans sa bouche une assertion dogmatique n'est qu'une forme habituelle de son langage, et que, dans ses derniers volumes surtout, les réminiscences de son ancienne philosophie sont involontaires.

Malgré le grand nombre des opinions ainsi hasardées, l'appréciation des idées et des mœurs forme la partie saillante et originale de l'*Histoire de France*. Il n'y a pas à craindre avec M. Michelet l'ennuyeuse symétrie qui a une case étiquetée pour chaque ordre de faits. Études, croyances, arts, industrie, usages, modes, travers, anecdotes, tout ce qui occupe le monde lui fournit des fils, qu'il conduit avec une merveilleuse adresse dans sa trame aux mille nuances. On croirait, comme dans un journal, trouver au-dessous du grave exposé politique le capricieux feuilleton. Une peinture de la société féodale et chevaleresque nous transporte au milieu d'une fourmilière de moines, divers par la couleur comme par les instincts; vous distinguez surtout les franciscains, « ces apôtres effrénés de la grace, courant partout pieds nus, jouant tous les mystères dans leurs sermons, traînant après eux les femmes et les enfans, riant à Noël, pleurant le vendredi saint, développant sans retenue tout ce que le christianisme a d'élémens dramatiques. » Pendant ce temps, les universités discutent jusqu'à la fureur, les cathédrales s'élèvent, les donjons s'embellissent, le négoce s'organise, la poésie court le monde, représentée par les troubadours. Mais cette vitalité exubérante engendre la fièvre, une fièvre mortelle. L'atmosphère s'assombrit, l'abattement décompose toutes les figures; chacun s'isole, les passions politiques font silence. C'est la *peste noire*, qui entasse des morts par toute la chrétienté. Le monde féodal croit à sa fin prochaine. A qui s'en prendre de ce fléau? On se jette avec fureur sur les juifs, sur les lépreux; on verse à grands flots le sang impur, sans que Dieu suspende sa colère. Le peuple au désespoir tourne sa rage contre lui-même; des processions de *flagellans*, dépouillés jusqu'à la ceinture, traînant des croix rouges, vont de ville en ville en chantant des cantiques lugubres, et en s'arrêtant sur les places pour se déchirer l'un l'autre avec des fouets armés de pointes de fer. Le fléau s'apaise enfin, après avoir dévoré

un tiers de la population européenne. Pour ceux qui restent et se sentent vivans, « c'est une joie sauvage de vivre, une orgie d'héritiers. » En gaspillant ainsi la dépouille des morts, on a contracté le goût du luxe et de la jouissance effrénée. Il faut de l'or et de la puissance pour ne pas déchoir; on se donne au diable pour en obtenir: époque de l'alchimie, de la sorcellerie, des crimes bizarres et incroyables. C'est ainsi qu'à chaque siècle un nouvel aspect de la société morale change la décoration de la scène politique.

Si, dans cette peinture du moyen-âge, le fond est ordinairement sombre, c'est la faute de l'histoire, et non de l'historien. Qu'un rayon de soleil vienne à luire, et il s'en empare aussitôt pour adoucir sa perspective. Il laissera volontiers aux prises les Armagnacs et les Bourguignons pour passer en Angleterre, et écouter, au pied d'une tour, comme Blondel, les douces chansons que soupire un gracieux poète, le prince Charles d'Orléans, prisonnier des Anglais. Dans la foule sans nom où il aime à se glisser, M. Michelet découvre parfois des héros pour lesquels il se passionne. Qu'on se figure, au XV[e] siècle, la féodalité frappée au cœur, mais faisant encore bonne contenance. Le plus puissant prince du temps, ce duc de Bourgogne « qui semble moins duc qu'empereur, » tient le banquet solennel de l'ordre de la Toison-d'Or, assis à une table de velours étincelante de pierreries, entouré des plus grands seigneurs, qui le servent humblement. Tout à coup « un petit homme en noir jupon, qui se trouve là, on ne sait comment, présente au prince.... une supplique? non, un exploit en forme du parlement de Paris, un ajournement en personne pour lui et toute la haute baronie qui se trouve là! » N'admirez-vous pas le ver de terre qui se glisse ainsi sous le talon du géant, au risque d'être broyé? Tel était l'huissier du XV[e] siècle, qui devait signifier au seigneur arrogant et brutal le mandat qui l'appelait devant des juges roturiers, l'arrêt en vertu duquel son donjon allait être démoli. Pour remettre l'exploit en personne, l'huissier devait s'introduire furtivement, ordinairement déguisé en marchand ou en valet. « Il fallait que sa figure ne le fît pas deviner, qu'il eût mine plate et bonasse, dos de fer et cœur de lion. » D'où venait à ces gens-là tant d'audace? C'est qu'ils se sentaient les champions du droit contre la force brutale; c'est qu'ils étaient fiers de représenter la loi, dont le règne commençait. Les petits hommes au noir jupon n'ont-ils pas joué un grand rôle dans l'histoire de la civilisation, et n'était-ce pas justice que d'écrire « l'histoire héroïque des huissiers? »

Le mouvement et la variété, tels sont en résumé les plus séduisans

caractères de l'*Histoire de France*. C'est une piquante nouveauté que cette réaction continuelle et réciproque des mœurs sur les évènemens, des principes sur la passion, de l'imprévu sur la logique. C'est le pêle-mêle de la vie. L'impression du lecteur à ce spectacle est l'agréable ébahissement du voyageur qui, traversant un pays inconnu, subit plusieurs sensations en même temps, et, s'il ne se rend pas bien compte de ce qu'il éprouve, est du moins vivement intéressé.

Nous nous étions promis, en commençant, de suivre dans toutes ses évolutions un esprit mobile, et souvent dissemblable à lui-même, afin de l'étudier sous ses aspects divers. Nous voudrions pouvoir résumer franchement nos impressions; l'embarras que nous éprouvons à cet égard correspond à ces contrastes d'opinions que nous avons remarqués dans le public. Ce qui manque au talent de M. Michelet, c'est précisément un caractère net et décidé, un développement normal. Il s'est modifié continuellement, et il subit présentement encore une transformation dont on ne doit pas préjuger les résultats : ce talent n'est donc pas de ceux qu'on puisse définir d'un mot et classer régulièrement dans la hiérarchie des intelligences. Il y a en M. Michelet plusieurs personnes, sur lesquelles il faudrait se prononcer successivement : il y a le philosophe, le savant, l'écrivain, le poète, et enfin l'historien. Comme philosophe, le disciple de Vico semble avoir fait justice de lui-même en sacrifiant beaucoup moins, dans ses derniers volumes, aux doctrines décevantes qui ont faussé le premier essor de sa pensée. Considéré comme savant, l'historien de la France a été jugé trop sévèrement peut-être par ceux qui ont pour spécialité les recherches scientifiques; son érudition, capricieuse et insuffisante sur plusieurs points importans, n'en est pas moins riche de vingt ans de lectures; elle a éclairé abondamment certaines parties de nos annales, et surtout l'histoire morale des populations. En qualité d'écrivain, M. Michelet doit être rangé parmi les plus habiles, dans une époque dont la principale vertu littéraire est la contexture de la phrase et le maniement des mots. Quoiqu'il ait, au besoin, de l'ampleur et de la dignité, il s'affranchit sans scrupule de cette gravité officielle qui dégénère chez la plupart des narrateurs en une insupportable monotonie. Quelques passages de mauvais goût, quelques témérités grammaticales, disparaissent dans le grand nombre des pages remarquables. En général, M. Michelet est, dans son style, clair, alerte, varié, spirituel; il excelle dans l'anecdote, et lance le trait avec une vivacité voltairienne. Si par poésie on entend la faculté de concevoir des types pour caractériser une époque, de faire revivre

des personnages historiques avec leur physionomie propre et le reflet de leur entourage, d'ouvrir dans le passé des perspectives nouvelles, M. Michelet doit tenir un rang très honorable parmi les poètes. Malheureusement cette diversité d'aptitudes, cette prétention de tout expliquer et de tout dépeindre, semble avoir été nuisible à l'historien proprement dit. Toujours dominé par son imagination, incapable de résister à l'inspiration du moment, M. Michelet a travaillé sans plan général et sous des influences diverses; il n'a pas su donner au monument qu'il élevait la majesté qui résulte d'une harmonieuse composition; il a ignoré le grand art de proportionner les développemens à leur importance, de distribuer les faits de manière à ce que le lecteur puisse saisir les impressions reçues, et conserver de ses études un souvenir profitable; c'est-à-dire qu'en prodiguant les nuances brillantes, M. Michelet a négligé jusqu'ici les qualités essentielles qui font la noblesse et l'utilité du genre historique.

On peut donc trouver plaisir aux récits de M. Michelet; il y aurait danger à les prendre pour modèles. S'il a rencontré des effets séduisans que nous avons signalés avec impartialité, c'est que sa manière est instinctive, et qu'elle se combine chez lui avec d'heureux dons naturels qui en corrigent le vice; mais cette manière réduite en système n'aboutirait qu'à une effervescence désordonnée, au ridicule sans compensation. A défaut de l'autorité qui manque à nos paroles, c'est pour nous une bonne fortune de pouvoir citer quelques lignes où on sentira cette gravité magistrale, ce bon sens éprouvé, qui ne permettent pas la réplique. Ces lignes, nous les copions dans le dernier ouvrage de M. Augustin Thierry (1). « Il peut se rencontrer un homme que l'originalité de son talent absolve du reproche de s'être fait des règles exceptionnelles, et qui, par des études consciencieuses et de rares qualités d'intelligence ait le privilége de contribuer à l'agrandissement de la science, quelque procédé qu'il emploie pour y parvenir : mais cela ne prouve pas qu'en histoire toute méthode soit légitime. La synthèse, l'intuition historique doit être laissée à ceux que la trempe de leur esprit y porte invinciblement et qui s'y livrent par sentiment, à leurs risques et périls : elle n'est point le chemin de tous; elle ne saurait l'être sans conduire à d'insignes extravagances. »

Il nous reste à déclarer, pour être juste, que le genre d'investigation adopté, à l'égard de M. Michelet, dans le but de le faire con-

(1) *Récits des temps mérovingiens*, partie critique, t. Ier, p. 213.

naître pleinement, lui est très défavorable : peu d'écrivains perdent autant que lui à une analyse minutieuse. Il y a des livres qu'il faut lire d'une haleine et juger dans leur ensemble, de même qu'il faut voir certains tableaux à distance. Pourquoi ne prendrait-on pas le point de vue de l'écrivain comme du peintre? On trouve, dans toutes les galeries et même aux premiers rangs, des maîtres dont les toiles, vues de trop près, sont choquantes comme un démenti donné aux règles du bon goût : on n'y distinguerait pas un trait arrêté, pas un détail irréprochable; la couleur semble jetée grossièrement, comme dans les hasards d'une première ébauche : cependant, dès qu'on s'est placé à une distance convenable, les tons criards se trouvent fondus dans une séduisante harmonie; on oublie la sèche analyse pour se prêter à cette fascination qui fait le charme des arts, et que ne causent pas toujours des œuvres méthodiques dont toutes les parties soutiendraient l'examen. Les maîtres dont nous parlons sont ceux que l'école appelle des coloristes. M. Michelet est un artiste de cette famille; il est coloriste en son genre, et de premier ordre. Ainsi doit être expliquée la diversité des jugemens dont il a été l'objet. Décomposer son œuvre pour la soumettre partiellement à la discussion, c'est en faire évanouir tout le prestige. Les lecteurs superficiels qui se livrent à un auteur sans lui demander compte de ses principes et de ses moyens, se trouvent transportés, par M. Michelet, dans un monde où tout est spectacle et sensation, où ils ne connaissent pas le doute, et, dans leur éblouissement, ils conçoivent pour l'enchanteur une admiration emphatique. M. Michelet, qui n'est pas homme à se satisfaire d'un succès contestable, a compris heureusement que la précision et le coloris, la logique et le sentiment, peuvent être conciliés. Déjà, il a pris de lui-même une prudente direction; il est dans la vigueur de l'âge et du talent; puisse-t-il parvenir enfin à mettre d'accord tous ses juges!

A. Cochut.

GLANES,

POÉSIES

PAR MADEMOISELLE LOUISE BERTIN.[1]

On dit que ce volume de poésies a été jusqu'à la fin un mystère pour ceux qui pouvaient en être le mieux informés, et qui passaient le plus habituellement leur vie auprès de l'auteur. Pour moi, il ne m'a point surpris. Connu déjà par son grand essai de musique sévère et haute, l'auteur, ce me semble, a dû naturellement chercher à ses intimes pensées une expression plus précise et plus voisine encore de l'ame. La plainte, le désir infini, l'espoir, en cette vie humaine toujours gênée, avaient besoin de se raconter au cœur, de s'articuler plus nettement que par de purs sons qui trop vite échappent. Du moment qu'elle avait le choix entre plusieurs muses, Mlle Bertin devait, un jour ou l'autre, aborder celle-ci. Artiste, cette nouvelle forme en crédit autour d'elle avait de quoi la tenter; femme, cette confidence, à demi parlée, à demi murmurée, devait lui sourire.

Ce volume est né aux *Roches*, c'est-à-dire en un lieu riant et champêtre qui a eu son influence sur l'école poétique moderne, et dans lequel cette école à son tour a trouvé des échos aussi. Il y a là, dans

(1) Chez René, rue de Seine, 32.

la jolie vallée de Bièvre, tout un coin, un foyer d'action, qui mériterait sa place dans la chronique poétique des dernières années. Les *Roches*, telles que je les ai vues, ce n'était pas la campagne du *Journal des Débats* ni d'aucun journal : on n'y parlait point de ces choses. C'était le loisir, les vacances, la liberté pour tous, la gaieté pour les uns, le rêve et l'étude calme pour les autres. Vers 1828, l'école nouvelle perçait avec vivacité, avec ensemble; la politique sous M. de Martignac faisait trève. On pensa à introduire une part du jeune romantisme aux *Débats*. La quarantaine qu'on fait ainsi subir aux talens nouveaux, avant de les accepter et de les louer, cause des impatiences, comme toutes les quarantaines; elle a son utilité aussi. Les *Débats* l'ont appliquée en général avec prudence; on songeait, dès 1828, à la lever pour quelques-uns. Les *Roches*, terrain neutre, asile hospitalier, prêtèrent leurs beaux ombrages, leurs allées tournantes, leur gaie rivière et leur *île des Conférences*, à ces essais, bientôt désintéressés et plutôt affectueux, qu'on fit des esprits et des personnes. Comme il arrive aisément dans les lieux qui plaisent, on eut le chemin plutôt que le but; et, au lieu de la critique qu'on cherchait d'abord, la poésie naquit.

Elle était née déjà dans plus d'un cœur, dans plus d'un talent qui la cultivait de ce côté en silence. Je me rappelle encore la position bien dessinée du groupe dès ces premiers jours : Mlle Bertin, l'ame du lieu, préludant à ses hymnes élevées, son frère Édouard qui est devenu le paysagiste sévère, Antony Deschamps, alors en train de passer du dilettantisme de Mozart au commerce du Dante, et qui y portait toutes les nobles ferveurs. Cela formait le côté romantique des *Roches*, si j'ose l'appeler ainsi; mais en face, mais à travers, les classiques, et des plus jeunes, des plus alertes, ne manquaient pas. M. Alfred de Wailly, M. Saint-Marc Girardin, tempéraient souvent l'éloge par un demi-sourire. Une femme d'un talent délicat, Mme de Bawr, ramenait quelquefois, comme conseil bienveillant, les mots de goût et de grace. Dois-je nommer encore M. Nisard, qui, bien jeune alors, appartenait peut-être plutôt au premier groupe, ou qui du moins, détaché du second comme en éclaireur, promenait de l'un à l'autre ses doutes consciencieux? Au milieu de tous, M. Bertin père, sage et arbitre, intelligent et affectueux, gardait le ton du vieux et vrai bon sens, sans pourtant dire *non* aux nouveautés, sans s'étonner des accens qui montent.

Le projet de conciliation et d'infusion graduelle ne se réalisa pas tout-à-fait comme on l'avait conçu. La cristallisation régulière fut

troublée; elle l'est toujours dans la vie, dans la grande histoire comme dans la petite. L'orage politique vint à la traverse. Le ministère Polignac ajourna la littérature nouvelle, et, renvoyant les rêveurs à leur rêve, ramena les politiques à leur œuvre. Chacun des conviés, ou de ceux qui allaient l'être, alla où il put. Mais les relations particulières se suivirent. M. Victor Hugo les a, depuis long-temps, consacrées par l'opéra de la *Esméralda*, surtout par les quatre beaux chants qui, dans ses quatre derniers recueils de poésies, à partir des *Feuilles d'Automne*, se sont venus rattacher au nom et à la pensée de M[lle] Bertin.

Ce volume en fait la réponse naturelle, très en harmonie avec les accords qui l'ont provoquée; il est, après dix ans, l'expression en poésie de ces saisons déjà anciennes, décorées et embellies encore par le souvenir.

Oui, quoique beaucoup de ces pièces nous arrivent datées depuis 1840, on en peut dire, comme de certaines poésies lentes à s'écrire, qu'elles sont d'une *rédaction* postérieure au sentiment primitif d'où elles sont nées. Le titre modeste les a réunies sous le nom de *Glanes* (j'aimerais mieux *Glanures*): c'est dire que la moisson est faite; mais beaucoup de ces épis, tant ils sont mûrs, auraient pu être des premiers moissonnés.

Quoique, certes, la fraîcheur et la grace n'y manquent pas, ce volume a peu les caractères d'un début. La forme atteste une main habile et presque virile d'artiste; le fond exprime une ame de femme délicate et ardente, mais qui a beaucoup pensé, et qui ne prend guère l'harmonie des vers comme un jeu. Ainsi dans la pièce au jeune Charles Hugo, pour lui conseiller de rester enfant bien long-temps et de ne pas s'émanciper aux chants trop précoces, l'auteur, livrant son propre secret, nous dit :

Oh ! pour chanter, crois-moi, Charles, il n'est pas l'heure ;
Le temps n'a pas appris à ton front qu'il effleure
Ce que son aile apporte et de nuits et d'hivers.
Enfant, c'est la douleur qui chante dans les vers!
Il faut souffrir long-temps pour savoir bien redire
L'hymne mystérieux que notre ame soupire!
Il faut qu'un long travail éclaire notre esprit
Pour deviner l'orage en un ciel qui sourit!

Une pensée religieuse élevée, sincère, parfois combattue et finalement triomphante, a inspiré un bon nombre de pièces, qui ne sont pas un indigne pendant, ni une contrepartie dérogeante de ces graves

rêveries que M. Victor Hugo a lui-même adressées à Mlle Bertin sous le titre de *Pensar, Dudar,* et de *Sagesse*. Une des questions qu'elle se pose le plus habituellement est celle-ci :

Si la mort est le but, pourquoi donc sur les routes
Est-il dans les buissons de si charmantes fleurs;
Et, lorsqu'au vent d'automne elles s'envolent toutes,
Pourquoi les voir partir d'un œil mouillé de pleurs?

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que, pendant le voyage, hélas! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs?

A cette contradiction inévitable ici-bas, et à laquelle se heurte toute sérieuse pensée, le poète, à ses heures meilleures, répond par *croire, adorer sans comprendre,* et surtout *aimer*. Je voudrais pouvoir citer tout entière la pièce intitulée *Prière,* qui joint à l'essor des plus belles *harmonies* une réalité et une intimité de sentimens tout-à-fait profonde. En voici du moins le motif et le début :

O Seigneur! accordez à ceux qui vous blasphèment
La place à votre droite au sublime séjour;
Donnez-leur tout, Seigneur, donnez : ceux qui vous aiment
    Ont bien assez de leur amour!

Quand, aux portes du ciel par l'archange gardées,
Ils se présenteront, oh! qu'ils entrent, mon Dieu!
De ces blasphémateurs aux ames attardées
    Écartez le glaive de feu!

Nous resterons dehors, souffrant, loin de l'enceinte,
Et le froid de la nuit et la chaleur du jour;
Ah! du céleste abri bannissez-nous sans crainte :
    Il nous suffit de notre amour!

Pour eux n'épargnez rien; mettez à toute branche
Et l'ombre de la feuille, et la fleur, et le fruit,
Et l'ivresse à la coupe où leur lèvre se penche,
    Sans la tristesse qui la suit!

Nous, pour être abreuvés d'ineffables délices,
Pour sentir sous vos mains nos cœurs se parfumer,
Nos ames s'abriter à des ombres propices,
    Il nous suffit de vous aimer!...

Et tout ce qui suit et qui de plus en plus monte. Il faut peu de ces

pièces pour assigner, je ne dis pas le rang du poète, mais la qualité et la portée de l'inspiration, et ce qui s'appelle la *région* d'un esprit.

Ce que je préfère pourtant dans le volume, ce que j'y ai cherché d'abord avec une curiosité pleine d'intérêt, c'est ce qui touche à la femme et à ses propres émotions, aux tristesses voilées, si distinctes de tant d'autres aujourd'hui qui s'affectent et vont s'affichant. Dans la pièce *à Mimi*, comme dans celle *à Charles Hugo*, respire une touchante sollicitude et comme un instinct maternel. Faut-il dire à cet enfant qui joue, quelque chose de cet avenir qu'on sait pour lui et qu'il ignore? Gray, dans son ode du *Collége d'Éton*, se le demandait; Mlle Bertin se le demande également :

Chère enfant, tu n'as plus ton aile!
Du sort, s'il faut fuir le courroux,
Tu peux, hélas! malgré mon zèle,
En tombant meurtrir tes genoux!
Ton sourire raconte encore :
Bientôt il interrogera.
Ne peut-on cacher à l'aurore
La nuit qui la dévorera?

Je ne fais qu'indiquer dans cet ordre intime, et à des degrés différens, *les Rayons, Tentation, Fragilité*. Après ces variations du jour, après ces orages, la dernière pièce, intitulée *Nuit*, ramène un peu ce que M. Hugo a qualifié *le sourire triste, ineffable et calmant;* la fin en est très belle, très idéale, et offre un mélange de résignation contristée et qui tout d'un coup s'éclaire d'une image antique :

O Nuit! dans ce beau lieu paré
De tes plus charmantes étoiles,
Cache mon ame; elle a pleuré;
Couvre-la bien de tes longs voiles!

Et toi, morne Tranquillité,
Sans douleur, mais aussi sans charme,
Pose sur ce cœur agité
Ta main qui sèche toute larme!

Écarte d'un front déjà las
La pensée aux ardentes ailes,
Qu'éveillent du bruit de leurs pas
Les Muses qui dansent entre elles!

Je n'ai rien dit encore des pièces purement d'art et tout-à-fait désintéressées. Il en est plusieurs remarquables. Je veux moins parler

des ballades qui terminent le volume et y font appendice; elles prouvent de l'habileté, et ont même de la grace, mais l'accent y est moins original. Deux grandes pièces dans le volume donnent une plus haute idée du souffle et de la faculté du poète dans les sujets extérieurs : le *Fragment*, qui nous montre les chrétiens aux lions, et surtout le morceau intitulé *le Poète*, c'est-à-dire Homère.

Il était difficile, il pouvait sembler téméraire, après André Chénier, d'aborder dans un même cadre le mendiant sublime; car, chez Mlle Bertin comme chez André, c'est tout simplement l'antique légende, l'Aveugle harmonieux, errant, arrivant dans quelque ville ou bourgade, et payant l'hospitalité par des chants. Cette donnée de la tradition a été surtout empruntée par Chénier à la fabuleuse Vie d'Homère, attribuée à Hérodote, et à l'hymme d'Apollon, attribué à Homère lui-même. En ce bel hymne, à propos des filles de Délos si gracieuses à charmer, on lit ce ravissant passage : « ... Elles savent imiter les chants et les sons de voix de tous les hommes; et chacun, à les écouter, se croirait entendre lui-même, tant leur voix s'adapte mélodieusement! Mais allons, qu'Apollon avec Diane nous soit propice, et adieu, vous toutes! Et souvenez-vous de moi dorénavant, lorsqu'ici viendra, après bien des traverses, quelqu'un des hôtes mortels, et qu'il vous demandera : « O jeunes filles, quel est pour « vous le plus doux des chantres qui fréquentent ce lieu, et auquel « de tous prenez-vous le plus de plaisir? » Et vous toutes ensemble, répondez avec un doux respect : « C'est un homme aveugle; et il habite dans Chio la pierreuse; c'est lui dont les chants l'emportent à présent et à jamais! » Et nous, en retour, nous porterons votre renom aussi loin que nous pourrons aller sur la terre à travers les villes populeuses; et l'on nous croira, parce que c'est vrai. »

Dans *l'Aveugle* de Chénier, le procédé composite, que j'ai tant de fois signalé, se décèle particulièrement. Il se ressouvient donc à la fois de l'arrivée à Chio chez Glaucus (1), il se ressouvient de l'injure des habitans de Cymé. Dès le début, ces aboiemens des molosses dévorans nous reportent aussi à l'arrivée d'Ulysse chez Eumée; plus loin, *le palmier de Latone*, auquel il compare les gracieux enfans, nous ramène vers Ulysse naufragé, s'adressant en paroles de miel à Nausicaa. Partout, enfin, chez lui, c'est une réminiscence vive, entrecroisée, puissante; c'est, si je l'ose dire, un riche *regain* en pleine terre antique. Mlle Bertin, on le comprend, a serré de moins près les souvenirs classiques, et quelquefois, dans cette plus libre façon, elle

(1) Vie d'Homère, attribuée à Hérodote.

ne les a pas moins bien exprimés. Sa petite Chloé surtout est charmante; cette jolie enfant, pendant qu'Homère chante et que tous se taisent, ne peut s'empêcher d'interrompre et d'interroger, de demander si tous ces grands combats sont vrais, si le vieil aveugle les a vus jadis de ses yeux :

« Connaissais-tu Priam, Paris, son frère Hector,
« Et le fils de Laërte et le sage Nestor?
« D'Achille au pied léger habitais-tu la tente?
« Quand on a rapporté la dépouille sanglante
« De son ami Patrocle, Homère, étais-tu là?
« Oh! mon père, réponds, as-tu vu tout cela? »

Mais c'est surtout la comparaison suivante qui, pour l'idée du moins et le jet, me semble ressaisir à merveille la grace homérique :

Parfois, quand un ruisseau courant dans la prairie
Sépare encor d'un champ, où croît l'herbe fleurie,
Un troupeau voyageur aux appétits gloutons,
Laissant se consulter entre eux les vieux moutons,
On voit, pour le franchir, quelque agneau moins timide
Choisir en hésitant un caillou qui le ride,
S'avancer, reculer, revenir en tremblant,
Poser un de ses pieds sur ce pont chancelant,
Et s'effrayer d'abord si cette onde bouillonne,
En frôlant au passage une fleur qui frissonne,
Si le buisson au vent dispute un fruit vermeil,
Ou si le flot s'empourpre aux adieux du soleil,
Puis reprendre courage et gagner l'autre rive;
Alors tout le troupeau sur ses traces arrive;
Dans le gras pâturage il aborde vainqueur,
Il s'y roule en bêlant dans les herbes en fleur,
Tandis que seul au bord le berger le rappelle,
Et trop tard sur ses pas lance son chien fidèle.

De même, de Chloé lorsqu'on entend la voix,
En mille questions tous parlent à la fois :
On dirait une ruche où chaque travailleuse
A la tâche du jour mêle sa voix joyeuse :
Un jeune homme s'approche et s'informe au vieillard
Comment en Méonie on attelait le char;
Tout bas la jeune fille en rougissant demande
Ce qui rendait Vénus favorable à l'offrande;
Si l'épouse d'Hector portait de longs manteaux;
Si dans Milet déjà l'on tissait les plus beaux;

Où Briséis posait l'agrafe de son voile,
Et si de Pénélope il avait vu la toile.

Dans le détail de la comparaison, toutefois, je regrette de trouver un peu de manière moderne, un peu de mignardise, et ce mot *frôler*, par exemple, que j'aimerais mieux dans quelque ballade à un sylphe lutin que dans cette largeur de ton homérique.

M[lle] Bertin a moins bien réussi, ce me semble, pour le chant même qu'elle prête à Homère : c'est, en strophes régulières, un résumé peu entraînant des événemens de l'Iliade :

La plaine attristée et déserte
De tentes est bientôt couverte,
Et l'une d'elles, entr'ouverte,
Doit laisser partir Briséis.

Que ce dernier vers est lent, sans un *e* muet final, sans une voyelle commençante! Comment une oreille aussi musicale l'a-t-elle pu laisser tomber? En général, la légèreté de touche fait défaut en plus d'un endroit. La grace, encore une fois, ne manque pas; mais, au besoin, c'est plus volontiers la force qui devient sensible.

J'en suis aux critiques; car moi aussi j'en veux faire, et par là, non moins que par mes éloges, prouver mon sérieux respect pour le talent de M[lle] Bertin. Je n'essaierai pas, comme un juge très spirituel et infiniment agréable jusqu'en ses chicanes, de faire dans ces vers double part, celle de la manière nouvelle et celle de l'ancienne : la nouvelle ainsi porte le mauvais lot. Tous les vers de ce volume me semblent tenir de cette manière nouvelle; seulement les uns ont mieux réussi. Avec les avantages et les richesses de l'école moderne, les défauts s'y marquent. Il y a des mots qui détonnent; des aspérités sortent de la trame; toutes les couleurs ne s'y fondent pas. Par exemple :

Après, viennent les pleurs, l'ennui, puis la vieillesse
Aux désirs *muselés* par la *pâle* faiblesse.

Ce mot *muselés* implique un effort. C'est une main *pesante* qui *musèle*, ce n'est pas une main *faible*, c'est encore moins une *faiblesse pâle*. Et puis cette expression *muselé* est bien forte, bien matérielle; autrefois on eût dit *enchaîné*. Des *désirs muselés* appartiennent un peu trop à cette langue qui force les choses et les noms, qui dit un *cœur fêlé* au lieu d'un *cœur brisé*. Je ne comprends pas que la pensée y gagne. On entrevoit le sens de mes critiques.

Il est souvent un grand charme, et inexprimable, résultant d'une image discrète, d'un tour simple, d'un enchaînement facile, d'une

cadence coupée à temps, avec un sentiment vrai sous tout cela : c'est l'atticisme de la poésie. On le néglige trop, il semble qu'à présent on l'ignore. Mlle Bertin, artiste et femme, est faite pour le sentir.

Il y a de ces mots que je n'aime pas à la fin des vers, *gloutons*, *béant*, *infame*, mots trop crus, trop bruyans et *claquans*, pour ainsi dire, qui sont faits pour déplaire, à moins qu'il n'y ait nécessité expresse dans le sens de la pensée, et qu'on ne veuille à toute force insister dessus : mais, quand on ne les emploie qu'à titre d'épithète passagère et courante, ou d'utilité de rime, ils me font l'effet d'un cahotement, d'une détonnation.

Un certain besoin de composition et d'art, une certaine volonté et préoccupation de lyrisme, font quelquefois qu'on prête à l'observation naturelle plus qu'elle ne donne et ne renferme. Après une charmante pièce, et toute vive, toute d'allégresse, sur le *Printemps :*

> Le voilà! c'est bien lui; de ses ailes de fleurs
> Tombent sur le gazon de joyeuses couleurs...;

après ce premier chant que tout le monde comprend et volontiers répète, en vient un, comme pendant, sur l'*Automne* et sur la mélancolie. Très bien. L'automne a sa tristesse à coup sûr, et dispose aux langueurs mourantes. Mais cette tristesse de l'automme est voluptueuse encore; tous ces fruits qui mûrissent et tombent, et cette grappe qui rit, n'ont rien de chastement mystique, ni qui appelle naturellement la séraphique *extase*. C'était le temps des Bacchanales et des orgiaques amours dans l'antiquité. Le Seigneur (au sens spiritualiste et chrétien) n'est dans l'automne plus que dans le printemps, que parce qu'on le veut bien. Il résulte de ces interprétations voulues une impression contestable dans l'esprit du lecteur, ce qu'il ne faut jamais.

Mais c'est assez payer ma dette de critique. Ces vers qui, en somme, rendent plusieurs des qualités éminentes de la poésie moderne et n'en ont que les défauts modérés; ces vers qui, bien que venus tard, se rattachent au beau moment de l'école, à son berceau même, et nous reportent à bien des années en-deçà, nous sont une occasion peut-être assez naturelle d'en repasser d'un coup d'œil toute la carrière.

Dès 1819, l'école nouvelle en poésie éclot et s'essaie; de grands noms se dessinent déjà. Mais ce n'est que vers 1828 que cette école (j'emploie souvent ce vilain mot pour abréger) a pleine conscience et science d'elle-même, qu'elle s'organise avec plus d'étude et de sérieux, qu'elle marche en avant d'un air d'ensemble, chacun sur son point,

et plusieurs avec originalité. Voilà donc à peu près quinze ans, terme moyen, qu'elle se développe en plein air et vit au soleil. Depuis quelque temps, il devient presque évident qu'elle subsiste et dure, mais ne se renouvelle plus. Les formes sont trouvées; les louables productions, comme celle que nous avons annoncée, y rentrent plus ou moins. Les disciples, les maîtres même qui ont voulu sortir et agrandir en partant du milieu existant, n'ont guère réussi : on peut dire que pour cette école et son développement la formule de la courbe est donnée.

Quelle est aujourd'hui l'apparence d'ensemble, la classification des personnes, des individus marquans, telle qu'elle s'observe assez bien au regard? Et quant aux choses, quel est le produit net, le *bilan* probable que, grace à Dieu! on n'a pas encore déposé?

Quant aux personnes, je fais trois groupes de poètes parmi ceux de ce temps, c'est-à-dire parmi ceux des vingt dernières années. J'entends surtout parler en ceci des poètes lyriques ou du moins non dramatiques; je laisse le théâtre à part; on verra tout à l'heure pourquoi.

Châteaubriand donc régnant au fond et apparaissant dans un demi-lointain majestueux comme notre moderne buste d'Homère, on a :

1° Hors ligne (et je ne prétends constater ici qu'une situation), Lamartine, Hugo, Béranger, — par le talent, la puissance, le renom et le bonheur;

2° Un groupe assez nombreux, artiste et sensible, dont il serait aisé de dire bien des noms, même plusieurs de femmes; de vrais artistes passionnés, plus ou moins originaux, mais qui n'ont pas complètement réussi, qui n'ont pas été au bout de leurs promesses, et qu'aussi la gloire publique n'a pas consacrés. J'en nommerais bien quelques-uns si je ne craignais (ô vanité humaine! ô susceptibilité poétique!) de fâcher presque autant les nommés que les omis. Mais c'est sur eux, la plupart, que nous vivons dans cette série dès longtemps entreprise; ce sont eux qui formeront en définitive le corps de réserve et d'élite de la poésie du XIXe siècle contre le choc du formidable avenir, et qui montreront que les gloires de quelques-uns n'ont pas été des exceptions ni des accidens. Je dirai d'un seul, M. Alfred de Musset, que s'il jetait souvent à la face du siècle d'étincelantes satires comme la dernière *sur la Paresse,* que s'il livrait plus souvent aux amis de l'idéal et du rêve des méditations comme sa *Nuit de Mai*, il serait peut-être en grande chance de faire infidélité à son groupe, et de passer, lui aussi, le plus jeune des glorieux, à l'auréole pleine et distincte.

3° Je fais un troisième groupe, et de poètes encore : ceux que j'y place, je les nommerai ici bien moins, quoiqu'ils ne soient pas à mépriser. Voici comment je les définis : gracieux et sensibles, mais plus faibles et imitans; ou habiles, mais de pure forme; ou assez élevés, et même ambitieux, mais sans art.

Après cela vient le gros de l'armée, et plus de groupe; la foule des rimeurs, parmi lesquels, certes, bien des cœurs sincères, quelques caporaux, et de bons soldats.

Mais vous, dans cette armée, vous vous faites le *commissaire ordonnateur des livres;* et de quel droit? dira un plaisant. — J'accepte le ridicule du rôle, et j'arrive aux choses. A la manière dont le corps de bataille m'apparaît rangé et comme en si bel ordre après la lutte, il est évident que je ne considère point la bataille elle-même comme perdue. N'est-il pas temps en effet que nos vieux adversaires, bon gré mal gré, le reconnaissent? l'école poétique moderne a réussi. Hélas! on peut l'accorder; assez d'échecs et d'ombres tempèrent son triomphe, et en doivent rendre le *Te Deum* modeste.

Et d'abord elle n'a rien fait en art dramatique qui ajoute à notre glorieux passé littéraire des deux siècles : Corneille, Molière, Racine, sont demeurés debout de toute leur hauteur et hors d'atteinte. Je sais ce que de dignes successeurs, et à la fois novateurs habiles et prudens, ont pratiqué de louable pour soutenir et prolonger l'héritage. Je sais aussi les nobles audaces premières, et les témérités qu'on aimait, et la verve ou l'intention persistante de quelques-uns. Mais la comédie du temps, chacun le dira, s'il fallait la personnifier dans un auteur, ne se trouverait point porter un nom sorti des rangs nouveaux. Quant à la tragédie,... il n'en est qu'une; Romains, montons au Capitole; retournons à *Polyeucte*, et allons demain applaudir Chimène.

Serait-ce qu'aujourd'hui une certaine élévation d'idées, chez le poète, se prête moins qu'autrefois à la pratique et aux conditions du drame? Pour y réussir, il ne faut pas tant marchander peut-être, ni avoir d'abord des visées si hautes, si calculées? Un génie naturel décidé se tirerait de là, je le crois bien. Toujours est-il qu'à cet égard, les hautes espérances des débuts ont peu donné.

L'école moderne n'a pas non plus résolu cette question de savoir s'il est possible en français de faire un poème de quelque étendue, un poème sérieux et qui ne soit pas ennuyeux; malgré *Jocelyn*, qui était si digne et si près de la résoudre, la question demeure pendante.

Voilà les échecs que je ne crois pas amoindrir ni dissimuler. On a réussi pourtant : où donc? On a réussi dans le *lyrique*, c'est-à-dire

dans l'ode, dans la méditation, dans l'élégie, dans la fantaisie, dans le roman même, en tant qu'il est lyrique aussi et individuel, je dirai plus, en tant qu'il rend l'ame d'une époque, d'un pays : mais ceci s'éloigne. A ne prendre que l'ensemble, on a véritablement créé le lyrique en France, non plus par accident, mais par une production riche et profonde. On a, en bien des sens, comme redonné la main au XVI[e] siècle, par-delà les deux précédens. Le côté par où ces deux derniers avaient fait défaut est précisément celui où l'on a repris l'avantage. Une chaîne imprévue s'est renouée. On n'a pas été tout-à-fait indigne, à son tour, de ces grands contemporains, Goethe, Byron. Une branche nouvelle et toute fleurie s'est ajoutée à notre vieil arbre régulier qui la promettait peu.

« J'étais sorti le matin pour chasser le sanglier, et je suis rentré le soir ayant pris beaucoup de cigales. »

Mais les cigales sont harmonieuses. — Eh bien! l'école poétique moderne, au pire, peut se dire comme ce chasseur-là. Après tout, le succès humain n'est guère jamais mieux.

Quant à l'avenir littéraire prochain, quel est-il? Il y aurait témérité à le vouloir préjuger. Dans une brochure récente imprimée à Berlin et sur notre propre poésie, M. Paul Ackermann, qui est très Français malgré la tournure germanique de son nom, et qui, à cette distance, s'occupe à fond de l'école et de la question poétique moderne comme pourrait faire sur une phase accomplie un érudit systématique et ingénieux, M. Ackermann conclut en terminant : « Pour nous, nous « croyons fermement qu'un nouveau XVII[e] siècle est réservé à la « littérature française; mais il faut le préparer par les idées, par la « force morale et la science *artiale*. L'époque de transition, le second « XVI[e] siècle, où nous nous trouvons, a commencé par un Ronsard, « il faut prendre garde qu'il ne finisse par un Du Bartas et un Mal- « herbe (1). »

Laissons ces noms, ces rapprochemens, toujours inexacts, et qui

(1) *Du Principe de la Poésie et de l'Éducation du Poète* (1841, Paris, Brockhaus, rue Richelieu, 60). — M. Ackermann a publié en 1839 l'*Illustration* de Du Bellay, avec une préface où il commençait l'exposé de ses vues littéraires; il les a reprises et poussées depuis dans la préface d'un volume intitulé *Chants d'Amour* (Crozet, 1841). Les objections qu'on peut faire à l'auteur, à chaque pas, sont de toutes sortes et des plus considérables; mais il est instruit, il est ingénieux, il fait penser. Et puis rien n'est singulier pour l'école moderne comme de se voir dans ce miroir-là, qui est déjà, à certains égards, celui du philologue et du scholiaste opérant sur une langue morte. Cela donne à réfléchir.

resserrent. Moi aussi, j'aimerais de grand cœur à croire à un XVIIe siècle futur plutôt qu'à un Du Bartas; mais il n'est pas en nous que cela finisse de telle ou telle manière. Le hasard du génie y pourvoira. Et puis l'humble poésie est à bord, après tout, du grand vaisseau de l'état, et telles seront les destinées de l'ensemble, telles aussi un peu les siennes en particulier. Ce que je sais bien, c'est que la renommée finale des poètes actuels, leur classement définitif dépendra beaucoup de ce qui viendra après. Et ils ont intérêt, chose singulière! à ce qu'il vienne quelque chose de plus grand, de meilleur qu'eux. Un bel âge littéraire complet, ou du moins une vraie gloire de poète de premier ordre, serait un bonheur et un coup de fortune pour tous ceux de valeur qui l'auraient précédé. Qu'il vienne donc, qu'il soit né déjà, celui de qui dépendent nos prochaines destinées! L'originalité, à mon sens, serait qu'il fût épique ou dramatique, c'est-à-dire qu'il portât la main là où on a manqué, là où les grandes moissons se conquièrent. A lui ensuite de régler les rangs! S'il est équitable en même temps que vrai génie, s'il est généreux, il dira à qui il doit le plus, et ce qui lui en semble parmi ceux qui lui auront frayé la route, qui lui auront préparé la langue poétique continue; et sa parole fera foi.

Nous voilà bien loin de notre point de départ et des *Glanures* qui nous ont mis en train. Si ce volume avait paru il y a dix ans, il n'y aurait pas de doute sur le rang qui lui devrait être assigné. Aujourd'hui, bien que venu tard et dans une littérature encombrée de pastiches et de contrefaçons spécieuses, il s'en distingue d'abord et se rattache à la franche veine d'inspirations; sa vraie date reparaît. Suivant une expression de Mlle Bertin, elle aussi, elle est arrivée à la onzième heure de poésie; j'espère que de même elle aura sa part, et elle la mérite à côté de plus d'un qui a devancé.

SAINTE-BEUVE.

SAINT-ÉVREMOND.

Il y a des fortunes de renommée bizarres, des noms populaires auxquels il ne se rattache aucun souvenir, ou peu s'en faut; des hommes célèbres à tout prendre, puisque tout le monde les connaît, mais dont personne ne connaît rien. A ceux-là, il semble que la postérité n'ait fait les honneurs d'une autre vie que pour la forme : elle a conservé l'étiquette, sans se soucier de ce qui était dessous. Ces réflexions me venaient l'autre jour en me rencontrant par hasard avec un de ces hommes dont il n'est resté que le nom. Je parcourais de l'œil les rayons d'une de ces respectables bibliothèques, vieux meubles de famille, où tant de livres oubliés dorment en paix sous leur reliure rouge, l'uniforme littéraire des deux derniers siècles, quand je tombai sur une rangée de douze petits volumes in-dix-huit, intitulés : *Œuvres de Saint-Évremond*. Le *faites-nous du Saint-Évremond* m'avait toujours intrigué. Je fus curieux d'avoir enfin le mot de cette littérature de gentilhomme si chère à Barbin, près de laquelle le XVIIIe siècle avait passé en l'honorant, comme par grace, d'un regard distrait, et dont le nôtre ne s'occupait déjà plus. Il faut le dire, le goût un peu suspect du grand siècle en matière de petites productions, et l'admiration trop facile de la cour de Louis XIV, en extase devant les sonnets de M. de Benserade, m'avaient tenu jusqu'alors en garde contre la légitimité de cette vogue passagère. Derrière Saint-Évremond, il semble presque qu'on aperçoive Balzac et

Voiture, et, en dépit du talent réel de ces deux rois du bel esprit, ce sont là deux parrains littéraires qui donnent à penser. L'alambiqué est passé de mode à cette heure, et l'ingénieux n'a plus cours qu'à demi, peut-être bien aussi parce que l'on en trouve la main d'œuvre trop coûteuse et trop difficile. Bref, sur la foi de La Harpe, qui parle de Saint-Évremond de manière à n'engager personne à le lire, et qui finit, en confrère dédaigneux, par le proclamer « un homme de fort bonne compagnie, » je m'apprêtais à feuilleter en courant cette série formidable de petits volumes : je n'eus pas besoin d'aller loin pour changer d'avis. Il y a là certainement bien du fatras, pour nous servir de l'expression de La Harpe; mais, en mettant de côté le mauvais, l'ennuyeux, et ce qui revient aux *faiseurs de Saint-Évremond*, il en reste encore assez pour fournir la matière d'une des études littéraires les plus curieuses que puisse nous offrir le XVII[e] siècle.

Charles de Saint-Denys, sieur de Saint-Évremond, naquit à Saint-Denys-le-Guast, près Coutances, le 1[er] avril 1613, trois ans après la mort de Henri IV. C'était le troisième des six fils de Charles de Saint-Denys et de Charlotte de Rouville, issus tous deux des premières familles de Normandie, faisant grande figure dans le pays, et assez haut placés pour qu'un siècle plus tard le père Anselme en ait parlé dans son *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France et des grands officiers de la couronne*. Toute cette splendeur ne devait guère profiter au jeune Charles de Saint-Denys, qui, avec son nom de Saint-Évremond, ou, comme on prononce en Normandie, Saint-Ébremont, tiré d'une petite terre de la baronnie paternelle, n'avait en perspective d'autre héritage qu'une modeste légitime de 10,000 francs en argent et une pension de 200 écus, « ce qui est beaucoup pour un cadet de Normandie, » ajoute avec le plus grand sang-froid son historien Desmaizeaux. « Dans ce temps-là, dit l'auteur des *Mémoires de Grammont*, était chevalier qui voulait, abbé qui pouvait, j'entends abbé à prébende. » Saint-Évremond, que dans sa famille on avait surnommé *l'Esprit*, fut jugé capable d'être mieux que cela, et pour l'arracher à ces deux professions d'aventuriers, l'unique ressource de tant de cadets, on le destina à la robe, qui dérogeait moins en Normandie que partout ailleurs. En conséquence, à peine âgé de neuf ans, on l'envoya commencer ses études à Paris, sous les pères jésuites, au collége de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de rhétorique le père Canaye, qu'il devait plus tard mettre en scène dans un de ses plus ingénieux écrits. A quinze ans, Saint-Évremond commençait son

droit; mais, sur le point de devenir candidat sérieux à l'honneur de siéger sur les fleurs de lys, une autre vocation se déclara chez le jeune cadet. Malgré sa précocité intellectuelle, *l'Esprit* ne se sentait pas fait précisément pour la vie tranquille et studieuse du magistrat : en même temps que ses professeurs le vantaient aux autres écoliers, on parlait dans les salles d'armes de *la botte de Saint-Évremond*. Bref, il ferma bientôt les Institutes et le Droit Coutumier, et remit joyeusement à l'air son épée de gentilhomme. C'était alors le temps du règne de Richelieu. En lutte à la fois contre les protestans, contre les grands du royaume, contre l'Autriche, l'Espagne et la Savoie, la fière et belliqueuse éminence ne laissait point les gens de guerre manquer d'occasions. Saint-Évremond, qui avait débuté à seize ans par la fameuse campagne de Savoie, où nos soldats enlevèrent à la course le redoutable Pas-de-Suze, Saint-Évremond fut nommé lieutenant à dix-neuf ans. Cinq ans plus tard, on lui donna une compagnie, immédiatement après le siége de Landrecies.

Tout ceci ne ressemble guère à l'apprentissage d'un homme de lettres, et celui qui eût annoncé alors au brave capitaine des armées du roi que la critique aurait quelque jour un compte à régler avec lui, celui-là l'eût assurément trouvé fort incrédule. Néanmoins la vie brutale des camps ne pouvait absorber tout entier un esprit si curieux, si ennemi de l'exclusion. Il arriva que cet écolier quelque peu bretteur fit un soldat lettré. Les vieux historiens, les vieux philosophes et les vieux poètes avaient suivi Saint-Évremond sous la tente, et sa réputation de merveilleux causeur groupait autour de lui les plus grands seigneurs, qui le traitaient en ami et en maître bien plutôt qu'en cadet à deux cents écus de pension.

Pendant ce temps, les années marchaient; Richelieu venait de descendre dans la tombe, entraînant bientôt après lui son pupille couronné; la régence d'Anne d'Autriche avait commencé, et les esprits respiraient plus à l'aise, délivrés du maître impitoyable qui depuis dix-huit ans tenait tout en bride. Des scènes nouvelles se préparaient qui devaient achever l'éducation pratique du jeune philosophe en justaucorps. Mais, en attendant la fronde, il fallait obéir quelque temps encore à l'impulsion puissante imprimée aux affaires par le grand ministre. La période française de la guerre de trente ans arrivait alors à son moment décisif. La guerre était partout, aux Alpes, aux Pyrénées, sur le Rhin, aux Pays-Bas. Saint-Évremond n'avait eu garde de manquer à une pareille fête. Il servait à la frontière de Champagne, au poste d'honneur, là où commandait un général de

vingt-deux ans, sentinelle avancée du siècle de Louis XIV, qui en était encore à ses premières armes et à son premier nom, et que l'on appelait alors le duc d'Enghien. A tort ou à raison, le futur grand Condé se piquait déjà de littérature; il avait même été tout récemment question à l'Académie de l'appeler à remplir la place laissée vacante par la mort du fondateur. Avec cet instinct qui devait en faire un jour l'hôte de Molière, de Racine, de La Fontaine, et l'ami de Bossuet, instinct peut-être plus moral qu'intellectuel, le jeune duc vint droit à Saint-Évremond dans la foule. Pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui donna la lieutenance de ses gardes, à laquelle il joignit une autre charge, peu compatible en apparence avec la première : il lui confia la direction de ses lectures. La guerre donnait dans ce temps moins d'embarras qu'au nôtre à ceux qui la faisaient. On marchait de siége en siége, posément, avec mesure, sans tout cet attirail d'études topographiques dont s'entoure aujourd'hui l'art militaire, sans ces préoccupations continuelles de manœuvres stratégiques et de marches forcées qui absorbent les jours et les nuits de nos capitaines. Il ne restait donc que trop de loisirs aux conducteurs de ces armées peu exigeantes, au duc d'Enghien surtout, général au jour le jour, tout de verve et de spontanéité, qui ne songeait à prendre son parti qu'en face de l'ennemi, tellement habitué à compter sur l'inspiration du moment, qu'il disait un jour : « Ce que je n'ai pas trouvé au bout d'un quart d'heure, je ne le trouverai de ma vie. » Ce n'était donc pas une sinécure que la fonction dont était chargé Saint-Évremond, et il la remplissait d'une manière qui ne serait peut-être plus du goût de nos états-majors. Pour égayer les momens perdus de son général, il lui expliquait les anciens, en homme de sens et d'intelligence il est vrai, bien supérieur au commentaire pédant qui régnait alors dans le monde encore nombreux des savans en *us*. Lui-même a donné quelque part un exposé de sa méthode, qui indique un esprit plus en avance sur son siècle que ne l'ont laissé croire certains juges littéraires mal disposés en sa faveur. « Je n'aime pas, écrivait-il bien long-temps après au maréchal de Créqui, je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu..... Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires: ils rapportent tout à la chronologie; et pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie et

d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*oraisons*, César qu'un faiseur de *commentaires*. Le consul, le général, leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues. »

Ce fut ainsi que Saint-Évremond fit la campagne de Rocroy, moitié lieutenant, moitié secrétaire du prince, philosophant de compagnie avec le duc dans l'intervalle de deux rencontres, et commentant César, son épée entre les jambes.

De retour à Paris, il fit enfin le premier pas dans la carrière des lettres, mais par manière de passe-temps, pour se divertir lui et ses amis, sans la moindre prétention au titre d'auteur, en homme au contraire qui défendait la langue des *honnêtes gens* contre celle des écrivains de métier. Bientôt il courut par la ville une satire manuscrite intitulée : *Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française*. Alors comme aujourd'hui, le fauteuil académique était le point de mire des moqueurs et des plaisans, quoique pour d'autres raisons. Notre Académie à nous, race d'enfans en révolte qui se prétendent émancipés, n'a plus guère qu'une vie de convention. En dehors des représentations quasi solennelles qu'elle donne encore de temps à autre, son rôle est de peu d'importance; et si elle s'avisait d'élever la voix, fût-ce pour hasarder un conseil, elle prêcherait à coup sûr dans le désert, maintenant qu'il n'est plus si petit auteur qui ne dise ne relever que de Dieu et de sa plume, quand plume il y a, et encore Dieu n'est-il pas toujours de la partie! Mais, du temps des *académistes*, fraîchement éclose de dessous la robe rouge de Richelieu, dans toute la verdeur d'une institution nouvelle, et fière encore d'avoir soumis *le Cid* à sa férule, l'Académie régentait le Parnasse avec la morgue et la raideur d'un tribunal sans appel. Elle donnait le mot d'ordre à l'hôtel Rambouillet, qui l'aidait à « purger le langage, » et ses décisions, colportées de ruelles en ruelles, étaient autant d'arrêts contre cette pauvre langue de Rabelais, de Brantôme et de Montaigne, qui, laissant aller chaque jour quelque débris de ses graces et de sa naïveté gauloises, s'apprenait à se tenir bien droite et bien majestueuse pour recevoir, en grande dame, le grand siècle et le grand roi.

L'audacieuse satire des *Académistes* attaquait de front la phalange réformatrice, et le strict incognito que gardait l'auteur aiguillonnait encore la curiosité publique, déjà piquée au vif par un vers franc d'allure, une raillerie pleine à la fois de sens et de sel, par je ne sais

quel air cavalier qui donnait une tournure originale à toute la pièce. Les uns l'attribuèrent au comte d'Etlan, d'autres à Saint-Amand, académicien lui-même, avec son rôle dans la pièce, mais académicien sans ferveur, qui commence par trouver tout mauvais, et qui n'entre en scène que pour troubler la séance. « Quelques autres m'ont assuré, dit Pélisson dans son *Histoire de l'Académie*, qu'elle était d'un gentilhomme normand nommé M. de Saint-Évremond. »

Il ne faut pas juger la comédie des *Académistes* du point de vue scénique. Elle ne fut jamais destinée au théâtre. Ce n'est, à vrai dire, qu'une satire dialoguée, ou plutôt une série de dialogues satiriques, allant au hasard, sans action, sans intrigue, sans autre lien entre eux que le fond même du sujet. Cette forme dialoguée lui a valu l'honneur d'un titre aujourd'hui lourd à porter, dont alors le sens et la valeur n'avaient pas encore reçu de la langue une sanction définitive; mais, ceci reçu, on trouvera peut-être que, comme écrivain et même comme critique, il y a quelque gloire à avoir fait, en se jouant, bien avant Boileau, des vers tels que ceux-ci, par exemple :

SAINT-AMAND.

Oui, mais je n'aime pas que monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait ne trouve rien de beau;
Qu'un fat de Chapelain aille, en chaque ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa *Pucelle*,
Ou que, dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux;
Que son esprit stérile et sa veine forcée
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée.
Je voudrais que Gombaud, l'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait;
Que des *Amis Rivaux* Bois-Robert ayant honte
Revînt à son talent de faire bien un conte.

La scène suivante appartient à l'histoire littéraire par un rapprochement que personne ne s'avisera de contester, et pourtant je ne sache pas d'édition de Molière où l'on ait eu l'idée de la mettre en regard de la fameuse scène de Trissotin et de Vadius, qu'elle a précédée de trente ans.

GODEAU.

Bonjour, cher Colletet.

COLLETET se jette à genoux.

Grand évêque de Grasse,

Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse :
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon?

GODEAU.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.

Votre magnificence
Me permet, monseigneur, une telle licence?

GODEAU.

Rien ne saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très révérend seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos messieurs, que nous faudrait-il faire?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

Ce ne sont jusqu'ici que les politesses préliminaires. La différence de rang entre les deux *enfans d'Apollon*, la condescendance protectrice du *grand évêque*, l'empressement servile de l'humble Colletet, qui courbe jusqu'à terre son échine crottée, composent peut-être une donnée plus comique au fond que la familiarité complaisante des deux pédans de Molière, qui se grattent tranquillement à tour de rôle, de prime-abord et du même air.

Godeau s'empare ensuite majestueusement de la parole :

Oh bien! seul avec vous ainsi que je me voi,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers?

Et le voilà qui entonne son propre éloge, laissant à peine à Colletet le temps d'approuver. Mais le pauvre diable se lasse à la fin de laisser traîner son admiration à la remorque, au profit exclusif de son interlocuteur. Pour varier le discours, il essaie à son tour de le mettre à la première personne. L'autre, qu'on interrompt brusquement, change aussitôt de ton. Ce n'est point par une méprise que se fait la rupture, et la marche n'en est que plus naturelle.

COLLETET.

Mais, sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, monseigneur, assez grand personnage?

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi, je prétends traiter tout le monde d'égal,
En matière d'écrits : le bien est autre chose;
De richesse et de rang la Fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah! le respect m'échappe. Et mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage?

COLLETET.

J'ai bien loué le vôtre.

GODEAU.

Il le méritait bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous céler rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, *enfant d'Apollon!* Vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

Certainement personne n'ira prétendre que la scène des *Femmes Savantes* ait été ce qui s'appelle copiée sur celle-ci. A les comparer vers par vers, elles n'ont rien de commun en apparence, et cependant il est bien clair que l'une contenait l'autre en germe. Molière avait eu connaissance assurément de la comédie des *Académistes*, qui était encore célèbre de son temps, et, sans lui faire injure, on peut dire qu'en développant plus savamment l'idée qu'il emprunte, il n'écrase point pourtant son modèle.

Citons encore l'arrêt si gravement comique qui résume les débats grammaticaux de la docte assemblée, et dans lequel le malin critique a trouvé moyen de lancer à chacun son trait, dans la langue la plus souple et la plus élégante.

SERISAY.

Grace à Dieu, compagnons, la divine assemblée
A si bien travaillé, que la langue est réglée.
Nous avons retranché ces durs et rudes mots
Qui semblent introduits par les barbares Goths;
Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage,
Il fera désormais un mauvais personnage.
Or, qui fit l'important, déchu de tous honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs;
Combien que, pour ce que, font un son incommode,
Et *d'autant* et *parfois* ne sont plus à la mode.
Il conste, il nous appert, sont termes de barreau;
Mais le plaideur françois aime un air plus nouveau.
Il appert étoit bon pour Cujas et Barthole;
Il conste ira trouver le parlement de Dole,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun
Par les graves discours de l'orateur Le Brun.
Du pieux Chapelain la bonté paternelle
Peut garder son *tombeau* pour sa propre *Pucelle.*
Aux stériles esprits, dans leur fade entretien,
On permet *à ravir,* lequel n'exprime rien.

Certes, à lire ces vers, on est tenté de regretter que celui qui les a écrits n'ait pas été le fils d'un petit greffier ou d'un pauvre drapier des halles, comme d'autres plus heureux que lui, et que d'un jeu il n'ait pas été obligé de faire une occupation sérieuse. Nous ne serions pas réduit, à l'heure qu'il est, à le prendre pour sujet d'une étude de découvertes, et de nos vieux classiques ce serait, à coup sûr, un de ceux qui se ferait accepter le mieux des écoles nouvelles.

Mais à chacun son lot dans ce monde. Pendant que les éditions à la main de la comédie des *Académistes* se multipliaient dans le public, le gentilhomme auteur était déjà loin. Il avait suivi le duc d'Enghien sur les bords du Rhin, et prenait largement sa part de ces campagnes glorieuses qui devaient achever l'œuvre extérieure de Richelieu. A Nordlingen, Saint-Évremond, placé à la tête de son escadron, juste au pied d'une éminence qu'occupaient les ennemis, y soutint sans broncher, pendant trois heures, le feu de leur mousqueterie et d'une batterie de quatre pièces de campagne. Presque tout son monde y resta : lui-même fut atteint au genou gauche d'un coup de fauconneau qui le laissa près de six semaines entre la vie et la mort. A peine remis sur pied, il devint garde-malade à son tour. Le duc d'Enghien ayant été forcé de prendre le lit, à la suite des fatigues de la campagne, Saint-Évremond berça sa convalescence avec des lectures moins sérieuses cette fois que les autres. *Pantagruel* et *Gargantua* en firent d'abord les frais; mais le langage parfois plus que populaire du curé de Meudon n'allait pas toujours à l'oreille princière du grand Condé, et le lecteur intelligent se rabattit sur Pétrone, débauché de cour dont le succès ne fut pas douteux.

Quatre années s'écoulèrent ainsi au bout desquelles cette double fraternité d'armes et de lettres entre le prince de la maison de Bourbon et le cadet normand vint tout à coup à se rompre d'une façon assez bizarre. « M. le prince, dit Desmaiseaux, se plaisait à chercher le ridicule des hommes, et il s'enfermait souvent avec le comte de Miossens et M. de Saint-Évremond, pour partager avec eux ce plaisir. Un jour, ces messieurs sortant d'une de ces conversations satiriques, il échappa à M. de Saint-Évremond de demander à M. de Miossens s'il croyait que son altesse, qui aimait si fort à découvrir le ridicule des autres, n'eût pas elle-même son ridicule, et ils convinrent que cette passion de chercher le ridicule des autres lui donnait un ridicule d'une espèce toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante, qu'ils ne purent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. M. le prince en fut informé, et donna bientôt des marques de son ressentiment. Il ôta à M. de Saint-Évremond la lieutenance de ses gardes, et ne voulut plus avoir de liaison avec le comte de Miossens. »

Celui-ci prit bientôt sa revanche. Deux ans après, servant à la fois sa rancune et celle du Mazarin, il se chargea d'arrêter Condé et son frère, et les emmena prisonniers au donjon de Vincennes. Quant à Saint-Évremond, il alla retrouver tranquillement le manoir paternel,

en Normandie, où il arriva juste à temps pour assister aux premiers troubles de la fronde. Nul ne semblait devoir faire un meilleur frondeur que ce caustique gentilhomme dont la raillerie indépendante venait de narguer jusqu'au pied de sa tente le vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Lens; les meneurs du parti songèrent donc à le gagner dès l'abord.

Mais Saint-Évremond n'était pas seulement un homme d'esprit. Ce qui dominait surtout dans cette nature fine et mordante, c'était un admirable bon sens que rien n'influençait, ni l'opinion, ni l'entourage, et qui allait vite au fond des choses. Aussi ne prit-il pas un moment au sérieux cette grande mystification de la fronde, qui avait peut-être un sens dans les rues de Paris, où la foule, un peu à l'aventure il est vrai, avait accepté pour drapeau le rochet brodé d'un Brutus petit maître et tonsuré, mais non dans les rangs de cette noblesse étourdie jouant à la révolte, en Normandie, à la suite du duc de Longueville. Cette soi-disant émancipation de la noblesse, cette dernière convulsion de la féodalité expirante, comme nous disons nous autres, n'inspira au cadet de Saint-Denys qu'un fou rire qu'il satisfit tout à l'aise en écrivant sa satire intitulée : *Retraite du duc de Longueville en Normandie.*

L'arme nationale du ridicule a rarement été maniée avec autant d'adresse et de bonheur que dans ce petit pamphlet de seize pages, à la hauteur, pour le fond comme pour la forme, de la Satire Ménippée. Le duc de Longueville se décide à venir haranguer les conseillers du parlement de Rouen, après avoir fait toutefois observer par précaution, du haut d'une tour, la contenance du peuple. Le peuple est tout à la joie; le parlement entraîné promet autant d'arrêts que l'on voudra, sans rien examiner, sous la condition qu'on supprimera *le semestre*, et le duc, en attendant l'armée qu'il aura, ne songe plus qu'à en distribuer les charges. Ici se déroule une suite de malins croquis, dessinés tous de main de maître. Varicarville, *l'esprit fort*, se refuse d'abord à tout emploi, « ayant appris de son Rabbi que, pour bien entendre le vieux Testament, il y faut une application entière, et même se réduire à ne manger que des herbes, pour se dégager de toute vapeur grossière. » Il accepte pourtant le soin de la police. « Mais, comme il arrive toujours cent malheurs, il avait oublié à Paris un manuscrit du comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'artillerie et pour les vivres, ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette armée-là. » Saint-Ibal ne demande que l'honneur de faire entrer les ennemis

en France; on lui répond que messieurs les généraux de Paris se le réservent. Pour le comte de Fiesque, il obtient « une commission particulière pour les enlèvemens de quartier et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et dansant un pas de ballet. » Il y a là aussi un certain marquis d'Hectot, qui se fait donner le commandement de la cavalerie, « parce qu'il était mieux monté que les autres, qu'il était environ de l'âge de M. de Nemours lorsqu'il la commandait en Flandre, et qu'il avait une casaque en broderie toute pareille à la sienne. » Sur la même ligne se placent Hannerie et Caumenil, qui réclament la charge de maréchaux-de-camp, « Hanerie, fondé sur ce qu'il avait pensé être enseigne des gendarmes du roi; Caumenil, sur ce qu'il s'en était peu fallu qu'il n'eût été mestre-de-camp du régiment de Monsieur. » Campion demande seulement à être maréchal de bataille, « pour apprendre le métier, avouant ingénuement qu'il ne le savait pas; » Boucaule de même. « Il ne pouvait pas dire qu'il eût jamais vu d'armée, mais il alléguait qu'il avait été chasseur toute sa vie, et que, *la chasse étant une image de la guerre*, selon Machiavel, quarante ans de chasse valaient pour le moins vingt campagnes. Il voulut être maréchal-de-camp, et il le fut. »

Sans chercher à quitter le terrain de la critique littéraire, observons en passant, à titre de rapprochement historique, qu'hier encore les derniers rassemblemens de nos gentilshommes de l'Ouest, aussi inoffensifs, à vrai dire, que ceux de 1649, offraient presque le pendant de ce tableau si comiquement vrai. Au témoignage de quelques hommes de sens entraînés là par une de ces religions qui discutent rarement, et jamais qu'après, on ne trouvait que des généraux; les plus modestes se faisaient officiers, toujours en raison de l'axiome de Machiavel, si ingénieusement appliqué par Boucaule. Au surplus, l'écrivain du XVIIe siècle a parfaitement saisi le côté général des ridicules qu'il avait sous les yeux, et, laissant de côté la joyeuse raillerie, il donne en terminant, avec une gravité empreinte de tristesse véritable, le dernier mot de toutes les frondes passées, présentes et futures. « Je me tiens heureux, dit-il, d'avoir acquis la haine de tous ces mouvemens-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent point mêler. Les dupes viennent là tous les jours en foule; les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant de générosité sans honneur, jamais tant de beaux discours et si peu de

bon sens; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. » Croyez-vous bien que ceci ne soit pas de la philosophie à l'usage de notre temps? Et que dites-vous de cet homme *de fort bonne compagnie,* qui trouve au bout de sa plume un pareil enseignement et dans une langue comme celle-là ?

La première fronde apaisée, les hauteurs de Condé en suscitèrent bientôt une seconde, et Saint-Évremond, cette fois, ne se déclara pas seulement le champion littéraire de la cour. Pendant que son ami Miossens le vengeait à Vincennes d'une plaisanterie mal prise, il marchait avec l'armée royale en Normandie, contre ces mêmes gentilshommes qu'il avait mis si plaisamment en scène. Au mois de septembre 1652, il reçut, en récompense de son zèle, un brevet de maréchal-de-camp, suivi le lendemain d'une pension de 3,000 livres. Il servit ensuite avec son ami M. de Candale, le fils du duc d'Épernon, puis en Flandre, sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, et, chemin faisant, il exerçait sa verve de droite et de gauche, en *honnête homme* qui prenait ses ébattemens, jetant son rire de tous les jours sur le papier, sans autre but que d'en faire part à ses amis. Ce fut ainsi qu'il fit la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec la père Canaye,* écrite au sortir d'un dîner chez le maréchal.

Déjà avait commencé la grande querelle des jésuites et des jansénistes, et, bien loin derrière ceux-ci, pointait la secte anathématisée des esprits-forts; entre les trois, le gros des gens de qualité manœuvrait au hasard, promenant une foi cavalière, peu d'accord, la plupart du temps, avec les idées qu'on se forme volontiers du grand siècle. Nul ne l'a mieux vu, ni surtout mieux rendu que Saint-Évremond, et cette bluette de gentilhomme bel-esprit est, à coup sûr, une des pages les plus instructives de notre histoire religieuse. « A qui parlez-vous des esprits-forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que moi? Bardouville et Saint-Ibal ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de monsieur le comte, contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits-forts! Je ferois un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étois le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fièvre, comme auroit pu faire une femme, et j'enrageois de voir La Frette, ce La Frette qui s'étoit battu contre Bouteville,

s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami, ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet, pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyois le pistolet sur la tête, quand un b.... de jésuite, qui étoit dans la chambre, me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit dans une si grande colère contre lui, que je me fis janséniste. » Mais voilà notre janséniste qui devient amoureux de Mme de Montbazon. « Il y avoit toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé, un petit janséniste, qui lui parloit de la grace devant le monde, et l'entretenoit de toute autre chose en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénites. Auparavant je ne perdois pas un sermon du père Desmares, et je ne jurois que par messieurs de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites depuis ce temps-là, et si mon fils a jamais des enfans, je veux qu'ils étudient au collége de Clermont, sur peine d'être déshérités. »

Quant aux esprits-forts, le brave maréchal ne sauroit dire pourquoi il les a quittés. « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le maréchal, je ne l'ai que trop aimée, mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avoit tellement embrouillé la cervelle de premiers parens, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyois rien. Depuis ce temps-là je me ferois crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais; mais je ne saurois que vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi. »

A côté de cette figure insoucieuse et quelque peu brutale, celle du père Canaye, l'œil au ciel, et sur les lèvres un sourire éternel, à travers toutes les épreuves où le font passer les boutades du vieux seigneur, forme, par le contraste, un tableau de genre achevé. Cette scène délicieuse, dans sa férocité naïve, où le malencontreux jésuite intervient si fort à propos, n'a rien qui le déconcerte. « Remarquez-vous, monseigneur, remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : *Circuit quærens quem devoret?* Vous concevez un petit dépit contre nos pères, il se sert de cette occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer, pis que dévorer, pour vous faire janséniste. *Vigilate, vigilate;* on ne sauroit être trop en garde contre l'ennemi du genre humain. » Le bon père veut ensuite persuader à son terrible hôte qu'il n'a pas convoité *la plus belle du monde* (1). Le maréchal, qui n'a pas appris dans les ruelles « à aimer comme un sot, » et qui tient à l'en

(1) Surnom de Mme de Montbazon.

convaincre, saisit un couteau : « Voyez-vous, dit-il, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. » Étourdi par cette argumentation peu scolastique, le père se laisse aller à la peur, en présence du couteau qui demeure toujours levé : « Il s'éloignoit insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. » Mais il se remet bientôt en selle. Quand vient l'épisode de l'abbé de Rancé : « Oh ! que les voies de Dieu sont admirables! s'écrie-t-il. Que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine.* » Le triomphe du saint homme est complet, à cette bizarre déclaration de foi de l'ancien esprit-fort, tout prêt maintenant à se faire crucifier pour la religion sans savoir pourquoi. « Tant mieux, monseigneur, reprit le père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux, ce ne sont point mouvemens humains, cela vient de Dieu. *Point de raison!* c'est la vraie religion cela. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, monsieur, une belle grace! *Estote sicut infantes;* soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence, et pourquoi? parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu;* bienheureux les pauvres d'esprit, ils ne pèchent point. La raison? c'est qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison. Je ne saurois que vous dire. Je ne sais pourquoi.* Les beaux mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais.* En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce! »

Cela peut marcher de front, pour la grace et la finesse, avec les meilleurs passages des *Provinciales*, et, de plus, Saint-Évremond a sur Pascal, qu'il a précédé de deux ans (1), cet avantage immense, qu'il est aussi peu janséniste que jésuite. Tout à l'heure il vient de faire, rien qu'avec les exclamations enthousiastes du père Canaye, le procès le moins théologique et le plus serré aux doctrines exagérées de la société de Jésus sur la grace. Mais ce n'est pas là qu'est pour lui la question. Il voit clair au fond de ces controverses furibondes, et, quitte à parler pour eux, il faut que ses personnages lui livrent leur secret. « Quelle folie, lui dit le père Canaye dans un tête-à-tête confidentiel, trop confidentiel peut-être pour être bien historique;

(1) *Les Provinciales* ont été publiées en 1656.

quelle folie de croire que nous nous haïssions pour ne pas penser la même chose sur la grace! Ce n'est ni la grace, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. »

Cette indépendance tranquille, ces libres allures d'un esprit moqueur et bien portant, sans préjugés, mais sans fièvre, font de Saint-Évremond une espèce de philosophe à part, en avance réellement, non pas d'un, mais de deux siècles, et qui trouverait plutôt sa place, s'il fallait le classer par ordre d'analogie, dans les rangs de l'école critique de ce temps que dans ceux de la phalange belliqueuse des encyclopédistes : du reste, philosophe d'instinct et à ses heures, comme il était écrivain, prenant avant tout le temps de vivre, et, pour le dire en passant, viveur des plus délicats et des plus raffinés. On connaît ce fameux ordre des Côteaux dont parle Boileau dans son repas ridicule, et sur lequel Bois-Robert fit la satire intitulée : *Les Côteaux*. Or, les côteaux, ou mieux les trois côteaux, n'étaient autres que Bois-Dauphin, d'Olonne et, n'en déplaise aux convenances littéraires, Saint-Évremond en personne. Ils formaient à cette époque, avec le commandeur de Souvré, une bande privilégiée qui tenait le haut bout de la table, et dictait les lois de la bonne chère. L'évêque du Mans, M. de Lavardin, qui s'était mis aussi sur les rangs, avec autant de bonne volonté peut-être, mais moins de talent et de succès, se laissa aller un jour, au beau milieu d'un dîner, à une critique jalouse de ses heureux rivaux. « Ces messieurs, s'écria-t-il avec dépit, outrent tout à force de vouloir raffiner sur tout; ils ne sauraient manger que du veau de rivière; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de La Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit; et, pour le vin, ils n'en sauraient boire que des trois côteaux d'Ay, d'Haut-Villiers et d'Avenay. » Les trois amis relevèrent le mot et plaisantèrent si long-temps sur les côteaux de monsieur du Mans, que le nom leur en resta.

Les préoccupations culinaires n'absorbaient pas cependant Saint-Évremond au point de faire tache dans sa vie. Son vrai métier était toujours la guerre; il assista à toutes les campagnes de Flandre jusqu'à la suspension d'armes de 1659. Toute cette période qui s'écoula entre la fronde et le traité des Pyrénées fut l'époque la plus heureuse de sa longue carrière. Recherché par tout ce que la cour avait de plus distingué, entouré d'amis dévoués et puissans, et donnant le ton par l'éclat et les séductions irrésistibles de son esprit, il n'était bruit que

de lui dans les ruelles qu'il inondait de madrigaux, de dizains et de sonnets, aussi mauvais, il faut le dire, que tout ce qui se faisait alors à l'hôtel de Rambouillet.

Mes yeux, mes inutiles yeux,
Vous savez bien que dans ces lieux,
Iris fait toujours sa demeure,
Et si proche de ses appâts,
Ingrats! vous souffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

C'est sans doute après avoir jeté les yeux sur cette partie des œuvres de Saint-Évremond que le savant et judicieux Lemontey l'a rangé au nombre de « ces gens de cour et gens d'esprit qui daignaient faire des vers détestables. » Détestables! ceux-là le sont assurément; l'on a vu cependant que le chantre malheureux d'Iris avait eu un jour d'assez bonnes inspirations, et ce n'est pas comme faiseur de petits vers qu'il faut apprécier Saint-Évremond. On peut croire qu'il sacrifia sans façon au goût qui régnait alors, mais il était sans doute le premier à rire de ses vers langoureux, si peu d'accord avec toutes ses habitudes d'esprit. Ceci n'est pas une excuse de biographe honteux, car quelques pages après cette excursion poétique dans le *pays de Tendre* vient justement une espèce de satire dirigée contre les maîtresses du genre, contre les *précieuses*, qu'il définit plaisamment, d'après Ninon de Lenclos, les *jansénistes de l'amour*. Celle-là, il l'aimait et la chantait à sa manière, en raison de cette maxime qui commence une de ses lettres, « qu'il n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, et rien de si honteux qu'une vieille passion. »

Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère;
Être inconstante aussi long-temps qu'on peut,
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

Convenez que ce n'est plus là le même amoureux, et que le poète y gagne.

Notre heureux gentilhomme s'en allait ainsi devant lui, faisant blanc de sa plume et de son épée, jetant au vent son cœur et son esprit, *côteau renommé*, comme il l'écrivait en 1704, à milord Galloway, poète à la mode et philosophe sans système, ce qui est l'être deux fois; il atteignait sa quarante-huitième année, sans avoir essuyé de véritable bourrasque, à travers une époque toute semée de trou-

bles et de disgraces, et pouvait à bon droit croire sa vie fixée pour toujours; mais il était loin de compte avec le sort. Tout indulgente et modérée que fût la moquerie de Saint-Évremond, elle était trop universelle, trop insoucieuse des personnes pour être sans danger à cette cour de France, telle que l'avait laissée Richelieu. Déjà Condé lui en avait appris quelque chose. En 1654, Mazarin lui avait fait sentir par une captivité de deux ou trois mois à la Bastille l'inconvénient de certaines plaisanteries. L'incorrigible railleur ne se contente pas de la leçon. En 1659, il suit le cardinal aux conférences d'où sortit la paix des Pyrénées, et pendant que d'un bout du royaume à l'autre les joyeuses volées de cloches convoquent la France entière à un *Te Deum* général, lui n'a rien de plus pressé que d'écrire en cachette au marquis de Créqui une longue lettre dans laquelle il couvre de ridicule et le négociateur et le traité. Jusque-là tout va bien. La lettre, après avoir passé seulement par un petit nombre de mains sûres, revient bientôt entre les mains de son auteur, qui tient sous clé le scandale, et, pour plus de sûreté, Mazarin meurt quelques mois après grand ami de Saint-Évremond, qu'il avait appelé au chevet de son lit de mort pour lui lire sa fameuse satire des troubles de Normandie. Celui-ci ne pensait déjà plus à rien; mais voici que le roi le nomme pour être de ce voyage en Bretagne (1661), pendant lequel Fouquet fut arrêté, et, avant de partir, il laisse de confiance la cassette où sont ses papiers entre les mains de Mme du Plessis-Bellière, intime amie du surintendant. Arrive la catastrophe de Vaux; les gens du roi font une descente chez tous les amis de Fouquet, et s'emparent de la cassette de Saint-Évremond, où Colbert et Le Tellier découvrent la fatale lettre sur la paix des Pyrénées. Les deux élèves de Mazarin, jaloux de se montrer fidèles à la mémoire récente encore de leur maître, jettent les hauts cris auprès du roi, et intéressent si bien sa susceptibilité personnelle dans cette affaire posthume, qu'ils obtiennent un ordre d'envoyer Saint-Évremond à la Bastille. Pendant ce temps, le satirique correspondant du marquis de Créqui, peu inquiet de son crime inédit de lèse-majesté, s'en revenait à petites journées de la maison de campagne du maréchal de Clérembaut. Un des gens de Gourville, envoyé en poste à sa rencontre, le joignit dans la forêt d'Orléans, et lui apprit qu'il marchait droit au-devant de la Bastille. L'exemple de Bassompière n'était pas rassurant, et Saint-Évremond, qui avait goûté une fois déjà du régime de la prison, ne se souciait pas de faire le pendant de cette longue infortune. Il alla se cacher d'abord en Normandie, chez ses

parens; puis, craignant une perquisition, il mena quelque temps une vie errante à travers les provinces frontières, marchant la nuit, et ne s'arrêtant qu'en lieu sûr. Las enfin de tant d'alarmes et de précautions, il sortit furtivement du royaume vers la fin de l'année, et se réfugia en Hollande, l'asile classique des proscrits de cette époque.

Il n'y avait là rien de fort effrayant pour un homme qui avait passé par la fronde et par Richelieu. Une fuite était un cas prévu dans la série des chances qui attendaient tout homme de cour. Du reste, après Gaston d'Orléans et tant d'illustres personnages, à finir par le grand Condé, il était bien permis à un simple maréchal de camp de passer la frontière, sinon en partie de plaisir, du moins comme une chose assez naturelle, et avec l'espoir légitime de revenir bientôt.

Saint-Évremond passa donc gaiement les premiers jours de l'exil. Il emportait avec lui assez d'argent comptant pour être de long-temps à l'abri du besoin, sans compter une rente de deux cents écus que lui avait faite le maréchal de Créqui, et sa légitime de Normandie. Il laissa bientôt la Hollande pour l'Angleterre, où l'appelaient de nombreux amis qu'il s'y était faits l'année précédente, lors de l'ambassade du comte de Soissons, venu à Londres avec l'élite de la cour de France pour fêter la restauration des Stuart. Bel esprit, savant viveur, et par-dessus tout causeur plein de sens et de séduction, Saint-Évremond avait eu le même succès à Londres qu'à Paris. A peine reparut-il à la cour joyeuse de Charles II, qu'il se vit entouré de tout ce qu'elle possédait d'esprits sérieux ou aimables et de seigneurs distingués, Cowley, Waller, Hobbes, le chevalier Digby, le duc d'Osmond, milord Croftz, les comtes de Saint-Albans et d'Arlington. Déjà avait commencé pour les Anglais cette réputation de libres penseurs qui sonnait si mal aux oreilles du grand roi, élevé au bruit de leur brutale révolution. La philosophie calme et indépendante de Saint-Évremond put respirer à l'aise dans cette atmosphère de tolérance universelle. Ni princes, ni ministres, ni jésuites, ni jansénistes, n'avaient beaucoup, à vrai dire, entravé ses allures, du temps qu'il était en France; les décisions même de l'opinion, en matière politique comme en matière littéraire, avaient glissé sur sa raison sans l'entamer. Il manquait néanmoins à ces résistances instinctives d'un esprit maintenu droit par le sentiment seul de sa force, l'autorité de l'exemple et l'appui du milieu. Il trouva l'un et l'autre en Angleterre. Là, Saint-Evremond ne fut plus un esprit-fort, mais un philosophe, philosophe exclusivement pratique il est vrai, en dehors de toute école et de toute théorie, et qu'on ne saurait rallier sous aucun

drapeau scientifique, pas même sous celui du scepticisme, mais philosophe de bon aloi, enfant légitime de Rabelais et de Montaigne, ces vieux interprètes du bon sens gaulois, et quelque peu père de Voltaire lui-même, quoique, en fils honteux, le *patriarche de Ferney* ait paru renier le courtisan de Louis XIV et de Charles II.

L'occasion, le caprice, le plaisir de pourchasser des ridicules, avaient inspiré à Saint-Évremond ses premiers essais, composés à l'aventure, dans ses momens perdus. Les loisirs de l'exil lui remirent la plume à la main. Reprenant à tête reposée ses premières études sur l'antiquité, l'ancien secrétaire du grand Condé mit à profit les souvenirs de ses lectures sous la tente, et, pour son entrée dans la littérature sérieuse, il écrivit le livre sans contredit le plus remarquable de critique historique au XVIIe siècle. Les cent pages qui nous restent de ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain* paraîtraient peut-être un peu passées de mode aujourd'hui, après les hardiesses aventureuses et les progrès de la mise en scène de l'école moderne; mais, à l'époque de Rollin et de Crévier, elles ne pouvaient sortir que d'une tête admirablement organisée. Elles sont, pour le sens et l'intelligence historiques, bien au-dessus des phrases éloquentes de l'*Histoire universelle*, et, n'en déplaise au XVIIIe siècle, elles ont pu fournir à Montesquieu le cadre et l'idée première de son fameux *Essai*. Ajoutons que, comme œuvre de style, elles peuvent soutenir la comparaison avec les maîtres. Nous ne citerons qu'une page prise au hasard.

« Les premières guerres des Romains ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers... Considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des tumultes que de véritables guerres; et, à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vu l'espèce d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie, des gens qui se reposoient de la sûreté de leur garde sur des oies et sur des chiens dont ils punissoient la paresse ou récompensoient la vigilance. Cette façon grossière de faire la guerre a duré assez long-temps. Les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves et peu entendus qui avoient à faire à des ennemis moins courageux et plus ignorans : mais, parce que les chefs s'appeloient des *consuls*, que les troupes se nommoient des *légions*, et les soldats des

Romains, on a plus donné à la vanité des noms qu'à la vérité des choses; et sans considérer la différence des temps et des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papyrius Cursor, sous Curius Dentatus, que sous Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée et sous César... Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement, et, sachant que tous les siècles ont leurs défauts et leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur ame du temps de leur père et du leur propre; mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, et de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison : *Majores nostri! majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. »

Malheureusement l'ordre et la suite manquent à cette série de chapitres aussi sensés que spirituels, et çà et là de graves lacunes s'y font sentir. Saint-Évremond était l'homme du monde qui attachait le moins d'importance à tout ce qui était sorti une fois de sa plume. Jamais il n'avait voulu descendre jusqu'aux libraires, qui s'en sont bien vengés depuis, et ses écrits continuaient à être colportés de la main à la main, en copies manuscrites. Quand plus tard on voulut rassembler en un faisceau ses œuvres éparses, on ne retrouva plus que la moitié des *Réflexions*. L'auteur insouciant refusa quelques heures de travail à son enfant mutilé, et ne pensa plus à un ouvrage qui, à lui seul, soutenu auprès du public par un homme tel que La Harpe et Marmontel, eût pu suffire à une honnête réputation d'historien et de philosophe.

Les *Réflexions* ne furent pas le seul fruit du premier séjour de Saint-Évremond en Angleterre. Il y écrivit aussi le *Jugement sur César et sur Alexandre*, puis le *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, fantaisies littéraires assez à la mode parmi les beaux esprits du temps, qui les préféraient aux œuvres de longue haleine, et que l'on pourrait comparer à nos feuilletons, dont elles ont à peu près l'importance. Il faut en excepter ce qui regarde Pétrone. Pétrone était l'auteur favori de Saint-Évremond. De tous les anciens, c'était celui qu'il trouvait le plus honnête homme. Il en parle avec cette bienveillance chaleureuse que chacun se sent malgré soi, quand il se juge lui-même en autrui. Et de fait rien ne ressemble au *côteau* Saint-Évremond, comme Pétrone, cet homme *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum* que nous a dépeint Tacite. C'est la même physionomie, le même style, le même esprit, la même manière d'entendre la vie et la mort. Non content de l'avoir mis en honneur auprès du vainqueur de Rocroy, Saint-Évremond se fit son prôneur officieux, et lui

donna ses grandes entrées dans la république des lettres, où jusqu'alors on l'avait jugé trop futile pour s'occuper beaucoup de lui. Il traduisit même sa *Matrone d'Éphèse*, et mit sur la voie La Fontaine, autre philosophe de la même école, moins l'*erudito luxu*, qui n'en sut pas moins retrouver sa parenté, et donner dans sa bibliothèque, c'est-à-dire dans celle de M[me] de la Sablière, une place à Pétrone, entre Baruch et Rabelais.

Entre tous ses amis de Londres, Saint-Évremond en avait distingué deux, le duc de Buckingham et M. d'Aubigny, ce janséniste homme d'esprit qu'il mit en scène après le père Canaye. Ce furent eux qui le poussèrent à écrire sa comédie de *Sir Politick would be* (le prétendu politique), comédie « à la manière des Anglais, » est-il dit dans l'édition de ses œuvres; et véritablement le goût français aurait peine à s'en accommoder tout-à-fait. Cela ne ressemble à rien de ce que nous appelons une comédie, ni comme intrigue, ni même comme dialogue. Il est vrai que *Sir Politick* n'a jamais eu la prétention de paraître sur les planches, et bien lui en a pris. Nous pouvons toutefois, sans outre-passer nos droits d'indulgence, demander grace pour un tableau de mœurs délicieusement touché, d'autant plus piquant pour nous que le même ridicule est encore aujourd'hui sous nos yeux, conservant les mêmes allures, avec cet attrait de plus qu'il a changé de place.

C'est un touriste allemand qui fait ainsi sa profession de foi :

« C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager. Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Sitôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage. La première chose dont on se fournit, c'est d'un itinéraire qui enseigne les voies; la seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent, en partant de chez eux, d'un livre blanc bien relié qu'on nomme *Album amicorum*, et ne manquent pas d'aller visiter les savans de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom; ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sentencieux et quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur, estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive d'avoir connu de vue ces gens doctes qui font tant de bruit dans le monde, et d'avoir un *specimen* de leur écriture. Ce livre nous est aussi d'un grand secours dans nos débauches, car, lorsque toutes les santés ordinaires

ont été bues, on prend l'*Album amicorum*, et faisant la revue de ces grands hommes qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un *journal* où nous écrivons nos remarques à l'instant même que nous les faisons. Rarement nous attendons jusqu'au soir; mais jamais voyageur allemand ne s'est couché sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vu durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe, il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les rivières, nous en devons savoir la source, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de passages, et particulièrement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un amphithéâtre, le débris d'un temple, quelques arches d'un pont, de simples piliers; il faut tout voir. Je n'aurais pas fait d'ici à demain, si je voulais vous compter tout ce que nous remarquons dans chaque ville. »

En regard de cet original se dessine avec non moins de bonheur la figure impertinente d'un petit marquis français qui s'inquiète bien « de savoir l'original, la copie, l'antique, le moderne, et cent autres fadaises de cette nature-là. » Il ne fait pas métier de voyageur; mais, si l'envie lui prend de l'être « dans l'inutilité de la paix, dans l'absence d'une maîtresse, dans une disgrace qui arrive à la cour pour une belle action, » il n'a pas affaire de marbres, de tombeaux, de statues : « on cherche à connaître les cours étrangères pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les honnêtes gens et les dames. » Notez que c'est un marquis de cour, marquis sans marquisat, « ce qui n'est bon que pour les vieux seigneurs de province, qu'on ne voit pas dans les cabinets, » un de ces marquis « qui se font eux-mêmes leur qualité, sans avoir besoin du roi pour cela. » Notre homme vient en Angleterre, par exemple; voici sa manière de voir le pays :

« Je regarde l'ordinaire le plus proche de Wite-Hall, qui soit bon, et où viennent les plus honnêtes gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns et lier avec eux un peu d'amitié. Je bois durant le repas à leur santé, sans oublier la civilité angloise après avoir bu. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre me semblent meilleures que les lardées. Je me crève de *poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; et s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire

apporter des pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à Wite-Hall : je suis les derniers; et quand le roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Écoutez ma manière, madame; elle est assurément fort noble. Sitôt que sa majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation : cela n'a-t-il point d'effet, j'élève le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entends qu'on se demande à l'oreille : « Qui est ce François-là? — Le marquis de Bousignac, » dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procédé les étonne, et je me rends maître généreusement de la conversation. Le même soir, je vais chez la reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la langue, mais on fait une révérence de certain air qui attire les yeux des belles; et, sans vanité, on a je ne sais quoi de galant qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands seigneurs : *mylord*, *mylord*, *mylord-duc*, je ne sais que dire après; mais il n'importe, la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les dames qui parlent françois, et dis en passant quelque méchant mot anglois aux autres. La *mylédy* sourit pour le moins, et quelquefois il se fait de petites conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos courtisans et pour nos dames, non pas des tombeaux de Westminster, non pas Oxford et Cambridge. »

A peine écloses, toutes ces fantaisies de Saint-Évremond passaient la mer et venaient en France faire les délices de la cour et de la ville. Pour l'auteur, il restait toujours sous le coup d'une espèce de proscription, et soit qu'il se fût endormi dans la société de ses amis de Londres, soit que ceux qu'il avait à Versailles et à Paris eussent craint de mettre trop de chaleur dans leurs démarches, sous les yeux de Colbert et de Le Tellier, quatre ans s'étaient écoulés déjà sans que son affaire eût fait un pas. L'ennui le prit alors, mais cet ennui profond et maladif qui ne se rencontre guère qu'en Angleterre et qui est un cas sérieux de mort, le *spleen* pour tout dire. Sa santé commençait à dépérir, et la fameuse peste de Londres, dont les premiers symptômes se faisaient sentir alors, allait l'emporter sans doute, quand les médecins le renvoyèrent en Hollande (1664).

Revenu à La Haye, Saint-Évremond retrouva toutes les ressources de sa philosophie douce et patiente. « Après avoir vécu dans la contrainte des cours, écrivait-il au marquis de Créqui, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une république, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune,

il serait honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune. Quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous, et, revenus des sentimens de l'ambition au désir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois mettent à couvert des volontés des hommes, et où, pour être sûrs de tout, nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes. » Du reste, le pays qui avait servi d'asile à Descartes ne fut pas moins hospitalier pour Saint-Évremond. Sa réputation, qui recevait encore je ne sais quel lustre de sa disgrace, était alors dans tout son éclat. Ce qu'il y avait de plus distingué à La Haye se groupa autour de lui, comme on avait fait à Londres. Ministres, ambassadeurs, voyageurs illustres, sans compter les célébrités du pays, Vossius, Heinsius, Spinosa, recherchaient de toutes parts son commerce, et inclinaient volontiers leur supériorité d'hommes de science ou de grands seigneurs devant l'esprit et le sens de ce petit gentilhomme, écrivain par caprice et philosophe par instinct. Du nombre des plus empressés fut le comte de Lionne, le neveu du ministre de Louis XIV, qui, de retour en France, ne songea plus qu'à obtenir le rappel de Saint-Évremond. Mais il avait trop compté sur le crédit de son oncle. En vain fit-il jouer tous les ressorts en faveur de son protégé, en vain intéressa-t-il à sa cause Turenne lui-même et le tout-puissant Lauzun : le maître demeura inflexible, sans que rien expliquât en apparence cette obstination de rancune. Voltaire, qui se prétendait bien informé, en fait honneur à quelque mystérieuse histoire du genre de celle qui rendit Auguste sourd aux poétiques lamentations d'Ovide. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'un secret instinct tenait le grand roi en garde haineuse contre cet esprit si dangereux de finesse et de liberté. L'homme qui s'accommodait si facilement du régime d'une république était un mauvais compagnon à donner aux courtisans de l'OEil-de-Bœuf.

Las de voir tous leurs efforts inutiles, les MM. de Lionne décidèrent enfin Saint-Évremond à leur écrire une lettre destinée à être montrée au roi, et, pour leur complaire, le satirique gentilhomme fit violence à sa nature jusqu'à descendre à la servilité. « Les ordres du roi, dit-il en finissant, ne trouvent aucun sentiment dans mon ame qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans contrainte, par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne, et rien ne sauroit me

rendre malheureux, puisqu'il ne sauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses affaires. » Phrases aussi affligeantes à lire, après ce que nous avons vu de Saint-Évremond, que certaines préfaces de Corneille et de Voltaire. Quoiqu'il soit d'assez mauvais goût à un biographe, dont le métier est de tout voir sans émoi, de se voiler la face devant les erreurs de ses héros, et de changer l'histoire en complainte, on ne saurait se défendre d'un sentiment de tristesse profonde en voyant les ames les plus fermes, les esprits les plus sains et les mieux faits, se mentir ainsi à eux-mêmes et venir nous gâter notre admiration. Le bas-empire n'aurait pas mieux trouvé, et cela dépasse le *morituri te salutant*, qui peut, à toute force, invoquer le correctif de l'ironie. Hâtons-nous d'ajouter que Saint-Évremond avait pour lui la grande excuse de l'ennui, dissolvant terrible à la longue, père aussi fécond que l'*oisiveté*, quoiqu'il n'ait pas eu les honneurs du proverbe. Tout choyé qu'il se voyait en Hollande, l'ancien compagnon de Candale, d'Olonne et de Bois-Dauphin, ne retrouvait plus là cette vie animée et complète, cette circulation rapide d'esprit, d'affaires et de plaisirs, qui devient la plus impérieuse des habitudes, et les souvenirs de Versailles et de Paris lui rendaient parfois La Haye bien monotone. Le découragement s'empara de lui quand il apprit que ses humbles protestations n'avaient servi de rien, et que le maître demeurait inexorable. Sa correspondance avec le comte de Lionne prend alors je ne sais quelle teinte chagrine, toujours spirituelle il est vrai, tout empreinte d'un abattement déguisé par l'expression. « Je me contente de l'isolement, dit-il, quand il se faut passer des plaisirs. J'avois encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne chère; il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées. »

Cependant son parti était pris, et, renonçant à tout espoir de retour, il s'arrangeait déjà pour mourir entre Spinosa et Vossius, son *ami de lettres*, comme il l'appelait, quand le chevalier Temple lui apporta, en 1670, des lettres du comte d'Arlington, qui l'invitait à revenir à Londres, où Charles II lui offrait une pension de 300 livres sterling. C'était un coup de fortune pour le pauvre cadet de Normandie, dont les affaires s'étaient cruellement dérangées en France par suite de cette absence prolongée. Il accepta Londres « comme un milieu entre les courtisans français et les bourguemestres de Hollande, » et repassa la mer pour la dernière fois. A peine était-il en Angleterre,

qu'il apprit la mort du marquis de Lionne, et la disgrace de Lauzun, plus éclatante encore, s'il était possible, que sa fortune; privé du même coup de ses deux protecteurs les plus puissans, il dut se résigner sérieusement à sa vie d'exilé.

Mais l'opinion n'avait pas ratifié l'interdiction royale. Habitant de Londres ou de La Haye, Saint-Évremond n'avait pas cessé d'appartenir à la France, non pas seulement par ses amitiés privées, mais par les sympathies de sa parole, arrivant toujours, pour ainsi dire, *incognito*, et toujours avidement recueillie. Pendant son séjour en Hollande (1668), il courut dans Paris une dissertation manuscrite sur l'*Alexandre* de Racine, où l'on rappelait le nouveau-venu à ce sentiment plus viril de l'antiquité dont Corneille avait eu le secret, et où, sapant son œuvre par la base, on lui reprochait tout crûment de n'avoir « connu ni Alexandre, ni Porus. » « Porus, disait le critique anonyme, Porus que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie. » Puis venait un pompeux éloge du grand Corneille, roi déshérité de la scène depuis *Andromaque* et *Britannicus*, et une théorie de l'amour tragique tout à l'avantage de l'auteur du *Cid* et de *Cinna*. La pièce fit du bruit; elle avait été lancée dans la circulation par Mme la présidente Bourneau, « une femme fort vue en Angleterre, » qui l'avait reçue en confidence de Saint-Évremond. Déjà Barbin avait mis la main dessus, et se préparait à l'étaler sur les degrés de la Sainte-Chapelle. Les amis de Racine s'en émurent, et l'écho en arriva sans doute jusqu'à l'auteur, qui, fatigué à son ordinaire du retentissement qu'avaient ses moindres productions, écrivit à Lionne pour se plaindre de l'indiscrète présidente. « Je hais extrêmement, disait-il, de voir mon nom courir par le monde, presqu'en toutes choses, et particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir, et ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. »

Cette fois, du reste, il se trouva glorieusement dédommagé de ses ennuis d'auteur à la mode. Le vieux Corneille se sentit remué, au milieu des déboires de sa décadence, d'un hommage qui lui venait de si bon lieu. Il écrivit à Saint-Évremond pour le remercier, et cette lettre du grand poète, perdue dans le recueil des œuvres du gentil-

homme, n'est pas une des choses les moins curieuses qu'il renferme. « Vous m'honorez de votre estime, écrivait Corneille, avec la fierté douloureuse du lion moribond; vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu, et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue après cela que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur les débris imaginaires des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode. »

Et plus loin :

« Que vous flattez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur! J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« CORNEILLE. »

Il deviendrait trop long de suivre pas à pas Saint-Évremond dans sa longue vie littéraire. Il avait cinquante-sept ans quand il vint pour la seconde fois en Angleterre. Pendant trente-trois ans qu'il vécut encore, il resta le libre penseur, l'écrivain de fantaisie que nous avons montré. Le théâtre et les anciens étaient les sujets ordinaires sur lesquels s'exerçait sa verve complaisante, toujours au service d'une prière, d'une invitation, souvent d'un caprice. La vieil-

lesse le prit ainsi, tranquille et résigné, promenant sur toutes choses un regard limpide et serein, et laissant cheminer, la bride sur le cou, son intelligence vierge du mors et de l'éperon, uniquement inquiet de jouir de lui-même, et d'en faire jouir les gens qu'il aimait. On a fait de Saint-Évremond un épicurien. Peu lui importe Épicure, comme aussi bien tout autre arrangeur de systèmes. Tout ce qui sent l'effort, tout ce qui se pose en parti pris, l'effraie; constance et vertu même sont pour lui des mots trop sévères dont il n'ambitionne pas l'éclat. Il préfère se laisser aller paresseusement à la pente d'une nature indulgente et sage qui l'emmène doucement au travers, ou plutôt à côté des embarras de la vie. C'est là de la morale relâchée, si l'on veut, mais relâchée de si bonne foi, et d'un résultat si inoffensif, exposée surtout avec tant de grace et de charme, qu'en vérité elle peut demander à ceux qui s'appellent les gens vertueux, qui d'entre eux osera bien lui jeter la première pierre. On peut en suivre tout au long les développemens et les principes dans la lettre de Saint-Évremond au maréchal de Créqui, « qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, et ce que je pensois de toutes choses dans ma vieillesse. » Il donne là son dernier mot, sans vanterie ni fausse honte, avec une bonhomie douce et fine, capable de désarmer les plus rigides.

« Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir, et elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister, et au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait; par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens : je garde ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

...... « L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît, sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et

tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvemens, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

« Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie, c'est que je n'ai jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir, et la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse au contraire, que j'en ai été plus vicieux; ce qui ne venoit point d'une perversité d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime. »

Hâtons-nous de dire, pour notre responsabilité morale vis-à-vis de ceux qui n'entendent point facilement raillerie à l'endroit de cette pauvre vertu, si lestement sacrifiée par notre philosophe, hâtons-nous de dire que nous ne présentons point ceci comme un enseignement. Lui-même, au surplus, ne cherche point à ériger en théorie la méthode qu'il s'applique, et cette complaisance mutuelle de la passion et de la raison, si commode pour arranger sa vie, il sait bien nous la donner pour ce qu'elle vaut. C'est moins une prédication qu'une confession qu'il fait là, confession sans remords, il est vrai, et qui n'invoque point d'absolution. C'est le récit d'un homme qui s'est fait sa route par les sentiers les plus faciles, et qui s'accuse en riant de paresse.

Il est curieux après cela de voir quelle sorte de chrétien faisait Saint-Évremond. A coup sûr, celui-là ne devait pas l'être à la façon de Bossuet ou de Pascal. Sans parler de la pratique dont il fait évidemment bon marché, il n'accepte guère que ce qui lui plaît de la croyance. Nous avons déjà vu sur quel ton d'ironique incrédulité il le prend avec les grandes questions religieuses qui mettaient aux prises les docteurs de son temps, et quel mince respect il garde aux docteurs eux-mêmes. Dans sa comédie des *Opéras*, œuvre assez faible du reste, composée dans le but d'amuser Mme de Mazarin, Saint-Évremond amène l'histoire du médecin Guillaut, qui fait appeler *monsieur le théologal, son bon ami*, « pour prendre congé de ce monde entre ses mains, et se préparer à l'autre. » Son ame est en assez bonne assiette, n'était une chose, dit-il, qui l'inquiète : « C'est d'avoir abusé le peuple trente ans durant, dans la profession et l'exercice d'une science où je ne croyois point. »— « Scrupule d'un

« homme affoibli par la maladie, s'écrie Millaut le théologal; chacun « fait son métier, et n'en répond pas. Je suis théologal il y a vingt « ans, et ne suis pas plus assuré de ma théologie que vous de votre « médecine; cependant je n'ai pas le moindre scrupule, car, comme « j'ai dit, chacun sa profession. » Une sorte de répulsion instinctive se laisse apercevoir chez Saint-Évremond toutes les fois que viennent à se rencontrer sous sa plume ces mots encore si révérés de docteurs et de théologiens. « Il n'y a rien de si bien établi chez les nations, dit-il quelque part, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire en Dieu, et cependant on demande publiquement dans les écoles s'il y en a un. »

Ces plaisanteries à bout portant de notre gentilhomme esprit-fort ouvrent évidemment la voie aux hardiesses religieuses du XVIIIe siècle. Il y a loin pourtant de cette méfiance moqueuse d'*honnête homme* qui fait ses réserves aux sarcasmes, trop souvent grossiers, de Voltaire, aux invectives furibondes de Raynal et de Diderot. Saint-Évremond reste chrétien, quoi qu'il en ait; quand il parle du christianisme, il dit nettement « notre religion, » et même il ne s'agit pas seulement avec lui d'un christianisme vague et purement philosophique, comme il s'en fabrique aujourd'hui. « Dans la diversité des créances qui partagent le christianisme, dit-il, la vraie catholicité me tient autant par mon élection que par habitude et par les impressions que j'en ai reçues. » Croyant, incrédule, railleur de bonne foi, avec des retours sincères au sentiment religieux, il laissait flotter tranquillement son esprit, disant, sans s'émouvoir, « que le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais. » Dans un portrait qu'il s'est plu à faire de lui-même, Saint-Évremond expose tout à l'aise cette incrédulité pacifique, en quelques vers, assez mauvais du reste, mais qui n'ont à coup sûr rien d'impie.

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété;
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de sa providence
Il trouve son bonheur et sa félicité.

Rousseau aurait appelé cela du déisme, et Fénelon du quiétisme :

c'est tout simplement le laisser-aller d'un esprit qui se possède sans lutte et sans effort; mais, de quelque nom qu'on l'habille, cela ne doit faire peur à personne.

Avant d'arriver au terme de cette longue carrière, doucement fournie au milieu de tant d'agitations, il faut passer par un de ces calmes amours de vieillard, qui ont tant de fraîcheur et de grace quand on ne cherche pas à transiger avec ses cheveux blancs. En 1675, l'arrivée à Londres de la duchesse de Mazarin vint porter le dernier coup aux regrets déjà bien pâles de notre exilé, qui atteignait alors sa soixante-deuxième année. Hortense Mancini, l'une de ces fameuses nièces de Mazarin, qui avaient pensé donner une reine à la France, était alors une des femmes les plus célèbres de ce monde cosmopolite des cours et des *cabinets*, pour nous servir d'une expression de notre marquis de Bousignac. Charles II, du temps qu'il n'était encore que simple prétendant, l'avait demandée jusqu'à deux fois en mariage sans pouvoir l'obtenir du Mazarin, et, malgré l'affront de ce double refus, il était encore tout prêt à l'épouser lors de son retour en Angleterre, si ses ministres ne fussent intervenus. Le duc de Savoie se mit ensuite sur les rangs sans plus de succès. Il faut dire que la dot était de vingt millions, ce qui donnait à l'oncle quelque droit de faire le difficile. Par une cruelle dérision, la pauvre Hortense, pour qui les rois et les princes n'étaient pas assez bons, tomba, avec sa dot, entre les mains du maréchal de La Meilleraye, espèce de maniaque bigot et taquin, qui prit son nom au lieu de lui donner le sien, et la rendit en revanche la plus malheureuse femme du monde. Enfant volontaire et gâté, légère, galante, amoureuse avant tout de mouvement et de liberté, et chrétienne indigne en vraie nièce de cardinal, Mme Mazarin se trouva soumise à une sorte de vie claustrale, à laquelle, par un raffinement de rigorisme conjugal, on refusait même les consolations inoffensives de l'indépendance intérieure. Il faut ajouter qu'elle le rendit bien à M. de La Meilleraye. Après sept ans d'espiégleries mutines, de bouderies, de fuites à l'hôtel Conti, à l'hôtel Soissons, aux abbayes de Chelles et de Sainte-Marie de la Bastille, elle s'habille en homme par une belle nuit de juin 1668, avec une de ses filles nommée Nanon, et se lance à travers champs sous la singulière sauvegarde d'un domestique de son frère, le duc de Nevers, et de Courbeville, un gentilhomme au duc de Rohan, qu'elle n'avait jamais vu. Elle alla ainsi jusqu'à Milan, où l'attendait sa sœur, Mme la connétable, et dit adieu de grand cœur

à la France, sa patrie de passage, laissant à Nevers le soin de chansonner les infortunes conjugales de son beau-frère.

Une fois jetée dans cette vie d'exception, Mme Mazarin courut quelque temps le monde; elle alla de Milan à Venise, de Venise à Sienne, de Sienne à Rome, reparut en France, puis repassa les Alpes, voyageant, ainsi que disait Mme de Grignan, qui lui donna des chemises comme elle passait à Aix, « en vraie héroïne de roman, avec force pierreries et point de linge blanc. » Des millions de cette dot tant vantée, il ne restait à la belle fugitive qu'une pension de vingt-quatre mille francs, assez maigrement servie par l'époux délaissé. Encore la devait-elle à un ordre exprès du roi, qui n'avait oublié ni la nièce de Mazarin, ni surtout la sœur de Marie Mancini. Quand Mme de Mazarin revint en France pour solliciter sa pension, on voulut la retenir à la cour. « M. de Lauzun me demanda, dit-elle dans ses mémoires, ce que je voulois faire avec mes vingt-quatre mille francs; que je les mangerois au premier cabaret, et que je serois contrainte de revenir après, toute honteuse, en demander d'autres qu'on ne me donneroit pas. » Mais l'amour de l'indépendance fut plus fort. Elle préféra s'enterrer à Chambéry, sous la protection de son ancien soupirant le duc de Savoie. Quand celui-ci vint à mourir, la cour d'un autre de ses adorateurs, du roi Charles II, lui offrit un asile. Charles vivait alors sous les lois de la duchesse de Portsmouth, favorite altière et détestée, qui avait fait de son royal amant le très humble pensionnaire de Louis XIV. Le parti national voulut combattre cette influence funeste, et fit proposer tout simplement à Mme Mazarin de venir détrôner la maîtresse régnante. Il n'y avait là rien d'offensant dans les idées du temps. Hortense accepta sans façon la concurrence, et n'eut qu'à paraître pour rallumer chez le roi les feux du prétendant. Déjà l'astre de la duchesse pâlissait : sa rivale avait reçu du roi une pension de quatre mille livres sterling, et la cour attentive était en suspens; mais, aussi légère en intrigue qu'en mariage, la nouvelle venue s'éprit tout à coup d'une belle passion pour un certain prince.... de Monaco, et ne s'occupa plus du Stuart, qui, de dépit, lui retira sa pension, pour la lui rendre, il est vrai, bientôt après. Quant à elle, tout insoucieuse d'avoir manqué pour un caprice son sceptre de la main gauche, elle ne pensa plus qu'à mener joyeuse vie à Londres, et fit de sa maison une espèce de pendant à feu l'hôtel de Rambouillet. « On s'y entretenoit sur toutes sortes de sujets; on disputoit sur la philosophie, sur l'histoire, sur la religion;

on raisonnoit sur les ouvrages d'esprit et de galanterie, sur les pièces de théâtre, les auteurs anciens et modernes, l'usage de notre langue, etc. (1). » Comme Hortense était moins exclusivement littéraire que la fameuse Julie, les plaisirs avaient aussi leurs entrées dans son cercle. Morin, qui avait importé la bassette en Angleterre, *taillait* d'ordinaire chez elle, et l'on ne s'y contentait pas toujours de « raisonner sur les ouvrages de galanterie. » Bref, tout y allait de façon que son dévot mari, dans un *factum* qu'il fit imprimer plus tard contre elle, crut pouvoir le prendre sur ce ton curieux : « Mme Mazarin faisoit de sa maison un bureau public de jeu, de plaisir et de galanterie; une nouvelle Babylone, où des gens de toutes nations, de toutes sectes, parlant toutes sortes de langues, marchoient en confusion sous l'étendart de la fortune et de la volupté. » Telle était, en corrigeant toutefois la pieuse exagération de cette phrase biblique, telle était la femme au char de laquelle notre philosophe demeura enchaîné pendant vingt-quatre ans.

Admis d'abord avec la foule aux séances académiques, dont le poids reposait en grande partie sur lui, Saint-Évremond conquit bientôt l'intimité, puis finit par se déclarer amoureux, mais amoureux de si bonne grace et si peu exigeant, que le ridicule ne l'atteignit jamais. Rien n'est touchant et paternel comme les petites lettres où lui-même plaisante avec sa passion. Il se laisse aller, avec cette calme négligence des esprits qui ont la conscience de leur force, aux caprices, aux railleries, aux agaceries d'enfant de la folle *vagabonde*, selon l'expression d'un mauvais plaisant, dans un sonnet satirique du temps. « Pour les attentats que vous me conseillez, écrivait-il au comte d'Olonne, je suis peu en état de les faire, et elle est en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent et la pluie, quelle santé que celle de M. Saint-Évremond! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux et baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Mme Gabrielle, et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis. Le papier me manque. Je vous prie de me mettre au rang des amis solides. Miracle-d'Amour est votre servante. » Et au comte de Saint-Albans : « Mme Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, et pour jeter une carte du talon, quand je joue sans prendre avec quatre matadors. Je m'adresse à

(1) Desmaizeaux, p. 139.

M. de Monaco, qui me dit sérieusement, et avec un air de sincérité : — De bonne foi, monsieur, monsieur de Saint-Évremond, je regardois ailleurs. — Votre ami, M. de Saissac, rit beaucoup et ne décide rien. M. Courtin déclare que « *la vexation est grande.* » Mais toutes les déclarations de M. Courtin font peu d'effet. »

Miracle-d'Amour ne se contentait pas de tricher au jeu son vieil adorateur. Aussi leste avec ce grand esprit qu'elle l'était avec toute personne et toute chose, la belle Hortense trouvait je ne sais quel malin plaisir à se faire un jouet de son Saint-Évremond. Tantôt, en Dulcinée farouche, elle le renvoyait aux infortunes du chevalier de la Triste-Figure; tantôt, s'émancipant tout-à-fait, elle ne l'appelait plus que son *vieux satyre*. Lui, toujours égal et de bonne humeur, se prêtait avec sa douce gaieté aux fantaisies irrévérencieuses de l'enfant gâté, et remontait avec un aplomb spirituel sur le terrain glissant d'une galanterie surannée. « On porte envie, lui écrivait-il, aux injures que vous me dites; il n'y a personne qui ne voulût être appelé sot, comme je le suis : cependant, madame, il y a des graces moins détournées, des graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts : Mme Hyde vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses couches, pourvu que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger; Mlle de Beverwert est prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me semble que je la vois, les cheveux en désordre et les coëffes de côté, tout inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement : *Baisez le vieillard, reine, baisez-le.* Que ferez-vous, madame? Négligerez-vous les prières, les avertissemens, les oracles?... S'il en est ainsi, madame, plus de sainteté, plus de sagesse, plus de reconnoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple femme, comme une petite coquette, à qui une ride fait peur, et que des cheveux blancs peuvent effrayer. »

Le bruit de cette passion vint bientôt jusqu'en France, et le commentaire ne dut pas lui manquer; néanmoins, comme derrière ces plaisanteries de part et d'autre se cachait un sentiment vrai, une affection réelle et solide, une de ces amitiés où la question de sexe entre, il est vrai, pour leur donner quelque chose de plus tendre, mais qui n'emploient les mots d'amour que comme un masque sans conséquence, il n'y eut que du respect à Paris ainsi qu'à Londres pour une liaison qui vengeait bien Mme de Mazarin des petits vers des beaux esprits et des indignations vertueuses de certaines gens. Ce fut elle qui retint Saint-Évremond en Angleterre quand vint la

révolution de 1688. Le comte de Grammont lui fit savoir que le roi se relâchait enfin de son inflexible sévérité. « Ce prince, dit Desmaizeaux, voyant que la guerre allait s'allumer entre les deux nations, craignit qu'il n'y eût du danger pour M. de Saint-Évremond à demeurer au milieu d'un peuple irrité contre la France. » Singulière attention pour un sujet oublié, qui, après vingt ans d'absence, avait, pour ainsi dire, changé de patrie! Le vieil exilé en fut peu touché. Il répondit au comte de Grammont qu'il était trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimait mieux rester, par choix, à Londres, où il était connu de ce qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à sa loupe (1) et à ses cheveux blancs, à ses manières et à son tour d'esprit, que de retourner en France, où il avait perdu toutes ses habitudes, où il serait comme étranger, et où à peine connaîtrait-il un autre courtisan que le comte de Grammont lui-même.

Dix ans après, Mme Mazarin mourut à sa maison de campagne de Chelsey. *Miracle-d'Amour* avait alors cinquante-trois ans; mais c'était une de ces beautés de pure race sur lesquelles le temps semble ne point avoir de prise. Au dire de tous, elle avait conservé toute sa fraîcheur, et, pour Saint-Évremond, qui arrivait à sa quatre-vingt-sixième année, elle était encore aussi belle que le premier jour. Tous les amis du survivant s'émurent à ce coup. « Quelle perte pour vous, monsieur! lui écrivit Ninon de Lenclos, restée fidèle à sa manière à son amoureux de 1658; si on n'avait pas à se perdre soi-même, on ne se consolerait jamais. » Les instances devinrent plus vives alors pour le rappeler à Paris; mais cette ame si douce et si ferme à la fois se trouvait enfin brisée, et ne pensait plus qu'à laisser arriver son heure. Saint-Évremond refusa obstinément ce qu'il avait tant désiré autrefois. Du reste, il est impossible de s'envelopper dans son manteau en s'y drapant moins qu'il ne le fait. « Vous ne pouviez, écrivait-il au marquis de Canaples, vous ne pouviez me donner de meilleures marques de votre amitié qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis et de la force de mon esprit poûr me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de

(1) « Vingt ans avant sa mort, il lui vint entre les deux sourcils une loupe qui grossit beaucoup. Il avait eu dessein de la faire couper; mais, comme elle ne l'incommodait point, et que cette espèce de difformité ne lui faisait aucune peine, M. Lefèvre lui conseilla de la laisser, de peur que cette opération n'eût des suites fâcheuses dans une personne de son âge. Il se raillait souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte et sur ses cheveux blancs, qu'il avait mieux aimé garder que de prendre la perruque. » (DESMAIZEAUX, p. 228.)

pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce. A l'âge où je suis, il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, monsieur, et celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs, que ferois-je à Paris, que me cacher ou me présenter avec différentes horreurs, souvent malade, toujours caduc, décrépit? On pourroit dire de moi ce que disoit Mme de Cornuel d'une dame : *Je voudrois bien savoir le cimetière où elle va renouveler de carcasse.* »

Dès ce moment, Saint-Évremond ne fit plus que languir. La vieillesse, qu'il avait portée jusque-là avec gaillardise, s'alourdit tout à coup sur sa tête. La verve et la gaieté s'en allèrent à petit bruit : une seule chose restait debout, cette inaltérable raison qui n'avait jamais failli chez lui, et qui se maintint haute et droite jusqu'à la fin. Ce fut sur ces entrefaites que Barbin vint frapper à sa porte, son catalogue à la main. Il demandait à *son auteur* son portrait d'abord, puis ses dernières productions, et la liste de ses œuvres triées au milieu du chaos informe des *Saint-Évremontiana*. Précisément à cette époque, Saint-Évremond écrivait un jour : « A l'âge où je suis, une heure de vie bien employée vaut mieux que toute la renommée du monde. » Il répondit à Barbin : « Si j'étois jeune et bien fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon portrait à la tête d'un livre; mais c'est faire un mauvais présent au lecteur que de lui donner la vieille et vilaine image d'un homme de quatre-vingt-six ans. » Et pour le reste il ajouta : « Le peu d'esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses mêmes qui sont nécessaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul intérêt, c'est de vivre. »

Cet homme qui se plaisait tant à vivre se rattacha tout prosaïquement, sur la fin, aux jouissances de la table, les seules qui rallumassent en lui quelque étincelle. C'est l'idée qui prédomine dans sa correspondance. Pour ne citer qu'un fragment entre les autres . « M. de La Pierre est arrivé, écrivait-il à son médecin Sylvestre, qui m'a donné onze pêches *qui valent onze cités*, pour parler comme les Espagnols quand ils veulent faire valoir les présens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Boughton, les perdreaux, les truffes, etc. »

Quelque temps auparavant, il écrivait à Ninon de Lenclos : « A

quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien. » Mais le souvenir de celle qu'il avait perdue le poursuivait jusque-là. « Si la pauvre Mme Mazarin vivoit encore, disait-il ailleurs à son docteur, elle auroit des pêches dont elle n'auroit pas manqué de me faire part; elle auroit des truffes que j'aurois mangées avec elle, sans compter les carpes de Newhall. »

Malgré cette fidélité aux morts, avec les habitudes de causeries galantes qu'il s'était faites, Saint-Évremond ne pouvait se sevrer pourtant d'amitiés de femme. Mme la marquise de Perrine fut sa dernière sœur de charité. Mais quelle différence entre les petits billets qu'il lui écrit et ce que nous avons vu! On dirait parfois, moins les noms propres, de quelque épigramme de Martial à Galla ou à Stella, alors qu'il était en humeur sociable. « La beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons et le pavé sec me font croire que vous ne serez pas au logis. Si ma lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Mme Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain et d'entendre jouer du clavecin au-delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. » Encore le souvenir de l'autre y revient-il à chaque instant. « Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, c'est-à-dire de perdre au jeu : car pour de *soudainetés*, mot consacré par Mme Mazarin, j'en crois être exempt. » Ailleurs il rappelle leurs enfantillages communs. « Je signais toutes mes lettres à Mme Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme don Quichotte les siennes à Dulcinée, *le chevalier de la triste figure,* et elle signoit les siennes comme Dulcinée à don Quichotte. » Voici les dernières lignes qu'il écrivit : elles étaient adressées à Mme de Perrine : « Je suis fort mal, et j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde; puisque le goût et l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci. »

Cette vie, si longue à finir, se termina enfin en 1703. Il y avait sept ou huit mois que Saint-Evremond se plaignait de douleurs violentes à la vessie. Le sommeil l'avait quitté; l'appétit manqua à son tour. Ce fut le coup de grace pour le pauvre épicurien, puisqu'il est convenu que Saint-Évremond était épicurien. Il fit tranquillement son testament : « Je soussigné, Charles de Saint-Denys-le-Guast, seigneur de Saint-Evremond, demeurant dans la paroisse de Saint-James Westminster, étant dans mon bon sens, mémoire et entendement, et voulant disposer de ce qui me reste de mes biens après ma mort : premièrement j'implore la miséricorde de Dieu, et remets mon

ame entre ses mains. Je laisse à mon exécuteur testamentaire le soin de faire enterrer mon corps, sans pompe (1), en la manière qu'il trouvera le plus convenable, etc. » Puis il mourut, sans bravade, sans effroi, en causant avec ses amis. (20 septembre.) Il avait alors quatre-vingt-dix ans cinq mois et vingt jours.

Il n'y a point ici d'épitaphe à faire, et l'on aurait mauvaise grace à paraître protéger un esprit de cette trempe dans un final larmoyant. Cependant, sans injurier tout-à-fait le public, qui n'est pas forcé, après tout, de savoir par cœur l'histoire et les titres de tout homme qui a tenu une plume, on peut bien lui demander compte de l'indifférence oublieuse avec laquelle il a traité celui-ci. Aujourd'hui surtout qu'on donne si facilement du grand homme, qu'il soit permis de réclamer une place dans ce Panthéon quelque peu banal pour celui qui a le mieux représenté sans aucun doute notre esprit contemporain, entre les subtilités du jansénisme et les colères de l'Encyclopédie. Ce n'est pas là une question de sentimentalité, et nous ne cherchons pas à évoquer d'ombre gémissante. Notre philosophe normand, s'il revenait au jour, fermerait peut-être bien encore sa porte au nez des Barbins de cette époque, et s'inquiéterait plus, à coup sûr, de son heure de vie que de ce que nous appelons la gloire. Mais pour nous, dans l'intérêt de notre instruction comme de notre goût, nous sommes tenu de rappeler ici d'un jugement rendu par défaut. Les esprits parfaitement sains ne sont pas chose si commune, dans le passé tout aussi bien que dans le présent, pour qu'on ait le droit de passer outre quand par hasard il s'en rencontre quelqu'un. Pour répéter en l'affaiblissant un mot célèbre, c'est plus qu'une injustice, c'est une maladresse.

J. Macé.

(1) L'Angleterre lui fit néanmoins les honneurs de Westminster. C'était un hommage d'assez bon goût. En lui donnant une place à côté de ses grands hommes, elle semblait se l'approprier, puisque la France n'en avait pas voulu.

FRANÇOUNETTO,

POÈME

PAR JASMIN.

Deux critiques éminens, MM. Charles Nodier et Sainte-Beuve, ont déjà fait connaître à la France du nord, et l'un d'eux dans cette *Revue* même, le coiffeur poète du midi, ce Jasmin dont le nom est aussi populaire sur les bords de la Garonne qu'a jamais pu l'être dans aucun pays le nom d'un poète national. Je ne viens pas essayer de redire ce que ces deux juges éclairés ont si bien dit; mais Jasmin va publier un nouveau volume de poésies patoises : ce volume, j'ai pu le lire un des premiers, en qualité d'ami, d'admirateur et presque de compatriote de Jasmin, et je voudrais montrer qu'il n'est pas indigne de ces charmantes *Papillottes* si justement appréciées maintenant par tous les hommes de goût. Si la renommée du coiffeur d'Agen s'était produite tout d'abord à Paris, sous les auspices d'un panégyriste méridional, on aurait pu croire, que Dieu et mon pays me passent le mot, à quelque peu de gasconnade de sa part. Maintenant que le talent de Jasmin a été constaté et admiré par des hommes du nord, des Parisiens, et des plus habiles, des plus écoutés, c'est peut-être à nous, hommes

du midi, de dire sans crainte quelques mots sur notre poète : *celebrare domestica facta.*

J'ouvre donc sans autre préambule le nouveau volume de Jasmin, et je trouve d'abord *l'Aveugle de Castel-Cuillé* (*l'Abuglo de Castel-Cuille*), cette touchante histoire qui a fait verser tant de larmes sur toute la ligne des Pyrénées. Si je parle de larmes versées, ne croyez pas que ce soit une métaphore, comme s'il s'agissait de quelque drame classique ou de quelque roman élégant; non, c'est une vérité littérale et dont j'ai été souvent témoin : quand Jasmin récite devant un auditoire qui le comprend, son beau poème de *l'Aveugle*, il est difficile de ne pas pleurer avec lui sur les malheurs de la pauvre délaissée.

J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

Et ces larmes, ce n'est pas seulement le peuple qui les répand, le peuple à qui appartient à la fois le poète, la langue et l'héroïne, ce sont encore les belles dames d'Agen, de Toulouse, de Bordeaux et de Pau, car Jasmin exerce sur toutes celles qui l'entendent une sorte de fascination que lui-même a très bien exprimée dans les vers suivans, en s'adressant à l'une d'elles :

T'ey bisto rire quand rizioy,
T'ey bisto ploura quand plourâbi.

Je t'ai vue rire quand je riais,
Je t'ai vue pleurer quand je pleurais.

Je voudrais bien donner ici une idée de ce poème, mais il a été déjà analysé de main de maître par M. Sainte-Beuve : je n'ai garde d'y revenir. Quand on a commencé à parler, à Paris, de Jasmin et de ses poésies, *l'Aveugle* avait déjà paru, mais à part. La publication d'aujourd'hui n'est qu'une réimpression. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai relu avec un plaisir peut-être plus vif que dans sa nouveauté. J'ai retrouvé un charme indicible dans ces descriptions si franchement populaires et si poétiques pourtant, dans ces détails de mœurs campagnardes d'une vérité si vivante et en même temps si exquise, dans ce mélange merveilleux de folle joie et de sensibilité pénétrante, dans ce récit d'une catastrophe soudaine qui vient attrister les plaisirs bruyans d'une noce de village, dans ces vers surtout faits avec tant d'art que leur mesure même est l'expression des sentimens qui les inspirent, dans ces habiles changemens de rhythme, ces combinaisons d'harmonie empruntées par Jasmin aux

troubadours qui les avaient eux-mêmes empruntées aux Arabes; délicatesses savantes qui n'ont de rivales en français que les coupes capricieuses de strophe inventées par les poètes du XVI[e] siècle, et reproduites de notre temps par Victor Hugo. Qui ne sait maintenant par cœur dans tout le midi la plus grande partie de ce drame lyrique, et surtout ce refrain si fortement empreint de la saveur natale?

Las carreros diouyon flouri,
Tan belo nobio bay sourti,
Diouyon flouri, diouyou grana,
Tan belo nobio bay passa.

Les chemins devraient fleurir,
Si belle fiancée va sortir;
Devraient fleurir, devraient *grainer*,
Si belle fiancée va passer.

Je demande pardon de citer ainsi des vers écrits dans une langue que personne ne comprend en-deçà de la Loire, mais il est impossible de faire connaître les poètes autrement qu'en les citant. Je citerai beaucoup dans le cours de cet article, j'en préviens d'avance le lecteur. C'est à lui de voir s'il a le courage de s'aventurer dans ce voyage au milieu d'un monde nouveau, qui lui présentera à tout moment des énigmes à deviner, le tout pour connaître quoi? les vers d'un coiffeur qui vit à deux cents lieues de Paris, et qui rime en patois gascon. Encore dois-je l'avertir, pour achever d'être franc, qu'il ne connaîtra ces vers eux-mêmes que très imparfaitement, attendu que leur plus grande grace est dans une mélodie qui tient tout entière à la prononciation, et dont le langage écrit ne peut donner absolument aucune idée.

Maintenant, s'il y a un curieux qui ait osé passer outre, malgré cette formidable annonce, j'aurai moins d'embarras avec lui. Celui-là se sera souvenu que le pauvre patois gascon, aujourd'hui si méprisé, n'est autre chose que cette antique langue romane ou provençale, la première langue cultivée de l'Europe moderne, bien défigurée sans doute, bien abâtardie par sa longue décadence, mais charmante toujours dans son abaissement; celui-là sait que, lorsque le reste de l'Europe était encore silencieux et barbare, notre langue avait déjà des poètes comme Bertrand de Born, Arnaud de Marveil, et tant d'autres, et que, même après le naufrage de la nationalité provençale, elle inspira les premiers essais de ses deux filles plus heureuses, les

langues d'Espagne et d'Italie; celui-là n'a pas oublié que Dante se glorifie d'avoir eu pour maître un troubadour, que Pétrarque a appris à chanter au bord d'une fontaine de Provence, et que les rois d'Aragon ont appelé à Barcelone des maîtres dans l'art des vers du pays toulousain pour apprendre d'eux ce qu'on appelait alors le gai savoir, *el gay saber*.

Toutes ces grandeurs ont disparu, mais le fond du vieux langage est resté. Tout altéré qu'il est par une longue infiltration du français, ce langage antique a conservé des restes nombreux de son originalité primitive. Six siècles de proscription n'ont pu éteindre complètement son génie. Seulement, après avoir été l'organe des cours les plus polies et de la société la plus raffinée de la première moitié du moyen-âge, il est devenu l'idiome du peuple seul. S'il a perdu cette subtilité, cette recherche élégante qu'il avait apprise dans les cours d'amour, et par le commerce d'esprit des princesses avec les poètes de son beau temps, il a gagné à se retremper dans des mœurs moins apprêtées plus de vie et de liberté. Il est maintenant plus grossier, mais plus expressif, et les sentimens, les idées qu'il rend, pour lui venir de l'ouvrier et du paysan au lieu du chevalier et de la dame, n'en ont que plus de franchise et de verdeur.

Avant d'entrer dans l'examen du nouveau recueil de Jasmin, il est nécessaire de dire ici quelques mots des formes de la langue et de sa prononciation, afin de rendre autant que possible les beautés du texte intelligibles à ceux qui sont nés loin des anciennes provinces du Languedoc, de la Guienne ou de la Provence.

Le patois méridional, connu à Paris sous le nom générique de patois gascon, se divise, comme tous les patois, en un nombre infini de dialectes. Les principaux sont : le provençal proprement dit, qui se parle d'Avignon à Marseille, et dont le caractère distinctif est d'être rude et grasseyant; le bas-languedocien, dont le siége est à Montpellier, et qui est, au contraire, d'une douceur et d'une mignardise extrêmes; le gascon proprement dit, qui est répandu dans toute l'ancienne Gascogne, au pied des Pyrénées, et qui est le plus âpre, le moins altéré de tous, parce que le pays où il domine a été le dernier ouvert à l'influence du nord; le béarnais, qui règne à Pau, et qui a gardé quelque chose de l'ancienne culture de la cour de Navarre; enfin, le dialecte qui se parle dans la vallée de la Garonne, et qui est comme le mélange de tous les autres, singulièrement modifiés par un contact plus immédiat avec le français. C'est ce dernier que parle Jasmin. Il y aurait une étude très intéressante à faire sur les

causes historiques, philosophiques et physiologiques de ces différences, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.

Comme depuis long-temps le patois a cessé d'être une langue écrite, il n'a pas une orthographe à lui. Ceux qui ont essayé de l'écrire ont adopté des systèmes différens. Celui que Jasmin emploie me paraît bon; je dois dire cependant que ce système ne convient qu'au dialecte particulier des bords de la Garonne, car s'il s'agissait de rendre, par exemple, la langue des montagnes, il serait insuffisant. Les dialectes pyrénéens sont pleins d'aspirations qui manquent au patois d'Agen; on y trouve dans toute sa pureté le *j* espagnol, et, pour l'écrire, il serait nécessaire d'adopter cette lettre. Sur d'autres points, d'autres prononciations particulières exigeraient aussi l'emploi de certains signes distinctifs. Mais il n'en est pas ainsi du patois d'Agen; les seules consonnes qui diffèrent un peu, dans ce patois, de la prononciation française, sont le *c* italien, qui se prononce *tch*, comme on sait, et que Jasmin écrit *ch*, et l'*l* mouillée, que Jasmin écrit par un double *l*, comme les Espagnols.

J'ai cependant une observation à faire sur l'orthographe de Jasmin relativement aux consonnes. C'est pour la manière singulière dont il écrit le son, fort commun en français, de *qu;* il écrit, je ne sais pourquoi, *kh*. Le mot *baqui*, par exemple, il l'écrit *bakhi*. Qu'on orthographie ainsi certains mots turcs ou arabes qui ont une aspiration après le son *k* ou *qu*, rien de mieux; mais en patois il n'y a pas, que je sache, d'aspiration au milieu du mot *baqui* et des mots qui lui ressemblent. Voilà pour le *h*. Quant au *k*, il a une figure barbare qui ne convient nullement à une des langues les plus douces qu'il y ait au monde; une telle orthographe est en contradiction évidente avec le génie même du patois, qui est fils du latin, où il n'y avait pas de *k*. Jasmin aura cru sans doute que, dans toutes les langues méridionales, *qui* se prononçait *coui*. C'est une erreur : ce genre de prononciation n'est usité qu'en italien; en espagnol, *qui, que*, se prononcent comme en français *ki, ke,* et cette analogie suffit à justifier l'emploi de *qu* en patois pour rendre le même son qu'en français. Tout vaut mieux, d'ailleurs, que d'en venir à cette horrible extrémité du *k*, et accompagné d'un *h* encore!

Passons aux voyelles. Les voyelles aussi ont en patois le même son qu'en français, même l'*u*; il n'y a de différence que pour l'*e*, qui n'est jamais muet et qui se prononce toujours *é*. Les diphthongues sónt différentes. *Ai* se prononce en patois comme en italien et en espagnol, *aïe; ei* se prononce *eïe; oi* se prononce *oïe*. Jasmin a adopté

l'*y* grec pour ces diphthongues, et il écrit *ay*, *ey*, *oy*. Cette précaution n'était pas obligatoire, dès que les analogues se trouvaient dans les autres langues méridionales; mais, puisque Jasmin l'a crue nécessaire pour la clarté, nous l'admettons. Il en est de même des diphthongues *eu* et *au*, qui se prononcent en patois à peu près comme *eou* et *aou*. Jasmin aurait pu les écrire *eu* et *au*, comme on les écrit dans les deux autres langues; il a mieux aimé suivre la prononciation et écrire *eou*, *aou*. Ce n'est pas étymologique, ce serait une véritable énormité s'il s'agissait de fixer académiquement l'orthographe de la langue; mais enfin, puisqu'il ne s'agit que de s'entendre, va pour *eou*, *aou*, quoiqu'en réalité ces deux manières d'écrire, qui ne représentent, pour un Parisien, qu'une sorte de miaulement, soient bien loin de rendre le véritable son de ces mélodieuses diphthongues qui ressemblent à un chant d'oiseau.

Il résulte de ce qui précède que, pour bien lire le patois méridional, il suffit de savoir un peu d'italien ou d'espagnol. Presque tout le monde maintenant sait au moins une de ces deux langues. C'est une raison pour se risquer avec moins d'inquiétude à parler de poésies patoises. Si la prononciation des lettres est à peu près la même dans ces trois idiomes, l'accentuation des mots est la même aussi. En français, il n'y a pas d'accent proprement dit; celui qui ne sait que le français ne peut comprendre quelle musique fait entendre à l'oreille le chant naturel des langues du midi. Là toutes les syllabes sont tour à tour brèves ou longues, et l'accent tonique, placé tantôt à la fin des mots, tantôt au milieu, donne une variété charmante à cette harmonie. Là, toutes les voyelles sont expressives, tous les chocs de consonnes sont évités, tous les sons sourds ou nasaux ont disparu, et le patois est peut-être, de toutes les langues méridionales, la plus agréable à entendre, car il n'a pas ces finales aiguës, ces *i* répétés qui ôtent à l'italien une partie de son charme; il n'a pas non plus, du moins à Agen, ces *s* fortes, ces *j* aspirés, qui ajoutent à l'espagnol quelque chose de dur et d'énergique.

J'insiste sur ces questions de prononciation et de prosodie, parce que c'est par là surtout que le patois diffère maintenant du français. Quant au vocabulaire, il est, hélas! devenu presque entièrement français. Bien peu de mots sont encore d'origine locale; il y en a pourtant, et des plus curieux. Les uns remontent jusqu'au grec, et ont été importés en Provence par les Hellènes de Massilie; les autres dérivent directement du latin, et restent comme autant de débris de la domination romaine dans les Aquitaines; quelques-uns

ont une source inconnue et primitive; d'autres sont évidemment le produit spontané de la création populaire. Le poète lui-même se laisse quelquefois aller, dans un de ces momens où l'expression manque à la pensée, à inventer hardiment un de ces mots pittoresques que l'analogie suggère, et qui peignent par le son même. Mais de tels exemples ne sont que trop rares. Les trois quarts des termes ne sont plus que du français *patoisé*, c'est-à-dire soumis à l'assimilation du son et de la forme, les dernières propriétés qui meurent dans les langues.

J'ai déjà parlé du son; il me reste, pour finir cette digression nécessaire, à parler de la forme; ici se retrouve la dualité que j'ai signalée. Les règles grammaticales du patois sont à très peu celles du français, tandis que les formes de ses déclinaisons et de ses conjugaisons se rapprochent des langues méridionales, et surtout de l'espagnol. Le pluriel se forme toujours par l'addition d'une *s* au singulier, comme en français, avec cette différence qu'en français l'*s* additionnelle ne se prononce pas, tandis qu'elle se prononce en patois comme en espagnol. Le pluriel en *i* et en *e* des Italiens n'y est pas connu. Dans les verbes, les personnes se marquent par les désinences, sans le secours des pronoms, comme en latin et dans toutes les langues émanées directement du latin. Les désinences des différens temps et des participes tiennent aussi du latin, et par suite de l'espagnol. Enfin, ce qu'il y a de plus original dans les formes du patois et qui montre le plus sa double nature, c'est la forme féminine. Dans l'italien et dans l'espagnol, la désinence du féminin est *a*; c'était aussi la désinence féminine de l'ancienne langue romane. Le patois moderne a trouvé sans doute que c'était trop s'éloigner du français, qui a pour désinence féminine l'*e* muet. Il a adopté pour signe du féminin l'*o*, mais un *o* qui se prononce si insensiblement, que c'est presque un *e* muet; et l'*o* est en effet de toutes les lettres, après notre *e*, celle qui se prête le plus à une prononciation à peu près insensible.

Exemple : *hurous*, heureux, fait *hurouzo*, heureuse; *poulit*, joli, fait *poulido*, jolie; mais ces deux mots, *hurouzo*, *poulido*, et généralement tous les mots où l'*o* est à la place de l'*e* muet, se prononcent en mettant l'accent sur l'avant-dernière syllabe, si bien que la dernière ne forme plus en quelque sorte qu'un faible murmure. Du reste, cette prononciation n'est pas exclusivement celle des mots féminins; elle s'applique en général à tous les mots qui ont l'accent sur la pénultième, quelle que soit la voyelle de la dernière syllabe;

dans aucun de ces mots, elle n'est plus marquée et plus douce que dans ceux en *o*, quand ceux-ci appartiennent à la forme féminine, ou qu'ils sont une corruption de mots français terminés en *e* muet.

Ceci nous amène à parler des règles de la versification patoise. Ces règles sont identiquement les mêmes que celles de la versification française. Les vers *assonans* des Espagnols, les coupes nombreuses de vers italiens, n'y sont pas usités. Seulement, comme le patois n'a pas d'*e* muet, il obtient l'équivalent des vers féminins français par la désinence féminine en *o* muet dont je viens de parler, et en général par tous les mots qui ont l'accent sur la pénultième.

Après cette dissertation qui ressemble un peu, j'en conviens, à la leçon du maître de philosophie dans *le Bourgeois gentilhomme*, je passe à l'examen du nouveau volume de Jasmin : il en est temps.

Je trouve d'abord une espèce d'épître adressée par Jasmin à un riche agriculteur qui lui avait conseillé de s'établir à Paris, où il ferait nécessairement fortune. Ces sortes de pièces familières, dédaignées par nos grands poètes du jour, ont été de tout temps un des exercices favoris des muses. Horace n'en a pas fait d'autres toute sa vie. Les poètes français du XVIe siècle y excellaient, et dans le XVIIIe Voltaire y a jeté tout ce qu'il avait d'esprit, de bon sens et de gaieté. C'est aussi un des meilleurs genres, le meilleur peut-être de Jasmin. Les poètes en général sont un peu personnels; ils aiment à parler d'eux-mêmes. Jasmin est de ceux qui se mettent en scène le plus volontiers, et il a raison. Son chef-d'œuvre est précisément la pièce où il a raconté toute sa vie, et qu'il a appelée mes souvenirs, *Mous Soubenis*. C'est qu'en effet il y a peu de personnalités plus originales, plus vivantes, plus poétiques, que celle de Jasmin. Son principal mérite est d'être lui-même. Son recueil n'est pas un assemblage de ces productions vagues qui peuvent appartenir au premier venu; ce n'est quelque chose que parce que c'est quelqu'un.

E bous tabé, moussu, sans cregne
De troubla mous jours et mas neys,
M'escribès de pourta ma guitarro et moun pegne
Dins la grando bile des reys!

Et vous aussi, monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nuits,
M'écrivez de porter ma guitare et mon peigne
Dans la grande ville des rois!

Oui, sa *guitare* et son *peigne*, comme Figaro; car Jasmin est resté

coiffeur, et il ne rougit pas de l'être. Comme le fameux barbier andaloux, le coiffeur gascon, *laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin*, tient boutique ouverte de poésie et de frisure, unit aux honneurs de la plume *l'utile revenu du rasoir*, va philosophiquement riant de tout, faisant la barbe ou les cheveux à tout le monde, et ne croyant pas *que l'amour des lettres soit incompatible avec l'esprit des affaires.*

Et pourquoi veut-on que Jasmin aille à Paris? Pour y gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Hélas! dit-il, je le garderais mal, je le dépenserais vite.

Sâbi pas soulomen counserba de pessetos.

Je ne sais pas seulement conserver de petites pièces.

D'ailleurs la richesse subite a de grands dangers pour un pauvre ouvrier comme lui.

Des perbenguts boudroy siègre la modo,
Beleou bendroy glourious, fièrrous;
Escaougnayoy lous grands segnous,
Dins un bel char fayoy la godo;
Renegagoy près de las grandos gens
Mous biels amits è mous parens,
E fayoy ta pla que dins gayre
Minjayoy tout moun amassat;
E de riche, fier, mesprezayre,
Tournayoy paoure è mesprezat.

Des parvenus je voudrais suivre la mode,
Peut-être deviendrais-je glorieux, fier;
J'imiterais les grands seigneurs,
Dans un beau char je ferais la roue;
Je renierais auprès des grandes gens
Mes vieux amis et mes parens,
Et ferais si bien que dans guère
Je mangerais tout mon *amassé;*
Et de riche, fier, *mépriseur,*
Redeviendrais pauvre et méprisé.

La pièce entière est de ce ton; il faudrait citer chaque vers pour en faire sentir tout l'intérêt. C'est surtout quand Jasmin revient sur lui-même, sur sa ville natale, que sa voix a de la grace. Il ne rit plus alors, il n'est plus ironique, il s'attendrit sur les souvenirs d'enfance qui l'entourent et qu'il lui faudrait quitter. Il aime à songer

(*saounéja*) sous les arbres qui l'ont vu naître. Il ne sait d'ailleurs chanter ni de galans chevaliers,

Ni de grandos damos d'aounou,
Que parlon commo un libre, nou;
May simple, de la pastourelo
Canti l'amou tendre, que play
Aoutan qu'amou de doumayzelo;
Car n'ès pas, coumo dit ma may,
La qui parlo millou que sat ayma lou may.

Ni de grandes dames d'honneur,
Qui parlent comme un livre, non;
Plus simple, de la pastourelle
Je chante l'amour tendre qui plaît
Autant qu'amour de demoiselle;
Car ce n'est pas, comme dit ma mère,
Celle qui parle le mieux qui sait aimer le plus.

Si le lecteur et moi nous n'avons pas complètement perdu notre temps, moi en écrivant et lui en parcourant les observations qui précèdent sur la prosodie du patois, il ne doit pas être tout-à-fait insensible à l'harmonie délicieuse de ces deux vers :

Car n'ès pas, coumo dit ma may,
La qui parlo millou que sat ayma lou may.

La fin de la pièce est encore plus touchante, s'il est possible; pour bien chanter la pauvreté joyeuse, dit le poète, il faut être pauvre et joyeux :

Damori doun jouyous è paoure
Dambé moun pa de segle è l'aygo de ma foun;
On badailla dins un saloun,
On rits debats de feillos d'aoure;
E jou risi de tout; res plus bèn m'atrista,
Ey plourat trop lountèn; boli me resquita.

Je demeure donc joyeux et pauvre
Avec mon pain de seigle et l'eau de ma fontaine;
On bâille dans un salon,
On rit sous des feuilles d'arbre;
Et moi, je ris de tout; rien ne vient plus m'attrister;
J'ai pleuré trop long-temps; je veux me *racquitter*.

Connaissez-vous un vers plus charmant que celui-ci, qui résume

si bien la pauvreté insouciante du midi, cette pauvreté si peu exigente et si tôt satisfaite?

Dambé moun pa de segle è l'aygo de ma foun.

Quant au dernier trait : *Ey plourat trop lountèn, boli me resquita,* il est surtout expressif pour ceux qui connaissent les *Souvenirs* de Jasmin, l'histoire de son enfance si malheureuse, si dénuée, l'épisode admirable du départ de son grand-père pour l'hôpital, les efforts souvent infructueux de sa jeunesse pour échapper à l'affreuse indigence, l'éveil de son talent, le progrès de sa renommée changeant peu à peu sa situation, le rire succédant aux larmes sous son toit visité par la Muse, la joyeuse indépendance de son âge mûr et la douceur nouvelle qu'ajoute à son bonheur présent la mémoire de ses souffrances passées. Ce sentiment est si vif chez lui, qu'il perce dans presque toutes ses poésies, et c'est ainsi que, dans une de ses plus jolies chansons, adressée à un curé qui voulait lui faire faire maigre un jour d'abstinence, il s'excuse gaiement de ne plus jeûner par ce refrain :

En fèt de jûne, ey tant pagat d'abanço,
Que le boun Diou
Me diou.

En fait de jeûne, j'ai tant payé d'avance,
Que le bon Dieu
Me doit.

Cette première pièce peut déjà donner une idée de la manière de Jasmin. On y trouve tout ce qui caractérise son talent, l'accord d'une douce et fine gaieté avec un fonds de mélancolie toujours près des larmes, un instinct populaire très prononcé sous des formes très élégantes et très polies, et enfin, s'il faut tout dire, une assez bonne dose de hâblerie gasconne. Dieu merci! notre ami Jasmin n'est pas aussi pauvre qu'il le dit poétiquement. Sa pauvreté est celle qui convient à un fils de la lyre. Sans doute il a toujours sa boutique de coiffeur, mais c'est surtout sur les étrangers qui passent à Agen qu'il exerce son art. Sur le comptoir se trouvent par hasard, au milieu des fers à friser, quelques exemplaires du fameux volume des *Papillotes.* Après avoir joui de la conversation du poète tout en se laissant *accommoder* par lui, après lui avoir entendu réciter quelques-unes de ses dernières pièces, l'étranger ne peut guère s'en aller sans acheter ce recueil qui contient de si jolies choses, et voilà tout de suite quel-

ques coups de peigne qui ont rapporté plus que la meilleure *séance* du plus célèbre coiffeur de Paris.

Les compatriotes de Jasmin, et par ses compatriotes j'entends tous les habitans du midi qui savent le patois, rivalisent avec les étrangers pour assurer une heureuse aisance à leur poète favori. Les *Papillottes* se sont vendues à des milliers d'exemplaires. Le nouveau volume dont il s'agit ici n'a pas encore paru, et il y en a déjà deux mille de placés par souscription. Les poètes les plus en renom de la capitale sont bien loin d'un pareil succès matériel. Jasmin, qui se plaint si spirituellement de ne pas savoir conserver des sous, a, au contraire, tant d'ordre et d'économie, qu'il a su parfaitement administrer sa petite fortune. Il a un fils qui vient de s'associer à une maison de commerce avec une portion des économies paternelles. Tout cela est le fruit de la poésie. Jasmin n'a pas cessé d'être un ouvrier, mais c'est un ouvrier qui n'a plus besoin de travailler pour vivre, et qui peut rêver tant qu'il lui plaît. Lui-même ne fait pas toujours le pauvre dans ses vers, et il a exprimé naïvement l'orgueil légitime que lui donne un avoir si bien acquis, dans ce charmant passage de ses *Souvenirs :*

May canti, may moun riou grossis;
E gayre à l'espital a quel riou nou counduis;
Puleou m'a counduit al countrary,
Dins un grand bureou de noutary;
E dunpey, fier de ma grandou,
Jou, lou prumé de ma famillo,
Ey bis moun pichou noun que brillo
Sur la listo del couletou.
Ma fenno qu'abio la coustumo,
En prumé, quand lous bers n'eron pas argentous,
De sarra moun papé, de brigailla ma plumo,
Aro, m'offro toutjour, d'un ayre gracious,
La plumo la plus fino et lou papé pu dous.
Tabé, malhur à jou, quand las Muzos m'oublidon!
Fay de bers! fay de bers! tous mes parens me cridon!

Plus je chante, plus mon ruisseau grossit;
Et guère à l'hôpital ce ruisseau ne conduit;
Plutôt il m'a conduit au contraire
Dans un grand bureau de notaire;
Et depuis, fier de ma grandeur,
Moi, le premier de ma famille,
J'ai vu mon petit nom qui brille

Sur la liste du collecteur.
Ma femme, qui avait la coutume,
En premier, quand les vers étaient peu *argenteux*,
De serrer mon papier, de déchirer ma plume,
Maintenant m'offre toujours d'un air gracieux
La plume la plus fine et le papier le plus doux.
Aussi, malheur à moi, quand les Muses m'oublient,
Fais des vers! fais des vers! tous mes parens me crient.

Du reste, il est bien évident que Jasmin a raison de rester à Agen. Hors d'Agen, que serait-il? Un pauvre songeur qui ne saurait plus à qui parler. A Agen, il est chez lui. Tout lui répond quand il chante; tout lui souffle quelque mot heureux, quelque image locale, quand il en a besoin. Dès que ses vers s'échappent de sa veine, ils sont répétés partout autour de lui, ils courent les rues et les campagnes. Il est la plus grande curiosité du lieu, le premier nom que prononce, en descendant à l'auberge, le touriste anglais ou l'artiste français en voyage. Il lui faut à la fois cet entourage et ce piédestal. Sa renommée se confond avec celle du fameux Gravier et du nouveau pont d'Agen, comme sa voix est l'écho poétique des populations environnantes. Pour produire tout leur effet, ses poésies doivent être entendues sur les rives du fleuve gascon, sous le soleil de son pays ou dans une de ces belles nuits du Languedoc, si claires et si pures que je n'en ai pas vu de pareilles en Italie, même en plein été.

Nous venons de voir Jasmin se défendre de venir à Paris; nous allons le voir maintenant plaider une autre cause qui ne lui convient pas moins. M. Dumon, député de Lot-et-Garonne et président de l'académie d'Agen, prononça un jour, dans une séance de cette académie, un discours où se trouvait le passage suivant sur Jasmin :

« Un poète nous a été donné, formé par la nature et s'élevant à l'art comme à la perfection de la nature; ingénieux et naïf, élégant et familier tout ensemble, aimant à peindre les mœurs du peuple dans la langue que le peuple aime à parler, mais poussé par un instinct supérieur de plus nobles images et de plus hautes pensées; fidèle à son patois comme à la langue natale de son génie, mais donnant au patois même la grace correcte et l'élégance travaillée d'une langue savante. Quel sera le sort de cette poésie originale? Elle vivra sans doute autant que la langue qui en a reçu le dépôt; mais cette langue elle-même doit-elle vivre? Sera-t-elle parlée par notre postérité aussi long-temps qu'elle le fut par nos pères? Je ne l'espère pas, ou plutôt, si j'ose dire toute ma pensée, je ne le souhaite même pas.

J'aime ses tours naïfs et ses expressions pittoresques, vives images de mœurs qui ne sont plus, comme ces ruines qui dominèrent notre pays et qui décorent encore nos paysages. Mais le mouvement qui efface ces derniers vestiges des vieilles mœurs et des vieux pouvoirs, ne le méconnaissons pas : c'est le mouvement de la civilisation elle-même. Poète populaire, vous chantez l'avenir sur la langue du passé. Cette langue que vous parlez si bien, vous la rajeunissez, vous la créez peut-être; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet instrument puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiége, l'envahit de toutes parts, comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie? »

Je ne chercherai pas à dissimuler que ces observations, si parfaitement exprimées d'ailleurs, sont d'une justesse évidente. Quiconque a vu de près ce grand mouvement de transformation qui s'accomplit dans le midi de la France, ne peut douter que le vieux patois gascon, qui a résisté à tant de siècles et de révolutions, ne soit bien près d'être emporté par l'irrésistible progrès de la langue nationale. La diffusion toujours croissante de l'instruction primaire lui porte principalement les derniers coups. Est-ce un bien? est-ce un mal? Qui peut le dire? Toujours est-il que Jasmin n'a pu admettre que ce fût seulement possible. Sans être séduit par les éloges dont l'orateur français avait accompagné ses prophéties de mort, le poète méridional a fait une protestation éloquente en faveur de son langage chéri. Cette réponse à *moussu Dumoun* est une de ses plus belles pièces. Je vais essayer d'en faire connaître les principaux passages. Voici d'abord le commencement :

Lou pu grand pessomen que truque l'homme, aci,
Acò quand nostro may, bieillo, feblo, desfeyto,
        S'arremozo touto et s'allieyto
        Coundannado pel medeci.
A soun triste cabès que jamay l'ou nou quitto,
        L'èl sur soun èl et la ma dins sa ma,
Pouden bé, per un jour, rebis coula sa bisto,
Mais, hélas! aney biou, per s'escanti douma,
N'ès pas atal, moussu, d'aquello ensourcillayro,
        D'aquelo lengo musicayro,
Nostro segoundo may; de sabens *francimans*
La coundanon à mort dezunpey tres cens ans,
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon;
Chés elo, las sazous passon, sonon, tindinon,

E cen-milo-milès enquèro y passaran
    Sonaran è tindinaran.

Le plus grand chagrin qui frappe l'homme ici-bas,
C'est quand notre mère, vieille, faible, défaite,
    Se pelotonne toute et s'alite,
    Condamnée par le médecin.
A son triste chevet que jamais on ne quitte,
L'œil sur son œil et la main sur sa main,
Nous pouvons bien, pour un jour, ranimer un peu sa vie;
Mais, hélas! aujourd'hui elle vit pour s'éteindre demain.
Il n'en est pas ainsi, monsieur, de cette *ensorceleuse*,
    De cette langue musicale,
Notre seconde mère; de savans *francimans*
La condamnent à mort depuis trois cents ans;
Elle vit encore cependant; cependant ses mots bourdonnent;
Chez elle, les saisons passent, sonnent, tintent,
Et cent mille mille ans encore passeront,
    Et sonneront et tinteront.

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer les expressions heureuses et toutes patoises qui fourmillent dans ces vers : *s'arremoza*, s'affaisser ; *rebiscoula*, ranimer; *s'escanti*, s'éteindre ; *ensourcillayro*, enchanteresse; *brounzina*, bourdonner; *tindina*, tinter; le poète a fait exprès, en prenant la défense de sa langue, d'accumuler dès le début les locutions les plus originales, les plus caractéristiques, celles qui peuvent porter le plus frappant témoignage de la vitalité du patois. Malheureusement, ce sont là des beautés locales qui ne peuvent guère être comprises que par ceux qui ont l'habitude de l'idiome et le sentiment de son génie particulier. Je crains bien aussi de n'être pas très intelligible quand j'appellerai l'attention du lecteur sur l'harmonie si expressive des quatre derniers vers. Là se trouvent réunies avec un soin coquet toutes les consonnances propres au patois; le poète s'amuse à les faire tinter, *tindina*, aux oreilles des blasphémateurs, comme ces clochettes magiques dont la voix argentine et moqueuse révèle l'invisible présence des fées, et dont elles lutinent avec malice ceux qu'elles veulent punir de ne pas croire en elles :

Chès elo, las sazous passon, sonon, tindinon;
E cen-milo-milès enquèro y passaran.
    Sonaran et tindinaran (1).

(1) Prononcez : *passarann, sonarann, tinndinarann.*

J'aime mieux insister sur l'idée elle-même, sur cette tendre comparaison entre une vieille mère qui se meurt et cette bonne vieille langue, qui est une mère aussi, mais qui ne meurt pas, elle, qui est jeune au contraire, selon le poète, et plus jeune, plus vive, plus folâtre, plus alerte que jamais. Les premiers vers de la strophe sont d'une tristesse, d'un abattement, qui font mal; les derniers se relèvent tout à coup comme une joyeuse fille qui ferait d'abord la malade, et qui rejetterait brusquement son linceul pour danser au bruit des castagnettes. C'est bien là la muse de Jasmin, tour à tour pleurante et rieuse, et passant comme un éclair des larmes au rire et du rire aux larmes; véritable enfant du peuple, qui s'attriste et s'amuse à la fois de sa condition humble, mais libre. Tous les vers qui suivent portent l'empreinte de ce double sentiment; tantôt le poète paraît craindre pour l'avenir du patois, et il appelle alors à son secours tout ce qu'il peut trouver de plus propre à attendrir; tantôt il se persuade que le danger est illusoire, et il jette des cris de triomphe. Il supplie, il menace, il demande grace, il défie; rien n'est plus touchant et plus divertissant à la fois.

Pour lui, dit-il franchement, et on ne saurait lui en faire un reproche, car il a bien ses raisons pour cela,

> La pichouno patrio ès bien aban la grando.
>
> La petite patrie est bien avant la grande.

Il se demande quelle figure ferait le français, *la lengo des moussus*, la langue des messieurs, quand il lui faudrait aller aux champs, conduire les bœufs au labourage, charmer par un refrain la peine du pauvre, reposer le travailleur lassé, calmer par la voix de la mère les premières douleurs du nourrisson. Puis, se laissant aller à une illusion poétique : « N'entendez-vous pas là-bas, s'écrie-t-il, cette aimable chanson de noce?

> Nobio, ta may te plouro,
> E tu t'en bas!
> Plouro, plouro, pastouro;
> — Nou podi pas.
>
> Jeune fiancée, ta mère te pleure,
> Et tu t'en vas!
> Pleure, pleure, bergère;
> — Je ne peux pas.

N'entendez-vous pas, d'un autre côté, le bouvier dans la prairie,

l'ouvrier dans la boutique, le passant sur le grand chemin? Tous chantent dans leur langue natale, et ces chants, qui ont bercé leurs pères, berceront encore leurs enfans.

Qué boulès? semblo qu'en cantan
Lou fel des pessomens n'amarejo pas tan.

Que voulez-vous? il semble qu'en chantant
Le fiel de nos chagrins ne *s'amère* pas tant.

Amareja, devenir plus amer, comme *passeja*, faire beaucoup de pas, se promener; *poutouneja*, couvrir de baisers; *taouleja*, rester à table; *castelleja*, aller de château en château, etc.; ces verbes en *eja*, qui expriment une habitude, une répétition, une augmentation, ont un charme qu'il est impossible de rendre, et qui n'a d'analogues que dans les formes augmentatives et répétitivesde certains verbes latins, italiens ou espagnols.

Je ne finirais pas si je voulais analyser toutes les finesses de cette poésie qui prouve si bien ce qu'elle veut prouver, savoir que le patois vit encore. Mais vivra-t-il long-temps? C'est ce que ne croit pas M. Dumon, et j'avoue que je suis de son avis, quel que soit mon amour pour le génie de Jasmin. Tout passe sur la terre. Ce qui reste de la langue des troubadours doit passer aussi. D'ailleurs, comme M. Dumon le laisse entrevoir et comme il faut bien que j'en convienne à mon tour, le patois de Jasmin est si travaillé, qu'il cesse presque d'être un patois. L'inévitable fatalité de la décadence s'accroît même des efforts que fait Jasmin pour l'arrêter. Quelque peine qu'il se donne pour n'être que Gascon, il est Français par le goût, par l'atticisme. Même dans cette pièce où il recherche avec tant de soin la pureté patoise, il est curieux et affligeant de voir l'esprit français se glisser sous les mots les plus imprégnés de couleur locale, et se rire à son tour des airs de victoire de son rival. Éternelle inconséquence des choses humaines! contradiction inévitable! Tout effort suscite un effort opposé; tout succès est près d'une chute; ce qui rallume pour un moment un feu prêt à s'éteindre, achève de l'étouffer.

Mais écartons ces idées tristes, et soyons tout entiers à notre poète. Aussi bien le voici avec son *Voyage à Marmande*, qui est parfaitement gai d'un bout à l'autre. Un jour Jasmin était invité à dîner près de Fougaroles, sur la route d'Agen à Marmande; il part dans la diligence au commencement de la nuit. Personne ne le connaît dans la voiture; la conversation s'engage sur lui et ses poésies. Un voya-

geur, qui doit être, dit-il, un régent de collége, se permet d'en parler légèrement; une dame le défend; il est reconnu; tous les voyageurs rient de l'aventure; lui-même en rit si bien, qu'il oublie son rendez-vous, et il arrive jusqu'à Marmande, où tout le monde se moque de lui. Furieux de s'être ainsi joué lui-même, il cherche à prendre sa revanche. On lui en fournit l'occasion; il la saisit.

C'est ici le moment de dire que Jasmin ne se contente pas de bien faire les vers; il les récite encore mieux qu'il ne les fait; c'est sous ce rapport un véritable rhapsode. Il n'y a pas de bonne fête aux environs d'Agen, et même à vingt lieues à la ronde, que Jasmin n'y soit invité. Quand son arrivée est annoncée quelque part, on accourt de tous côtés pour l'entendre. Depuis près de vingt ans, il ne se lasse pas de redire, et on ne se lasse pas d'admirer les mêmes vers, car il produit peu, et son bagage poétique ne s'accroît guère que d'une ou deux pièces par an. Mais comme il renouvelle ses plus anciennes poésies par la verve toujours vivante de son débit! comme il les joue! comme il les mime! comme il les cadence! comme il en rend les moindres intentions, les délicatesses les plus subtiles et les plus exquises! Sa physionomie est incroyablement mobile, son geste naturellement expressif, sa voix souple et sa prononciation agile comme celle des bons auteurs italiens. Il est pleureur, il est bouffon, il est sublime, il est naïf; c'est un grand artiste. Je ne connais que Lablache qui lui ressemble, et ce n'est pas étonnant; du Gascon au Napolitain il n'y a que la main.

On devine donc quelle fut sa vengeance. Les voyageurs arrivés avec lui à Marmande attendaient le départ du bateau à vapeur pour Bordeaux. On lui propose de dire des vers pour passer le temps; il y consent. Peu à peu le charme s'empare de ses auditeurs, même de ceux qui l'avaient critiqué sans le connaître. Il est vrai qu'il y met tout son art, tout son esprit, toute sa verve. On lui demande toujours de nouveaux vers; toujours il en donne. Les heures s'envolent, les lumières s'éteignent, la nuit entière se passe dans l'enchantement, et quand on se souvient pour la première fois du bateau à vapeur, on apprend qu'il est parti depuis une heure. C'est alors au tour de Jasmin de se moquer de ses compagnons d'infortune, et il n'y manque pas. Le comédien de tout à l'heure redevient le poète satirique, et Dieu sait quelles épigrammes peut imaginer en pareil cas la malice gasconne! Toute cette petite mystification est racontée avec un esprit infini; et n'est-ce pas là, dites-moi, une manière charmante d'attraper les gens, et qui sent bien

son terroir? Manquer le bateau à vapeur pour entendre des vers! Partout ailleurs, on le prendrait pour les fuir.

Nous sommes arrivé au plus important des morceaux qui composent le nouveau recueil, le poème de *Françounetto;* avant d'entrer dans l'examen du poème en lui-même, il faut faire l'histoire de sa composition, car il y a toujours une histoire attachée à chacune des œuvres de Jasmin.

Depuis longues années déjà, Jasmin jouissait à Agen d'une popularité sans égale. Sa renommée avait même gagné de proche en proche jusqu'à Bordeaux; il y était allé, il avait récité ses poésies en public, et il avait obtenu son succès accoutumé. Cependant il n'était pas encore complètement satisfait. Parmi les grandes villes du midi, il en était une, la première peut-être, qui n'avait pas encore adopté sa gloire et qui ne le connaissait presque pas. Toulouse est toujours, quoi qu'en disent ses rivales, la capitale intellectuelle et artistique d'un grand tiers de la France. Son antique université, où sont venus s'instruire de tout temps les enfans du midi, ses jeux floraux dont on rit et que l'on envie, comme on fait de l'Académie française, ont entretenu de siècle en siècle cette notabilité qui ne peut être contestée que pour la forme. D'ailleurs le suffrage de Toulouse devait avoir un prix particulier aux yeux de Jasmin : cette ville est la patrie de Goudouli, le plus célèbre des poètes patois, celui dont le coiffeur d'Agen ambitionne le plus l'héritage. En voilà plus qu'il n'en fallait pour troubler son sommeil.

Mais en même temps on savait, dans le midi, que Toulouse avait un esprit municipal très prononcé (elle en a donné récemment de trop fortes preuves pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur ce point), on savait que les Toulousains étaient sévères en général pour tout ce qui ne venait pas d'eux-mêmes. C'était là un fait irrécusable et très inquiétant pour Jasmin. Enfin, après bien des hésitations, il se décide à venir à Toulouse; c'était au mois de janvier 1836. Il est parfaitement reçu; quelques lectures de salons le mettent à la mode; les littérateurs du pays lui donnent un banquet; succès, succès complet. Ivre de joie, il remercie les Toulousains dans quelques jolis couplets, et part en promettant de revenir. Il est revenu en effet, mais près de quatre ans après, et apportant avec lui le poème de *Françounetto,* dédié à la ville de Toulouse. C'est ainsi qu'il travaille à sa gloire; il y met beaucoup de temps et de patience, mais aussi il la construit solidement, et, en fait de popularité, il ne perd rien pour attendre, comme on va voir.

Dès son arrivée, le maire mit à sa disposition une des salles du fameux Capitole de Toulouse, appelée le *petit consistoire*, où se sont souvent rassemblés les successeurs des sept poètes qui fondèrent, il y a cinq siècles, le corps des jeux floraux. C'est dans cette salle poétique que Jasmin fit une première lecture de son nouveau poème; cette lecture ne dura pas moins d'une heure et demie, et il n'y eut pas un moment de fatigue ou d'ennui. L'auditoire, sans être encore très nombreux, était pourtant plus considérable qu'aux auditions du premier voyage. L'enthousiasme fut universel. Cet enivrement inexprimable que Jasmin sait produire gagna toutes les têtes. Bientôt toute la ville de Toulouse voulut entendre l'heureux poète. C'était le moment que Jasmin avait préparé par ces transitions habiles, car il ne soigne pas moins ses succès que ses ouvrages. On chercha une salle immense qui pût contenir tous les curieux, et on ne la trouva que dans la grande salle du musée. Une estrade fut élevée au milieu pour le poète, et, au jour fixé, quinze cents personnes se pressèrent dans l'enceinte, avides de voir et d'entendre Jasmin.

Tous les voyageurs qui ont passé par Toulouse, soit pour aller aux eaux des Pyrénées, soit pour toute autre cause, connaissent maintenant le musée de cette ville, le plus beau de province sans comparaison. La salle principale n'est autre chose que la nef de l'ancienne église d'un couvent d'augustins, transformée avec art par un architecte habile, pour recevoir et bien éclairer des tableaux. A cette salle si vaste touchent deux cloîtres, l'un petit et gracieux dans le goût élégant de la renaissance, l'autre très grand et magnifique, qui date du moyen-âge. Sous les ogives de ce dernier cloître, à l'ombre de ses fines colonnettes et des guirlandes de pampres qui couronnent leurs chapiteaux historiés, sont rangées de nombreuses statues d'évêques, de saints et de chevaliers, les unes debout, les autres couchées, toutes provenant d'églises ou d'abbayes détruites pendant la révolution, et rassemblées avec un soin intelligent. Il ne se peut rien imaginer de plus intéressant et de plus pittoresque. C'est dans ce local unique, au milieu de toutes ces ruines des temps passés, au pied des tableaux des maîtres, que Jasmin récita pour la seconde fois son poème, en présence de l'élite de cette ville, dont il avait tant désiré et tant redouté le jugement.

Jamais il n'avait été mieux inspiré. La grandeur extraordinaire du théâtre agissait sur son imagination méridionale et l'élevait au-dessus de lui-même. Le silence religieux de la foule n'était interrompu de momens en momens que par des frémissemens d'admiration. Les

deux mille cinq cents vers de *Françounetto* passèrent comme un rêve éblouissant, et après le poème, d'autres vers encore, car on ne pouvait se lasser d'écouter. Les jeunes ouvriers toulousains, qui forment, le soir, dans les rues, des chœurs remarquables par la fraîcheur des voix et la justesse du sentiment musical, avaient été invités à cette solennité poétique. Dans les intervalles de la déclamation, les chœurs s'élevaient comme une réponse céleste, et remplissaient d'une nouvelle harmonie la large nef et les longues galeries des vieux cloîtres. Quel est, de notre temps, le poète qui peut espérer d'avoir un pareil jour dans sa vie? Et ne faut-il pas remonter, pour trouver de semblables scènes, jusqu'à ces temps de la Grèce antique où les poètes et les historiens lisaient leurs œuvres devant le peuple assemblé, ou du moins jusqu'à ces jours célèbres de l'Italie où les chantres divins étaient couronnés dans les fêtes publiques?

C'est qu'en effet, dans les pays du midi, les arts suprêmes, la poésie et la musique, sont plus éminemment populaires qu'ailleurs. L'intelligence et le goût y sont si naturellement répandus dans les classes les plus inférieures, que la différence qui sépare dans le nord le peuple proprement dit des classes lettrées, n'y existe presque pas. Véritables terres d'égalité, où le pauvre parle familièrement au riche, où tous les hommes se confondent, parce qu'ils ont tous à peu près les mêmes facultés également développées, parce qu'ils jouissent tous de ce qui n'est ailleurs qu'un privilége de la fortune, le loisir. On sait avec quel air d'aisance le *Manolo* de Madrid aborde dans la rue le grand d'Espagne pour lui demander d'allumer son cigarre au sien, et de quel œil superbe le *Transteverin* de Rome regarde passer, drapé dans son manteau, le carrosse doré des cardinaux. L'égalité pratique n'est pas poussée tout-à-fait aussi loin dans le midi de la France, mais peu s'en faut. L'homme du peuple y est moins respectueux que dans les provinces septentrionales, parce qu'en effet la différence entre les rangs est moins sensible dans l'esprit et dans les manières. A Toulouse, les ouvriers fréquentent en foule le théâtre, et ils ne sont pas les plus mauvais juges.

C'est là ce qui explique le succès universel de Jasmin; c'est là aussi ce qui donne le secret de son talent, *si élégant et si familier tout ensemble*. Il sort du peuple, mais d'un peuple privilégié chez qui la distinction est naturelle, et qui comprend parfaitement tout ce qu'il y a de fin et de classique dans son poète. Ce n'est pas seulement pour avoir étudié quelque peu au séminaire dans sa jeunesse, que Jasmin a un si vif sentiment du beau, c'est encore et surtout parce

que ce sentiment est général autour de lui. De tous ses ouvrages, le poème de *Françounetto* est celui où il a voulu être le plus complètement *peuple*, et c'est en même temps le plus noble et le plus châtié. Le Gascon s'est piqué au jeu, il a voulu faire à M. Dumon une seconde réponse plus frappante, plus décisive que la première, et il a réussi. Pour mon compte, je dois confesser qu'il m'a un peu ébranlé; je n'aurais jamais cru qu'il y eût encore dans le patois tant de ressources. Le style de *Françounetto* n'est pas seulement un modèle d'harmonie, c'est encore un tour de force. Dans le langage comme dans les idées, tout souvenir du français a presque disparu; on dirait par momens du patois écrit depuis un siècle.

Le poème commence par la dédicace à la ville de Toulouse.

Quand bezioy punteja l'aoubeto blanquignouso
D'aquel mès que fay espeli
La flou de poesio è del brot è del li,
Me disioy douçomen : o Toulouzo ! Toulouzo !
Que me trigo d'ana sur ta berdo pelouso,
Flouca de pimpouns d'or lou clot de Goudouli !
E pimpouns d'or en ma, taleou que jour besquéri,
Troubadour pèlerin de cats à tu m'abièri.

Quand je voyais poindre l'aube blanchissante
De ce mois qui fait épanouir
La fleur de poésie et du buisson et du lin,
Je me disais doucement : O Toulouse ! Toulouse !
Qu'il me tarde d'aller, sur ta verte pelouse,
Fleurir de boutons d'or le tombeau de Goudouli !
Et boutons d'or en main, dès que je vis jour,
Troubadour pèlerin, devers toi je m'en allai.

M'abièri, je m'en allai, je me fis sortir, expression empruntée, comme beaucoup d'autres du même poème, au langage des champs. On dit à la campagne : *Abia lou bestial*, faire sortir le bétail de l'étable; de là *s'abia*, se faire sortir, s'en aller, s'arracher soi-même du lieu où l'on est pour aller ailleurs. Je cite cet exemple, j'en pourrais citer cent autres du même procédé.

On trouve dans la même dédicace :

Espoumpat d'esperenço,
Entrôqui lous cabels de ma recounechenso,
E te porti ma garbo.

Tout gonflé d'espérance,
Je ramasse les épis de ma reconnaissance,
Et te porte ma gerbe.

Espoumpat, tout gonflé, comme une éponge qui a *pompé* toute l'eau qu'elle peut contenir; les *épis de ma reconnaissance*, autre métaphore empruntée à la vie des champs.

La scène de *Françounetto* se passe à l'époque des guerres de religion dans le midi. C'était le temps, dit le poète en commençant, où le sanguinaire Blazy tombait à bras raccourci sur les protestans, les taillait en pièces, *escartaillâbo*, et, au nom d'un Dieu de paix, couvrait la terre de sang et de pleurs. Il y avait cependant un moment de trêve; on n'entendait plus sur les coteaux le bruit des fusils et des couleuvrines; après avoir tué du monde à en remplir des puits jusqu'au bord, *à n'arraza de pouts*, le bourreau lassé s'était enfermé dans son château de guerre, et, derrière ses triples ponts et ses triples fossés, il communiait tout couvert de sang. De leur côté, les jeunes bergers et les jeunes bergères, *pastourelets* et *pastourèletos*, au milieu d'un pays dévasté, presque désert, avaient repris leurs fêtes, leurs chansons et leurs amours. Et là se place une description animée de la fête locale du village de Roquefort.

Rès de pu poulit saquela
Que de beyre aquels piffrayres
Estifla;
E dansayros et dansayres
Biroula!
Regaytas sourti de la desco
Tourtilloun è curbelet!
Té! té! la limounado fresco!
Coumo la pinton à galet!

Rien de plus joli tout de même
Que de voir tous ces joueurs de musette
Souffler,
Et danseurs et danseuses
Tourner;
Regardez sortir de la corbeille
Tortillon et biscuit!
Tiens! tiens! la limonade fraîche,
Comme ils la boivent à la régalade!

Je ne réponds pas que la peinture soit parfaitement exacte quant au temps; je ne jurerais pas, par exemple, que la limonade fraîche ait

été fort à la mode dans les campagnes de Gascogne au temps de Montluc; peu importe. Elle y est très en usage de nos jours, de même que ces espèces de gâteaux qu'on appelle *tortillon* et *curbelet;* cela suffit. Ce qui est plus sûr, c'est l'entrain merveilleux de toute cette description dont je n'ai cité qu'un court extrait; ce sont ces expressions locales si bien choisies : *saquela,* tout de même; *piffrayres,* joueurs de musette, les *piferari* d'Italie; *estifla,* souffler; *biroula,* pirouetter; la *desco,* corbeille ronde, dont le nom est emprunté du disque antique, etc. Mais voici une jeune fille qui se mêle à la danse; c'est l'héroïne du poème, c'est Françounette; deux mots sur elle, s'il vous plaît, dit gaiement le poète.

Françounetto, diminutif de *Françoun,* Françoise (on sait quelle grace ont les diminutifs dans les langues méridionales, et le patois en a autant que toute autre), a été surnommée dans son canton la belle des belles, *la poulido de las poulidos.* N'allez pas cependant vous figurer que ce soit une de ces beautés à la mode dans les salons, qu'elle soit pâle comme un lys, maigre, courbée et languissante

Commo l'aouba que plouro al bord d'uno aygo fino
Comme l'aubier qui pleure au bord d'une eau limpide.

Non, non; Françounette est une belle fille, une vraie paysanne, bien portante, bien vigoureuse; ses yeux brillent comme deux étoiles.

Semblo que l'on prendro las rozos à manâdos
Sur sas gaoutos rapoutinâdos.

Il semble qu'on prendrait les roses à poignées
Sur ses joues rebondies.

Aussi tous les jeunes gens du pays l'aiment-ils *à en perdre les ongles,* expression proverbiale qui en vaut bien d'autres pour peindre la violence de la passion. La jeune coquette jouit de son triomphe, et son front s'illumine, se *dore* de plaisir : *e soun froun n'en daourejo;* mais elle n'a voulu encore donner son cœur à personne. Les pauvres amoureux ne vont pas graver leurs peines sur l'écorce des arbres, car ils ne savent pas écrire;

Mès que d'utis près al rebès,
Mès que de bignos mal poudâdos,
Que de brencos mal rebugâdos,
E que de regos de trabès!

Mais que d'outils pris à l'envers,

Mais que de vignes mal taillées,
Que de branches mal émondées,
Et que de sillons de travers!

Il est d'usage, parmi les paysans gascons, que le danseur qui a lassé sa danseuse lui donne un baiser. Tous les jeunes gens veulent danser avec Françounetto :

Mès filletto jamay n'ès lasso que quand bol.
Mais fillette jamais n'est lasse que quand elle veut.

et déjà Guillaume, Louis, Jean, Pierre, Paul, ont été mis hors d'haleine, sans avoir gagné le prix désiré. Enfin Marcel se présente, il *coupe*, comme on dit en Gascogne quand un danseur se substitue à un autre dans le rondeau. Marcel est un soldat, un favori de Montluc; il aime la jeune fille comme les autres, et il compte que son uniforme, son grand sabre, la séduiront un peu. Tout le monde se presse pour voir s'il aura enfin le baiser. Hélas! Françounette saute plus fort que jamais; Marcel s'épuise en vain, il va tomber de fatigue; un jeune forgeron nommé Pascal s'élance alors, il *coupe;* après quelques sauts, Françounette sourit, s'avoue vaincue; elle avance la joue, et Pascal l'embrasse aux applaudissemens universels.

A cette vue qui montre que Pascal est le préféré, Marcel ne peut contenir sa fureur et sa jalousie. Il insulte Pascal, qui lui répond par des coups de poing, comme un véritable paysan qu'il est. Le soldat tire à demi son sabre, mais le forgeron est le plus fort. Quoique blessé à la main, Pascal saisit son rival et le terrasse. — Achève-le! achève-le! lui crient ses camarades; mais Pascal est aussi généreux que brave, il épargne Marcel, qui se relève et se jette sur lui le sabre à la main. La lutte serait devenue mortelle, si Montluc lui-même, qui passait par hasard, n'était intervenu. Le vieux guerrier sépare les combattans avec l'autorité de son rang et de sa renommée. Marcel, blessé à la fois dans son orgueil et dans son amour, jure en lui-même que Françounette ne sera pas à d'autre que lui. Ainsi finit le premier chant, qui dessine très bien, comme on le voit, le sujet et les personnages, et où le drame à son début n'exige rien moins pour se dénouer que l'intervention de Montluc, le terrible héros gascon; *nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.*

Nous avons vu dans le premier chant les réjouissances du peuple des campagnes pendant l'été; nous allons voir dans le second ses plaisirs de l'hiver. Le chant commence par cette peinture de la mauvaise saison :

Un mès, dus mès, très mès, en joyos se passeron;
Mès dansos, jots, escoboussols,
E touts lous plazès faribols,
Dambé las feillos s'entournèron.
Tout prenguèt, en hiber, un ayre triste e biel,
Debat la capèlo del ciel;
Taleou ney, dins lous cans, digun plus s'azardâbo;
Triste, cadun s'acoufinâbo
Al tour de grans fets carraillès;
E lout-carous e fatchillès
Que fan grumi de poou l'oustal è la cabano
Eron sancé fa la pabâno
Debat lous ourmes nuts è l'entour dès paillès.

Un mois, deux mois, trois mois, en plaisirs se passèrent;
Mais danses, jeux, *escoboussols,*
Et tous les folâtres plaisirs,
Avec les feuilles s'en allèrent.
Tout prit, quand vint l'hiver, un air triste et vieux
Sous la couverture des cieux;
Dès la nuit, dans les champs, nul ne se hasardait plus;
Triste, chacun se ramassait
Autour des grands feux *carraillès;*
Et les loups-garoux, les sorciers,
Qui font trembler de peur la maison et la cabane,
Étaient censés faire leur ronde
Sous les grands ormes nus et autour des paillers.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'il faut remonter jusqu'à La Fontaine pour trouver des descriptions comparables à celle-ci. D'abord les mots originaux y abondent : l'*escoboussol* est la petite fête que donne le propriétaire de campagne à ses ouvriers quand le dernier grain de blé a été enlevé de l'aire; le feu *carraillé* est un de ces feux à pleine cheminée comme on n'en trouve plus que dans les coins les plus reculés des provinces; les *fatchillès* sont les sorciers, de *fatum*, d'où vient aussi le nom de *fates* ou *fées;* mais ce n'est pas encore là ce que j'admire le plus dans ce morceau. L'harmonie imitative y est poussée à un point extraordinaire. La vague impression de terreur que donnent les nuits d'hiver est rendue de main de maître. Je n'ai jamais entendu Jasmin réciter ces vers, mais je suis convaincu d'avance qu'il doit faire frissonner les plus hardis en disant ce vers formidable :

Taleou ney, dins lous cans, digun plus s'azardâbo.

S'azardâbo, toute l'obscurité immense de la nuit est dans ce mot, qu'il ne doit prononcer qu'à voix basse et en jetant autour de lui ces regards inquiets qu'on jette dans les ténèbres; il ne doit pas être moins effrayant quand il traîne la voix sur ces deux autres vers qui peignent si bien l'effroi lointain qu'inspire la tournée nocturne des sorciers :

Eron sancé fa la pabâno
Debat lous ourmes nuts è l'entour des paillès.

Un vendredi, veille du premier de l'an, les jeunes garçons et les jeunes filles du village sont convoqués pour une grande soirée de *devidage*. On se rassemble dans une grande chambre; filles et garçons font tourner de nombreux devidoirs. Il faut une chanson pour animer la veillée; cette chanson, c'est un des amoureux de Françounette, c'est Thomas qui va la chanter, ce qui veut dire suffisamment que la belle des belles en sera l'héroïne. — Écoutons Thomas ou plutôt Jasmin, car Jasmin ne s'est pas borné à faire les paroles de sa chanson, il en a fait aussi la musique, ou plutôt il a arrangé, pour ses vers, un vieil air de son pays, et il le chante à ravir :

Faribolo pastouro,
Sereno al co de glas,
Oh! digo, digo couro
Entendren tinta l'heuro
Oun t'amistouzaras;
Tout jour fariboulèjes,
E quand parpailloulèjes,
La foulo que mestrèjes,
Sur toun cami se mèt
E te sièt.

Mès rès d'acos, maynado,
Al bouñhur pot mena;
Qu'es acos d'estre aymado,
Quand on sat pas ayma ?

O folâtre bergère,
Syrène au cœur glacé,
Oh! dis, dis-nous, quand donc
Nous entendrons sonner l'heure
Où tu t'adouciras.
Toujours tu folâtres,
Et quand tu papillonnes,
La foule que tu maîtrises,

Sur ton chemin se met
Et te suit.

Mais rien de cela, fillette,
Au bonheur ne peut mener;
Qu'est-ce donc d'être aimée,
Quand on ne sait pas aimer?

Je dois dire tout de suite que, de ce poëme qui a eu tant de succès, la chanson est encore ce qui en a eu le plus. Tout le monde la chante maintenant dans le midi, et, pour quiconque voudra se donner la peine de la lire avec un peu de soin pour la bien comprendre, son immense popularité n'aura rien d'étonnant. On n'avait encore rien fait de plus gracieux sur ce thème éternel de l'amour que tous les temps et tous les pays ont brodé à leur manière. Chaque mot est harmonieux, chaque image est délicate. Je n'essaierai pas d'analyser ce qui ne s'analyse pas; je me bornerai seulement à faire remarquer le charme particulier de ce mot *maynado,* jeune fille (au nom du ciel, ne prononcez pas *ménadeau,* mais *maïe-nâ-do*), dont l'étymologie est également touchante, qu'on la fasse venir de *may*, mère, ou de *mayne*, village.

SECOND COUPLET.

Nostro joyo as bis creche
Quand lusis lou sourel;
Ebé! cado dimeche,
Quand te bezen pareche,
Nous fas may plazé qu'el;
Ayman ta bouès d'angèlo,
Ta courso d'hiroundèlo,
Toun ayre doumayzèlo,
Ta bouco, amay tous pièls,
Et tous èls.;
Mais rès d'aco, maynado, etc.

Notre joie tu vis croître
Quand brille le soleil;
Eh bien! chaque dimanche,
Quand on te voit paraître,
Tu fais plus de plaisir que lui;
Nous aimons ta voix d'ange,
Ta course d'hirondelle,
Ton air de demoiselle,
Ta bouche, tes cheveux

Et tes yeux;
Mais rien de tout cela, jeune fille, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Tristos soun las countrâdos,
Quand s'abeouzon de tu;
Las segos, ni las prâdos
Nou soun plus embaumâdos,
Lou ciel n'es plus tan blu;
Quand tornes, faribolo,
La languino s'enbolo,
Chacun se rebiscolo,
Minjayan tous ditous
De poutous.
Mès res d'aeos, maynado, etc.

Tristes sont les contrées
Quand elles s'*aveuvent* de toi;
Les haies et les prées
Ne sont plus embaumées;
Le ciel n'est plus si bleu;
Si tu reviens, folâtre,
La tristesse s'envole,
Chacun se ranime,
Nous mangerions tes petits doigts
De baisers.
Mais rien de tout cela, jeune fille, etc.

Il y a bien un quatrième couplet, charmant aussi, mais je m'en tiens là, pour ne pas tout citer. Le troisième est d'ailleurs le plus joli : il finit par deux mots ravissans particuliers au patois, *ditous*, petits doigts, doigts de femme, et *poutous*, baisers.

On comprend qu'après avoir entendu une pareille chanson, Françounette est arrivée à l'apogée de sa gloire. Cette chanson, c'est Pascal qui l'a faite, et l'amour naissant de la jeune fille pour le forgeron la lui rend encore plus douce et plus belle. Mais tout à coup un bruit de gonds se fait entendre, une porte s'ouvre, un homme barbu paraît; c'est le sorcier du *bois noir*. A cet aspect, tout le monde tremble. Le sorcier annonce d'une voix terrible que Françounette est fille d'un huguenot, qu'elle a été vendue au démon par son père, et que celui qui l'épousera aura le cou tordu par Satan la nuit de ses noces. Puis la porte s'ouvre d'elle-même toute grande, *s'alando*, dit le texte, et le sorcier disparaît, laissant Françounette terrifiée et tous les assis-

tans confondus. Aussitôt la veillée se disperse, la fatale nouvelle se répand dans le pays; les filles et les mères, jalouses de la belle des belles, empoisonnent encore les paroles du sorcier, et la malheureuse devient aussi délaissée, aussi à plaindre, qu'elle a été brillante et recherchée. Cette catastrophe met fin au second chant.

On voit que, jusqu'à présent, le petit roman inventé par Jasmin n'a pas mal marché. Les deux derniers chants ne sont pas moins bien conçus. Françounette, au désespoir, essaie plusieurs moyens de prouver qu'elle n'appartient pas au démon; rien ne lui réussit. Le jour de Pâques, elle va dévotement entendre la messe, mais au moment où elle veut prendre du pain bénit, le marguillier, qui est oncle de Marcel et qui porte la corbeille, passe devant elle sans s'arrêter. Cet affront est près de la faire mourir de honte, quand Pascal se précipite et lui donne le plus beau morceau du pain sacré. Une autre fois, elle va faire une dévotion à une statue de la Vierge fort révérée dans le pays; au moment où le prêtre approche de ses lèvres l'image de la mère de Dieu, un coup de tonnerre éclate, un vent subit éteint le cierge de la pauvre fille et les cierges de l'autel. Ce coup de tonnerre est suivi d'un orage affreux qui dévaste tout le pays; alors la population entière, soulevée par la douleur et la superstition, s'ameute pour brûler la cabane où Françounette vit seule avec sa vieille grand'-mère.

Aux cris de la foule furieuse, Pascal et Marcel accourent tous deux. —Il n'y a qu'un moyen de la sauver, dit le soldat, c'est de l'épouser, et je l'épouse si elle veut. — Moi aussi, s'écrie Pascal, oubliant dans ce moment suprême la terrible fatalité qui condamne à mort le mari de la fiancée du démon. Françounette hésite à accepter ce sacrifice, mais quelque chose lui dit que la menace du vieux sorcier est vaine, et elle consent à épouser Pascal. La fureur populaire s'apaise. Le jour de la noce arrive bientôt; tout le pays y assiste dans une tristesse profonde; chacun plaint le sort de ce brave jeune homme qui va périr victime de son amour. Au moment où les deux époux sont sur le point d'entrer dans la chambre nuptiale, la mère de Pascal accourt en pleurant; elle se jette aux pieds de son fils, et le supplie de ne pas la laisser seule sur la terre. Enfin, touché du désespoir de la malheureuse mère, Marcel avoue que c'est lui qui a payé le sorcier du *bois noir* pour faire son abominable histoire, et le malheur des deux amans se change en ivresse.

Le quatrième et dernier chant est le plus faible comme poésie, mais il est en revanche le plus dramatique. Le soulèvement de la populace

contre Françounette est peint avec une grande énergie; la situation dans laquelle le poète a placé Pascal est neuve, hardie et d'un véritable intérêt. Quant au troisième chant, il contient, comme les deux premiers, des détails charmans. L'épisode du pain bénit, celui de la dévotion à la Vierge, sont pleins de couleur locale. La peinture de l'isolement affreux de la belle des belles, de son petit jardin abandonné, des consolations que lui donne sa grand'mère, et des progrès que fait son amour dans la douleur, ne le cède en rien aux plus touchans récits de ce genre. Jasmin a fait preuve, dans cette partie de son poème, d'une véritable connaissance du cœur humain; c'est une phase nouvelle de ce talent qui a toujours grandi, et qui peut grandir encore, car Jasmin n'a que quarante-trois ans; il est dans la force de l'âge et à cette époque de la vie où la faculté créatrice a tout son développement.

Il n'a pas mis moins de deux ans à polir son poème. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas trop pour le résultat. Après *Françounetto*, je n'entrerai pas dans le détail des pièces qui terminent le volume, et dont quelques-unes mériteraient cependant une mention spéciale. Nous venons de voir ce qui a été jusqu'ici la plus haute expression du génie du poète. Que le patois doive ou non périr, voilà, dans tous les cas, de quoi illustrer singulièrement sa dernière heure. Je pense que Jasmin ne s'en tiendra pas là, et on ne peut trop l'engager à persister dans la voie qu'il s'est tracée. « Je crois, m'écrit-il en m'envoyant son volume, je crois avoir peint une partie des nobles sentimens que l'homme et la femme peuvent éprouver ici-bas; je crois m'être affranchi plus que jamais de toute école, et m'être mis dans un rapport plus direct encore avec la nature; j'ai laissé la poésie tomber de mon cœur; j'ai pris mes tableaux autour de moi dans les conditions les plus humbles, et j'ai fait pour ma langue ce qu'il m'a été possible de faire. »

Ce jugement que Jasmin porte de lui-même avec la noble franchise qui convient à la conscience de l'inspiration et du travail sera confirmé par tous ceux qui le liront. Dans ses premiers essais, il avait sacrifié quelquefois aux dieux du moment; il avait fait des chansons politiques et cherché dans les poètes du jour des modèles passagers. Aujourd'hui il renonce à ces premiers tâtonnemens de son talent. Il ne fait plus de politique quotidienne : il n'imite plus les écrivains français en renom. Il s'est élevé par la réflexion solitaire jusqu'à la plus haute conception de la poésie, et il cherche ce qu'ont cherché tous ceux qui ont eu le signe sacré sur le front, la reproduction des

sentimens éternels de l'humanité dans le cadre le plus original et le plus personnel possible. La plus large généralité du fond, la plus étroite propriété de la forme, voilà la vraie, la grande poésie, et un simple coiffeur d'Agen l'a trouvée, quand tant d'autres, qui se croient plus habiles, courent vainement après, tant il est vrai qu'elle ne se révèle qu'à ceux qu'il lui plaît de choisir.

Qu'il continue donc, comme il l'a fait dans sa *Françounetto*, à chercher ce double idéal qu'il a lui-même si bien défini; qu'il continue, pour me servir de ses expressions, à peindre *l'homme et la femme*, c'est-à-dire le cœur humain dans ses types immuables; mais qu'il continue aussi à les faire agir au milieu de ces mœurs franchement populaires qui l'entourent; qu'il continue surtout à enrichir le patois par le patois lui-même, à pénétrer dans ses plus profonds secrets, à lui emprunter ses locutions les plus caractéristiques; et, quel que soit le sort de son idiome, il aura ajouté un nom de plus à la liste des poètes. Par les poésies d'ouvriers qui courent et qui ne sont pour la plupart que des prétentions avortées, faute d'étude, de patience et de réelle inspiration, il est bon qu'un ouvrier montre quelque part ce que peut devenir un poète du peuple, quand le travail persévérant, qui seul fait les œuvres durables, vient s'unir chez lui à une sérieuse originalité.

LÉONCE DE LAVERGNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1842.

La chambre des pairs vient de terminer la discussion de son adresse en réponse au discours de la couronne. La question extérieure a occupé une grande place dans ce débat. Elle a seule provoqué du ministère des explications étendues. Le cabinet a dû s'estimer heureux d'échapper pour le moment à toute discussion sur les questions de politique intérieure. Il aurait été embarrassant pour lui, qui peut-être n'a pas encore de parti pris sur toutes ces questions, qui en est peut-être encore à chercher les moyens de concilier les diverses nuances qui constituent la majorité dans l'autre chambre, d'avoir à s'expliquer sur-le-champ sur ces matières délicates; il aurait pu avoir à regretter plus tard les engagemens qu'il aurait pris à la chambre des pairs.

M. Guizot, dans un discours habilement élaboré, a traité les deux questions capitales, la question d'Espagne et la question d'Orient. Il a traité la première succinctement, d'une manière générale, avec toute la réserve qu'un ministre devait apporter dans ses explications sur des affaires de politique extérieure qui ne sont pas terminées, sur des questions flagrantes; la seconde, avec détail, et, il faut le dire, sans récriminations, sans aigreur.

Après avoir hautement repoussé toute participation aux derniers troubles de l'Espagne, M. le ministre des affaires étrangères a, pour ainsi dire, posé le principe dirigeant du gouvernement du roi dans la question espagnole. Ce principe, nous l'acceptons sans réserve, et nous ne cesserons de faire des vœux

pour qu'il soit appliqué dans toute sa portée et dans toute son étendue. Le gouvernement du roi, a dit M. Guizot, n'est dirigé « que par deux idées qu'il peut exprimer tout haut : l'une, c'est de contribuer à l'affermissement de la monarchie régulière, à la pacification du pays; l'autre, c'est que, ne prétendant point à exercer en Espagne une influence exclusive, et certes nous l'avons assez témoigné en nous refusant à l'intervention quand on nous la demandait de toutes parts, nous avons aussi la prétention qu'aucune influence exclusive n'y soit exercée à nos dépens et contre nous. » Et comme s'il craignait que cette pensée ne fût pas au premier abord assez fortement saisie, le ministre y a insisté dans un second passage de son discours, en disant : « Il faut aujourd'hui travailler, autant qu'il appartient à un gouvernement étranger, à pacifier l'Espagne, à l'affermissement de sa monarchie, et en même temps empêcher en Espagne toute influence exclusive qui nuirait aux intérêts français, sans prétendre à exercer nous-mêmes une semblable influence; voilà les deux règles de notre politique. »

Ces paroles si significatives dans la bouche d'un ministre des affaires étrangères parlant en public, devant un des grands pouvoirs du pays, ces paroles prouvent assez que nos observations sur les influences qui s'exerçaient en Espagne n'étaient point hasardées. Au surplus, nos remarques avaient déjà reçu une éclatante confirmation par les emportemens de quelques feuilles anglaises.

Il est, du reste, difficile de croire que lord Aberdeen tarde (peut-être l'a-t-il déjà fait) à donner des directions conformes à cette politique sage, équitable, conservatrice.

Il n'y aura qu'à se féliciter de voir les relations de l'Angleterre et de la France se rétablir partout sur le pied d'égalité qui seul convient à la dignité de ces deux grands pays. Sans vouloir faire ici de dithyrambe sur l'alliance anglo-française, sans vouloir dire que c'est là la seule alliance possible pour la France de juillet, nous reconnaissons sans peine ce que nous avons toujours proclamé, à savoir que cette alliance est conseillée par l'intérêt bien entendu des deux pays, et qu'elle peut seule assurer la paix du monde. Dès-lors tout ce qui pourra tendre à la resserrer, à la resserrer d'une manière équitable et sincère, nous paraîtra d'une bonne politique, et nous nous empresserons d'y applaudir, comme nous serons toujours prêts, toujours parfaitement décidés à signaler à l'attention du pays tous les faits qui nous paraîtraient contraires à sa dignité et à ses intérêts légitimes.

Arrivons à la question d'Orient. Quel que soit le talent de l'orateur, il est difficile de dire quelque chose de nouveau sur cette question. Elle a été épuisée par la presse, à la tribune, sous toutes les formes. Mais ce qui n'est pas nouveau en soi peut être cependant inattendu, frappant comme une nouveauté dans la bouche d'un ministre des affaires étrangères s'adressant au pays du haut de la tribune nationale.

Qu'on ne se trompe pas sur le sens de nos paroles. Le discours de M. Guizot, nous nous empressons de le reconnaître, a été grave, contenu, mûrement pesé. On voyait que l'orateur, pénétré des difficultés de sa position, s'interdisait toute vivacité, réprimait tout élan. Évidemment il n'a dit que ce qu'il voulait dire; il n'a pas prononcé un mot qui ait pu lui laisser quelque regret; il n'a rien voulu hasarder, rien donner à la spontanéité de la tribune.

Le discours de M. le ministre des affaires étrangères n'en est que plus digne d'attention. Après avoir décomposé ce qu'on appelle l'affaire d'Orient dans les trois questions différentes qu'elle renfermait, et qui sont la question turco-égyptienne, la question des relations de la Turquie avec l'Europe, enfin la question des rapports de la France avec les grandes puissances européennes, le ministre a entrepris de justifier sur ces trois points l'administration actuelle, en comparant l'état de chacune de ces questions au 29 octobre avec la situation présente.

M. Guizot a attribué le mérite qu'il croit reconnaître dans les solutions obtenues, plus encore à la France qu'au cabinet, plus encore à l'influence naturelle, nécessaire, de notre grand pays qu'à l'habileté diplomatique des serviteurs de la couronne. Ceux-ci n'ont eu, pour ainsi dire, qu'à laisser faire; la force des choses a fait leur œuvre; l'isolement, la négation passive de la France pesait sur tous, était un embarras pour tout le monde, une difficulté, un péril, auxquels l'Europe sentait la nécessité de mettre un terme.

Nous ne voulons pas suivre le ministre sur ce terrain. C'était son rôle, son droit, peut-être son devoir, de s'y placer. L'obligation de l'y suivre et de s'y établir à côté de lui n'existe que pour ceux qui sont profondément convaincus de la vérité de deux propositions, fondement du système ministériel sur la question orientale : l'une, que l'arrangement turco-égyptien, en ce qu'il a eu de favorable en dernier lieu aux intérêts du pacha, est dû à l'attitude de la France, et qu'ainsi on ne peut pas reprocher à l'argumentation du ministre ce vice logique qu'on désigne par les mots : *Post hoc, ergo propter hoc;* l'autre, que le traité du 13 juillet est plus utile à la France, et pour ses intérêts et pour sa dignité, que n'aurait pu l'être une prolongation ultérieure de notre isolement.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là la partie, pour nous du moins, la plus vraie, la plus importante du discours de M. Guizot. Ce qui nous a le plus frappés, c'est d'entendre M. le ministre des affaires étrangères pénétrer ensuite résolument dans le cœur même de la question européenne, juger la conduite politique de toutes les puissances, et faire la part de chacun avec la franchise et l'impartialité de l'histoire. Oui, la politique de la France, disait M. Guizot, a essuyé un échec; mais, si la France s'est trompée à certains égards, d'autres aussi se sont trompés : quand je me permets de parler des erreurs et des fautes de la politique de mon pays, je peux bien prendre la même liberté à l'égard des étrangers. L'Angleterre a sacrifié la grande poli-

tique à la petite, l'amitié de la France au mince avantage de voir quelques districts de la Syrie passer quelques années plus tôt de la domination d'un vieillard à celle d'un enfant. L'Autriche et la Prusse, qui depuis nous ont prêté une utile et loyale assistance, n'ont pas, dès le premier jour de la question, pensé assez haut de leur propre force, de leur propre influence. Il dépendait d'elles d'arrêter la question dans son origine, d'empêcher qu'on ne mît en péril le repos et l'avenir de l'Europe, comme on l'a fait. Leur faute a été de ne pas oser et de ne pas faire, dès le premier jour, tout ce que, dans la sagesse de leurs pensées, elles désiraient. La Russie aussi a eu son erreur et sa faute. Selon moi, a dit M. Guizot, elle a sacrifié ses intérêts essentiels et permanens en Orient à des impulsions superficielles et passagères; elle a sacrifié sa politique d'état à..... comment dirai-je ?..... à ce qui n'est pas de la politique.

Certes, ce n'est pas nous qui pourrions avoir quelque chose à objecter à cette appréciation politique. Il y a long-temps, nos lecteurs le savent, que nous nous sommes permis de porter, à plusieurs reprises, le même jugement. M. Guizot est venu aujourd'hui le confirmer de son autorité d'historien et d'homme d'état.

Ministre, il n'a pas craint de juger tout haut la politique des grands cabinets. C'était une sorte de hardiesse parlementaire; mais nous ne saurions la blâmer, lorsque, comme dans le cas particulier, elle ne s'applique qu'à des faits accomplis, et que la parole de l'orateur, pleine de mesure, fait ainsi un appel aux esprits libres, impartiaux de tous les pays, aux hommes honnêtes et éclairés de toutes les opinions, appel qui, impuissant pour le passé, peut ne pas être sans quelque utilité pour l'avenir. C'est en provoquant les méditations des hommes politiques sur les faits récemment accomplis qu'on peut espérer de ne pas voir se renouveler de si tôt, sur le terrain toujours mobile de la politique, les mêmes erreurs, les mêmes fautes. La paix du monde est chose si précieuse pour tous, que se bien pénétrer des périls qu'elle a courus dans le passé, c'est en garantir le maintien dans l'avenir.

Peut-être aussi M. Guizot a-t-il voulu, en nous faisant toucher au doigt les fautes de l'étranger, nous consoler quelque peu de l'échec qu'a essuyé notre politique. A vrai dire, cette manière de consolation ne nous paraît guère de bon aloi; le fût-elle, encore faudrait-il prouver, ce qui est difficile, que les conséquences de ces erreurs respectives n'ont pas été beaucoup plus graves pour nous que pour tout autre. Et cependant, à supposer que la France aussi se soit trompée, quelle était, de toutes ces erreurs, l'erreur la plus sincère, la plus excusable, la plus désintéressée? La nôtre, à coup sûr. Or, les conséquences ont-elles été proportionnées à la faute?

Mais nous n'aimons pas insister sur ces évènemens, qui sont désormais hors de toute puissance humaine, et qu'il faut laisser à l'histoire. Toute discussion rétrospective portée à la tribune sur le traité du 15 juillet et la ques-

tion égyptienne, ne servirait qu'à entretenir des luttes fâcheuses, irritantes, des luttes qu'il faut toujours déplorer, entre les hommes politiques de notre pays.

Nous avions prévu, nous avions dit qu'on s'efforcerait de faire de la question d'Orient le principal sujet de discussion dans les débats de l'adresse: nous le regrettions, nous le regrettons encore, car quand on aura dit, prouvé, répété sous toutes les formes, que la politique de la France a essuyé un échec, quel sera le profit du pays? Que veut-on prouver? Que les membres des trois derniers cabinets ont tous, plus ou moins, participé aux faits dont cet échec a été le résultat? Nous aimons à rappeler, sur ce point, les nobles paroles que M. Cousin vient de prononcer à la chambre des pairs : « Ministres du 12 mai, du 1er mars, du 29 octobre, disait-il, l'histoire, l'inexorable histoire nous jugera tous tant que nous sommes, et assignera à chacun de nous la part de blâme ou de mérite qui nous appartient dans ces grands et douloureux évènemens. Mais, au nom du ciel, quel profit, quel honneur pouvons-nous trouver à nous accuser les uns les autres d'avoir manqué à l'honneur ou aux intérêts de notre pays, en présence des ennemis de la révolution de juillet, qui triomphent de nos accusations réciproques, en face de l'étranger, qui les accueille et qui les propage avec joie? »

Au surplus, nous ne nous dissimulons point qu'au fond de tous ces débats se cachent, non deux systèmes contraires, directement opposés, mais deux tendances diverses, deux tendances également honorables, mais également dangereuses, précisément lorsque, dans le gouvernement du pays, elles ne se tempèrent pas l'une par l'autre.

Sur la question de la paix et de la guerre, il n'y a de position simple et nette que pour ceux qui, placés dans une opinion extrême, ont un parti pris qui n'admet ni discussion, ni examen. Les hommes auxquels la paix, avec ses bienfaits, tels que le commerce, l'industrie, le crédit public, la prospérité matérielle, paraît préférable à toutes choses, même avec la honte; les hommes qui, en présence des traités de 1815, ne conçoivent d'autre politique digne de la France, et conforme à ses intérêts, que la guerre; ces hommes, disons-nous, sont toujours d'accord avec eux-mêmes : il n'y a jamais, dans leurs discours, dans leurs actes, d'hésitation, rien qui ressemble à une contradiction.

Mais, empressons-nous de le dire, aucun des hommes que la confiance du roi a appelés aux affaires n'appartient ni l'une ni à l'autre de ces deux opinions. Tous veulent le respect des traités; tous veulent la paix, ils la veulent tous franchement, sincèrement, tant qu'elle demeure compatible avec les intérêts et la dignité du pays; tous, nous en sommes également convaincus, entreraient, à regret sans doute, mais avec résolution et courage, dans les voies de la guerre, le jour où cette grande détermination leur serait commandée par l'honneur ou par la sûreté de la France.

Il est facile de comprendre que, placés dans cette opinion, raisonnable sans doute, mais intermédiaire, que travaillant chaque jour, à travers les faits si variés et si mobiles de la politique, à concilier des principes divers, nos hommes d'état ne donnent pas pleine satisfaction aux esprits absolus; on conçoit que leur marche ait paru plus d'une fois, aux uns timide, humble, tortueuse, aux autres raide, audacieuse, inconsidérée; on conçoit que ces reproches opposés aient été faits, aux mêmes hommes à des époques diverses, et plus encore aux hommes qui ont dirigé les différens cabinets. D'un côté, l'une ou l'autre des deux opinions extrêmes devait toujours trouver matière à accusation; de l'autre, disons notre pensée tout entière, il est certain que, tout en visant au même but, chaque homme d'état y vise selon sa nature, ses précédens, son caractère, les habitudes de son esprit. Ils sont tous également dans l'opinion intermédiaire : nul ne veut la honte de son pays, nul ne veut un acte de démence; mais qui dit opinion intermédiaire dit une opinion qui touche à deux opinions extrêmes, et on n'est jamais placé, entre ces deux opinions, au juste milieu, dans un point mathématique; on penche toujours quelque peu d'un côté ou de l'autre. De là des nuances que les partis ont soin de noircir, de là ces accusations, ces récriminations, qui sont pour les esprits impartiaux une douleur et un scandale. Les partis, avec leur violence accoutumée, supposent aux hommes des intentions qu'ils n'ont jamais eues. Ils disent à l'un : Vous êtes téméraire; ils disent à l'autre : Vous servez l'étranger. Ces deux reproches sont également gratuits. Qu'y a-t-il de vrai au fond? Ce que tout le monde sait, c'est que deux hommes d'état, deux hommes de valeur et de grande valeur, ne sont jamais calqués l'un sur l'autre, qu'ils ont chacun leur personnalité propre, leurs tendances particulières. Encore une fois, aucun d'eux n'a de parti pris, ni sur la guerre, ni sur la paix. M. Thiers comme M. Guizot, M. Guizot comme M. Thiers, veulent la paix, tant qu'elle est compatible avec la justice, avec les intérêts et l'honneur de la France. Mais M. Thiers craint, avant tout, de blesser le sentiment national et de manquer à la dignité du pays. M. Guizot craint, avant tout, d'engager le pays dans une voie périlleuse. Il y a plus d'élan chez le premier, plus de retenue chez le second. Le premier peut paraître trop hardi, le second peut sembler ne pas l'être assez.

Quoi qu'il en soit, reconnaissons combien il est équitable, combien il est nécessaire aux intérêts du pays, de juger les hommes sur l'ensemble de leur vie politique. En prenant des actes isolés, il n'y a pas d'homme d'état dont on ne puisse travestir les opinions et dénaturer la conduite. Que n'a-t-on pas dit de M. le comte Molé lorsqu'il a cru que le respect des traités nous obligeait à évacuer la citadelle d'Ancône? On oubliait que c'est sous son ministère, que c'est par sa bouche que la France de juillet, que la France presque désarmée fit entendre à l'Europe cette parole hautaine et fière qui sauva la révolution et l'indépendance de la Belgique.

Revenons aux affaires du jour. Nous espérons que les espiègleries que la Russie et la France ont jugé à propos de se faire sur le terrain de l'étiquette ne se renouvelleront pas. M. Guizot l'a dit : ce n'est pas là de la politique. Ajoutons que de nos jours il n'y a rien là de digne ni de sérieux. Ce n'est plus le temps où des faits de cette nature pouvaient avoir l'importance d'un évènement politique et entraîner pour les deux pays les conséquences les plus graves. Heureusement, il n'y a pas de souverain aujourd'hui qui puisse jeter son pays dans une guerre pour un compliment refusé. Ces petits moyens n'ont plus de grandeur, parce qu'ils sont sans péril. Quand la France et la Russie voudront fixer leur attention sur leurs vrais intérêts, elles ne tarderont pas à reconnaître qu'elles ont mieux à faire que de persévérer dans ces mesquines brouilleries auxquelles le sentiment national ne prend aucune part. Cela est évident chez nous, et nous sommes persuadés qu'il en est de même en Russie de la société russe, quel qu'ait été d'ailleurs l'empressement à se conformer aux ordres de sa cour. Encore une fois, il faut regarder cet incident comme terminé; la distinction des hommes qui sont chargés, dans ce moment, des affaires de la Russie à Paris, nous est un sûr garant que ces petites difficultés ont dû être promptement aplanies.

M. de Salvandy, ainsi que nous l'avions annoncé, a quitté l'Espagne sans avoir remis ses lettres de créance. Nous aurons à Madrid un chargé d'affaires. Il n'y aura aucune suspension dans les rapports politiques des deux pays. Les relations de cour seront seules interrompues. Le mal ne sera pas grand, et les rapports des deux pays n'en souffriront guère, si le régent parvient à contenir les partis dans les limites de la constitution, et à conserver intact le dépôt que la nation lui a confié. Dans ce cas, l'état normal de nos relations avec l'Espagne se trouvera promptement rétabli; il existe entre les deux pays une alliance naturelle, des rapports nécessaires qu'aucun gouvernement régulier ne peut méconnaître. Que le régent soit à Madrid ce qu'il a été en Catalogne, nous nous plaisons à le rappeler, et les difficultés diplomatiques trouveront, un peu plus tôt, un peu plus tard, leur solution naturelle.

Il est bruit dans ce moment d'une modification dans le cabinet anglais. Sir Robert Peel et le duc de Wellington, à l'approche de la session, sont sans doute sérieusement occupés des deux grandes questions anglaises, la question des céréales et la question de l'Irlande. Leurs antécédens, les importantes réformes que l'Angleterre leur doit déjà, nous assurent que sur ces questions aussi ils auront à cœur d'arriver à des mesures conciliatrices, qui donnent aux intérêts lésés une satisfaction suffisante, sans jeter le pays dans les perturbations et les périls d'une transition trop brusque et en quelque sorte révolutionnaire. Mais cette juste mesure est difficile à trouver, plus difficile encore à faire accepter. Les adversaires du cabinet insisteront pour tout avoir, et une partie de ses amis ne voudra rien accorder. C'est une position analogue à celle où le gouvernement se trouve chez nous pour les négo-

ciations commerciales et les réformes politiques. Il faut marcher cependant, bien que deux forces contraires, agissant en sens opposé, paraissent condamner le gouvernement à l'immobilité. Il faut marcher sans tout briser autour de soi, se mouvoir sans se laisser entraîner ni d'un côté ni de l'autre. C'est là la question de haute politique qu'il s'agit de résoudre. L'esprit n'y suffit pas; il y faut aussi un caractère ferme et une expérience consommée. Disons-le : dans ces difficiles épreuves, dans ce jeu délicat des ressorts les plus déliés du mécanisme constitutionnel, les Anglais ont droit, plus que tous autres, de compter sur le succès, doués qu'ils sont d'un esprit éminemment positif et d'un sens pratique admirable.

Ils savent ce qu'il en coûte de tout oser sans une nécessité absolue; ils sont à la fois actifs et patiens; ils connaissent la puissance du temps; ils veulent l'employer, ils n'ont pas la prétention de le devancer. Une transaction sûre leur paraît préférable à une victoire incertaine et dangereuse. C'est ainsi qu'ils avancent graduellement dans la voie des réformes, et qu'ils font peu à peu leur révolution, tout en disant qu'ils n'en veulent point. C'est dire qu'ils en auront tous les profits et en éviteront les malheurs. — En attendant, on conçoit que, s'il y a dans le cabinet anglais des ministres qui ne partagent pas les idées de leurs collègues, ces dissidens songent à se retirer. On cite le duc de Buckingham comme prêt à résigner son portefeuille à cause de la question des céréales. Le noble duc se retirerait sans pour cela passer à l'opposition. Il laisserait faire, mais ne voudrait pas se présenter aux conservateurs comme un des auteurs de la mesure.

Quant à la question de l'Irlande, on parle aussi de l'opposition de lord Stanley aux mesures proposées par sir Robert Peel. Si le fait était vrai, il ne manquerait pas de gravité. Lord Stanley est une puissance parlementaire. Il serait fâcheux que ces deux hommes éminens se trouvassent dans des camps opposés. C'est un schisme que devraient sincèrement déplorer tous les amis du progrès.

L'esprit prohibitif se réveille chez nous avec une violence nouvelle. Il s'efforce d'interdire au gouvernement toute pensée de négociations commerciales. Il voudrait voir s'élever autour de la France la muraille de la Chine. Que dis-je? C'est plus absurde encore, car on veut bien vendre aux étrangers nos produits; ce qu'on ne veut pas, c'est l'achat des produits étrangers. On veut le commerce sans échanges. Il est difficile de pouvoir discuter sérieusement ces étranges prétentions. Nous exportons aujourd'hui une valeur de cent millions en cotons manufacturés. Que deviendraient une partie de nos productions, si tous les pays, adoptant le même système d'exclusion, repoussaient nos cotons? On peut faire la même question pour nos soieries, pour nos vins, pour nos draps, pour nos bronzes, pour nos objets de mode, en un mot pour tout ce que nous exportons. Tout ce qu'on importe en France n'est que le paiement d'un produit français, d'un produit de notre sol et de notre travail. C'est en perdant de vue cette vérité élémentaire, qu'on tombe dans

les erreurs dont on nous assourdit tous les jours. Sans doute il faut tenir compte des faits existans, quels qu'ils soient; sans doute il ne faut pas prétendre de faire passer tout d'un coup nos capitaux et nos travailleurs d'une production à une autre; sans doute encore, il faut éviter dans le domaine économique toute brusque et profonde perturbation. Qui a jamais voulu, qui a jamais dit le contraire? Est-ce sérieusement qu'on redoute l'audace, la témérité de notre gouvernement, dont les ménagemens, dont la timidité en pareille matière n'ont pas de bornes?

Hélas! il ne l'a que trop prouvé, tout récemment encore. Qu'a-t-il fait? Il s'agissait d'arriver à une transaction tolérable entre l'intérêt général et des intérêts particuliers; il s'agissait de concilier la protection dont jouissent, à un degré exorbitant, certaines industries, avec l'intérêt national qui nous commande, et au point de vue du commerce, et au point de vue politique, d'établir avec plus d'une nation des relations plus étendues et plus intimes. C'est aux pouvoirs de l'état, c'était au gouvernement et aux chambres, où tous les intérêts se trouvent suffisamment représentés, qu'il appartenait de régler cette transaction. On n'a pas voulu porter ces questions directement aux chambres; on a convoqué d'abord les conseils généraux du commerce et des manufactures. C'était dire aux intérêts particuliers : On songe à vous imposer certaines limites, dans l'intérêt général; réunissez-vous, et dites-nous ce que vous en pensez. Au nom du ciel! que voulez-vous qu'ils vous disent? Ne connaissiez-vous pas d'avance leur réponse? Cette réponse, il faut le dire, est fort naturelle. Laissez-nous tout ce que nous avons; ne touchez point à nos priviléges, et surtout ne faites point de traités.

Nous sommes quelque peu surpris, avouons-le, que le gouvernement se prête à de pareilles discussions. Que les pouvoirs de l'état, que les chambres examinent un traité fait, lorsqu'il implique une question de finances, de douane, d'impôt, de territoire, rien de plus juste, rien de plus nécessaire. Mais qu'*à priori* on dise à la couronne, même sous forme de simple conseil, de ne pas conclure des traités de commerce, et que cette délibération soit prise même au sein de corps qui ne sont investis d'aucun pouvoir politique, c'est, ce nous semble, dépasser toute mesure et transporter le gouvernement là où il ne doit pas être. Est-il besoin d'ajouter que sans doute il n'y a pas eu la moindre intention d'empiètement chez les hommes honorables qui ont pris part à ces discussions? Cela est certain. Ils n'y ont vu qu'une pure question de commerce. Toujours est-il que ce sont là des précédens fâcheux. Nous avons fait remarquer, dans le temps, que ce n'était pas sans quelque inconvénient qu'on avait appelé les conseils de département à délibérer sur la question de la légalité du recensement. Toutes ces questions ne devaient point arriver aux chambres, préjugées en quelque sorte par d'autres corps délibérans. Ces *préconsultations* peuvent exercer sur la législature une influence fâcheuse, ou établir entre ces corps secondaires et les chambres un dissentiment qui ne serait utile à personne.

Ces observations n'ont nullement pour but d'encourager la conclusion d'un traité avec la Belgique. De tous les traités de commerce que nous pourrions conclure, le traité belge est sans contredit celui qui exciterait le plus de clameurs et qui rencontrerait dans les chambres une opposition invincible. Les Belges n'ont qu'un moyen de sortir d'embarras et d'établir avec la France les relations commerciales qui leur sont nécessaires : ce moyen est l'association des douanes; cette pleine communauté d'intérêts pourrait seule se faire accepter par une imposante majorité. Un traité partiel sera toujours regardé comme un pacte funeste, comme une concession sans équivalent proportionné, comme un fait incompatible avec notre système industriel.

Quoi qu'il en soit, les difficultés que rencontre le traité belge ne doivent point décourager le gouvernement. Il se peut que d'autres conventions offrent à notre commerce et à notre navigation des compensations suffisantes; il se peut que la politique, l'industrie, la marine, trouvent leurs intérêts également favorisés, ou sagement combinés dans un traité.

M. le ministre des affaires étrangères a nettement posé la question dans quelques mots qu'il a prononcés sur ce sujet à la chambre des pairs. La question est complexe. Il s'agit de concilier dans une juste mesure, et sans perdre de vue les faits existans, les intérêts de ceux de nos producteurs qui vivent du commerce intérieur, les intérêts de ceux qui produisent pour les marchés étrangers, et qui ne peuvent y débiter leurs denrées qu'en recevant en échange des produits non français, les intérêts aussi des consommateurs auxquels, à vrai dire, on ne pense guère, et enfin les exigences de la politique, qui ne permettent pas à la France de se séparer, pour ainsi dire, du monde entier. Aujourd'hui, grace à la paix, c'est surtout par le commerce que peuvent se fonder ou se consolider des relations internationales, à la fois intimes et durables. Nous acceptons les conditions du problème ainsi posé. Espérons que le cabinet ne se contentera pas de le poser; qu'il s'appliquera sérieusement à chercher les moyens de le résoudre.

La mort de M. de Frayssinous et de M. Alexandre Duval laisse deux fauteuils vacans à l'Académie. M. Alfred de Vigny se présente pour la succession de M. d'Hermopolis, en concurrence avec M. le baron Pasquier. Nous n'avons pas besoin de dire que toutes nos sympathies sont acquises d'avance à M. de Vigny. L'esprit délicat et profond qui nous a raconté les douleurs de Stello, le chantre éminent de *Moïse* et de *Dolorida* a sa place marquée à l'Académie française. M. Alexandre Dumas se met sur les rangs

pour succéder à M. Duval. Personne n'ignore combien de drames et de volumes le fécond écrivain peut faire valoir pour établir ses droits au fauteuil académique. Il est probable cependant que les voix de l'Académie se porteront sur M. Ballanche, ce qui ajournerait pour quelque temps encore l'élection de M. Dumas. On parle aussi de quelques prétentions moins sérieuses. Nous ne concevons pas, pour nous, la persistance de certains candidats, lorsque tant de talens littéraires d'un ordre élevé sont là pour remplir les vides. M. Sainte-Beuve est un des premiers que l'Académie doive appeler dans son sein. Il est superflu d'énumérer ici les titres de l'écrivain qui a eu le rare privilége de servir tour à tour la cause de l'art par de si fines appréciations critiques et de si émouvantes élégies. Bientôt aussi viendra le tour de M. Alfred de Musset, ce jeune et brillant poète qui unit tant de verve à tant de grace, tant de passion à tant d'ironie. Il reste, on le voit, assez de choix à faire pour une assemblée qui doit représenter notre littérature dans ce qu'elle a d'éminent et de vital.

M. Victor Hugo vient de publier les deux volumes annoncés depuis quelque temps : *le Rhin*. Nous rendrons compte de cette publication. L'auteur a fait, il y a quelques années, le voyage que tout le monde fait, mais il en a rapporté ce que tout le monde ne rapporte pas, vingt-cinq lettres de descriptions et d'études historiques, une longue légende et une conclusion politique. Le *fleuve allemand* paraît avoir inspiré dignement le poète, le philosophe et le publiciste. Il faut espérer que les Allemands n'en voudront pas cette fois à un écrivain français d'avoir entrepris de célébrer le Rhin; dans tous les cas, ces deux volumes ne peuvent manquer d'avoir autant de retentissement en Allemagne qu'en France.

V. DE MARS.

